Artus

Rien n'est perdu

Chine – Décembre 2007 – Mars 2008

Avertissement

Le texte qui va suivre est un regard que porte l'artiste sur son propre travail et le monde qui l'entoure, durant un voyage en Chine de trois mois. Il n'a d'autre intention que d'être « le témoignage brutal d'un vécu », sans correction ni relecture excessive. Parfois les textes sont bons, parfois ils sont mauvais, mais ils ne sont jamais littéraires. Ils introduisent une œuvre, qui est aussi une vie. À peine un début de... Cet immense archivage du quotidien.

« Perdre son temps est aujourd'hui la seule façon d'être libre ».

Blaise Cendrars cité dans le manifeste de l'art posthume.

« En art, comme dans la vie, on a besoin de vérité, pas de sincérité ».

Malevitch amélioré.

« I am so good with conclusions, maybe it is a bit annoying, don't you think? »

Artus, à Eleonora.

Dimanche 9 décembre.

Il n'y a pas très longtemps j'ai appris que mon père avait peut-être été agent secret à la solde des Russes... Recruté juste après le début de la guerre d'Algérie, il a vite pris sa carte au Parti Communiste et est devenu l'un des principaux journalistes d'investigation pour une agence de presse Française spécialisée dans l'énergie. La chute du mur de Berlin puis de la Russie, et ensuite la réforme du PC, lui fit perdre beaucoup plus qu'il ne pouvait lui-même l'exprimer. Il était ce que l'on peut appeler un idéaliste engagé, aristo qui plus est.

Quand j'étais plus jeune, il y avait un bruit bizarre quand nous décrochions le téléphone qui nous faisait penser que nous étions sur écoute...

Ma mère, de son côté, avait eu une vie bien remplie, avec un premier mari Vicomte /légionnaire/clochard/prof à la Sorbonne qui rêvait de fomenter une révolution en Afrique, homme de main de Guy Debord avec qui elle sera très liée, ses relations dans le milieu anarchiste, un copain faux-monnayeur, les voyages en Indes et ailleurs, les communautés, la campagne, et un retour malheureux sur la fin « dans le Paris branché d'aujourd'hui ».

« Bienvenu à l'impasse de la lucidité », écrit au marqueur sur sa porte, au 14, rue Portefoin, dans le marais.

J'ai toujours pensé que l'enfance que nous avions nous programmait pour notre futur, je sais, ce n'est pas très original, mais c'est comme ça.

Mon père a rencontré ma mère alors qu'elle tapinait rue Godeau de Maurois. Je ne juge pas, comment le pourrais-je, c'était une autre époque.

Je suis né de cette union courte et tapageuse.

Je n'aime pas vraiment mon époque, et ne la comprends pas. D'une certaine manière, je peux même dire que les années 80 ont eu raison de mes parents. Mais, en même temps, je ne suis pas encore assez frustré pour ne pas admettre que nous vivons

une époque formidable. La mondialisation, Internet, les marques et la course impitoyable à la réussite.

Dans un film américain, j'ai noté la phrase suivante : « Peut-être que donner et recevoir n'est pas plus compliqué que gagner et perdre ». Je pense que le changement de valeur entre notre époque et celle de nos parents s'est opérée quand nous avons commencé à penser le contraire.

J'ai aussi lu dernièrement que l'écart qui sépare les actifs des passifs se creusait chaque jour un peu plus, entre ceux qui donnent du contenu et ceux qui le consomment....

Philip K Dick (Blade Runner, Total Recall, Minority report...) a longtemps travaillé sur le concept de réalité, et, dans son fameux livre « Le dieu venu du centaure », écrit en 1964, il décrit un monde où le réchauffement de la planète a rendu « Second Life », et la prise de drogue, incontournable. Évidemment « Second Life » n'existait pas encore, mais c'est tout comme. « Second Life » existait potentiellement et il en a tiré les conclusions.

Je vous conseille ce livre.

Mes parents détestaient l'un comme l'autre la science-fiction. Alors que ma mère m'avait fait découvrir le monde de l'art, de la BD, le cinéma d'art et d'essais, et le cinéma populaire permanent avec ses séances à trois francs les trois films, mon père me poussait à lire les grands classiques. J'avais besoin d'une « bonne éducation » pour commencer ma vie.

Moi, ce qui m'intéressait, c'était surtout de passer le maximum de temps dans la rue avec mes potes, ou seul, et ce, dès mon plus jeune âge, un walkman sur les oreilles. De la bibliothèque de Beaubourg, où je dévorais les livres de mythologies et de contes et légendes alors que j'avais à peine neuf ans, puis les Bds, au graffiti et à la pratique du roller de mon adolescence.

Mes souvenirs sont très flous, mais je me rappelle très bien que je n'avais absolument aucune envie de voyager, de prendre des cours d'ordinateur, ou de m'enchaîner aux jeux vidéos.

En un mot, je rejetais déjà « ma génération », et s'il n'y avait eu le skateboard, je crois que je serais très vite devenu

complètement misanthrope, avec, plus tard, mes chats, mes livres, et la maison de campagne en héritage.

Seulement, voilà, ma mère m'avait traîné dans tous ses trips, et mon père donné une envie de culture, au sens le plus large du terme, qui ne pouvait se limiter à mon « pauvre » quotidien.

CQFD.

Je suis bizarrement quelqu'un de très décalé. J'observe beaucoup, et je fais très peu de choses par moi-même. J'aime que l'on me conduise, et ces rencontres du hasard qui n'arrivent que lorsque l'on se promène dans la vie de quelqu'un d'autre ; ce qui ne veut pas dire pour autant que j'aimerais être quelqu'un d'autre, ou avoir une autre vie. J'adore ma vie.

Guy Debord écrit que « l'aventurier n'est pas celui à qui l'aventure arrive, mais qui la fait arriver ». J'aime ses premiers textes, quand il prônait encore le dépassement de l'art, et avant la politisation de l'internationale situationniste. J'aime les débuts des artistes. Quand Malevitch déclare « En art, on a besoin de vérité et pas de sincérité », il a 37 ans. En art, « comme dans la vie » (ce rajout est de moi).

Certaines carrières artistiques commencent tôt, d'autres tard, elles sont toutes des évidences, j'ai envie de croire en ça.

Je me suis remis à dessiner il y a à peine trois ans, après avoir renoncé assez tôt à la carrière de dessinateur de BD dont je rêvais adolescent.

Mes dessins ont tout de suite « marché », financièrement je veux dire, dans les galeries et ailleurs.

J'avais fait pas mal de trucs avant, mais encore jamais gagné d'argent avec la mise en abîme de mon vécu – ce qui est vrai et faux à la fois. Tout est toujours lié à notre vie.

C'est ce qu'on en fait qui donne le ton.

Quand j'ai rencontré Eleonora, ma nouvelle copine, je n'imaginai pas que j'irais, un an plus tard, la rejoindre en Chine pour y habiter avec elle, mais je savais que notre relation était potentiellement pleine de surprises. Elle était riche.

Les gens n'ont aucune idée de ce qu'est l'amour, pour la plupart tout doit se passer comme dans un film américain, ce qui revient, à peu de chose près, à croire encore au prince charmant.

Quand je lis la vie de Henri Miller, et la fantastique histoire d'amour qui le lia à Mona/June, qui fut à la base de son destin et de sa vie d'écrivain, je retrouve beaucoup de ce qui me plaît chez ma fiancée : elle m'inspire et... bref... je l'aime.

Beaucoup de mes amis me disent que je m'ennuierais si je devais faire le choix de la normalité. Je ne sais pas ce qu'est la normalité, ni où elle se niche. La plupart de mes amis sont fous, entendre par là singuliers. Je répète souvent qu'il y a une grande différence entre l'éthique et la morale, et autant je respecte l'une, autant l'autre m'ennuie terriblement. Être fidèle à ce qu'on est, profondément, voilà ce qui compte. Assumer ses décisions, quelles qu'elles soient, se respecter mutuellement, être humble devant l'éternel... J'ai ce côté moralisateur, et pourtant le bien et le mal me semblent des notions complètement abstraites. Certaines personnes ont une façon de vivre qui me fascine et que je respecte plus que tout. Un investissement. Tenir sur ses pieds et regarder devant soi sans avoir honte, ni de son passé, ni du futur que l'on se promet, et encore moins du présent parfois complètement décalé dans lequel on vit.

Quand j'étais plus jeune, j'avais plusieurs rêves, dont celui d'être un jour considéré comme quelqu'un « d'entier », ne dépendre de personne, être libre de donner ou reprendre, de « faire ce que je veux quand je veux ». On m'a reproché cela ; je ne l'ai jamais reproché aux autres. « Envahir le système pour le changer de l'intérieur », n'est-ce pas une sublime prétention ? Ne me gêne que la mauvaise foi, le mensonge que l'on se fait à soi-même, la sincérité des faibles. Oui, je crois qu'il existe une tyrannie du faible sur fort et que rien n'est pire à l'échelle de l'humanité, car, comme il est dit dans la bible : « les premiers seront les derniers et les derniers les premiers ».

Vous me direz d'où vient tout ce blabla judéo-chrétien ? Certainement pas du da Vinci Code en tout cas, même si c'est notre histoire qui est en train de se réécrire avec la découverte de plus en plus précise du Jésus Historique. La vie de cet homme me touche. Comment décide t-on de se sacrifier pour sauver l'humanité ? Peut-on croire à une telle conscience ? Et ce premier livre qu'est la bible...

Hitler qui rêvait d'être peintre...

« Poètes, vos papiers », chante Léo Ferré.

« Poète, sale type ».

On m'a un jour traité de poète. C'est amusant la façon dont on nous perçoit et ce que nous percevons de nous-même.

Je crois être assez brutal dans mon art, limite (plus que limite même) trash, et l'on me traite de poète... C'est un beau compliment aussi. Je ne sais pas... En tout cas, le dessin est une « arme » magnifique qui me permet de « témoigner de mon vécu » de la façon la plus juste possible. Cela explique probablement mon présent succès, et la « hype » inattendue qui m'entoure soudainement...

Il n'y a pas de hasard, juste des choix qui s'avèrent bons ou mauvais, c'est selon....

Je pars en Chine vendredi, pour de nouvelles aventures que ce nouveau texte servira sans doute à introduire. Je me propose donc, avec l'aide de la galerie Patricia Dorfmann, qui me représente, de réaliser, tous les mois, un fanzine de 8 pages sur mon voyage « à la rencontre des derniers communistes ». Sur les traces de l'engagement de mon père, un souvenir de l'Amérique en tête. Il doit rester quelque chose, forcément, une alternative, comme cette énergie étrange rencontrée dans les pays de l'Est et Baltes, une façon différente de voir le monde, de partager, et de tricher...

Je ne sais pas tricher.

Le plus grande censure, c'est quand tout est permis, et je n'ai encore jamais été dans un pays où les limites sont encore relativement rigides.

Tout n'est-il vraiment qu'une question d'argent ?

Qui sont tous ces gens qui partent investir, qui s'expatrient, et Mao dans tout ça ?

Voilà... Kill Bill II à la télé commence dans quelques instants, sur la 1.

À bientôt.

Artus.

Lundi 17 décembre 07.

Et me voilà parti pour de nouvelles aventures, direction la Chine avec une escale à Dubaï. Selon mon ami Ramdane Emirate est la meilleure compagnie d'aviation au monde, c'est normal, il est Marocain. La première chose qui me choque c'est la grande classe de tous ces arabes très riches. C'est vrai, on nous montre toujours la culture musulmane comme un truc limite moyenâgeux, très proche de notre obscurantisme chrétien, à tel point qu'à la fin on finit par considérer tous les arabes comme des terroristes en puissances sans aucun respect pour leurs femmes. Je suis très curieux de Dubaï, les femmes chics et très maquillées portant le voile, les hommes en sari de créateur avec de très belles barbes... Ce charme du Moyen-Orient que j'avais déjà découvert en Syrie, Jordanie et Turquie, mais différent.

À Damas, j'imaginai le lettré arabe assis en tailleur à même le sol, en train de lire un poème XII^{ème} siècle inconnu de l'occident, caché derrière les murs de la cité. À Dubaï, c'est un ordinateur portable dernier cri sur les genoux et Nike aux pieds que je vois ce même lettré, en train de lire ce même poème sur son écran, dans l'aéroport le plus moderne dans lequel je me sois jamais posé – en plein milieu d'un désert. La culture arabe est une culture ancienne, immémoriale, les inventeurs des mathématiques, du concept du zéro, et de tant d'autres choses. Pourquoi suis-je tant attiré par cette culture alors que je fais route pour la chine, c'est un mystère, et ce mystère me motive : un prochain voyage peut-être ?

L'arrivée à Pékin se fait par un temps superbe, et je ne réalise ma chance que lorsque je survole les montagnes qui l'entourent. Le spectacle est grandiose, à tel point que je ne peux m'empêcher d'admirer le génie de la race humaine. Toutes ces constructions, ces formes géométriques vues du ciel, me font aussi penser à la beauté de la France, cette façon que nous avons d'exploiter le paysage, de le construire comme

nous construisons nos vies. Ici, l'anarchie industrielle succède au néant, là l'exploitation agricole et la rigueur économique.

Comme souvent, j'ai à peine dormi avant mon voyage, et les huit heures de décalage horaire ne font rien pour améliorer mon état.

Après les retrouvailles avec mon amie, nous décidons d'aller à un cocktail dans un Hùtong (sorte de taudis typique d'une Chine en voie de disparition, avec parfois de superbes demeures dans un dédale de rues délabrées, trop étroites et à peine éclairées), et retrouver Viktor qui sera notre guide pour la soirée.

L'endroit où nous avons rendez-vous se niche derrière un mur décrépi introuvable sans l'aide du téléphone portable. La communication avec les chinois est presque impossible, et, sans adresse écrite, il n'y a aucun moyen d'arriver à destination.

Je connais Viktor de Paris, où il avait réalisé un petit film documentaire sur ma vie et mon travail primé sur U-tube. Originaire d'Hawaï, il dit avoir fui l'Amérique à cause de sa désastreuse politique internationale, entre autres raisons, avant de s'installer en France et, depuis peu, en Chine où il a quelques racines.

Après quelques détours, nous arrivons à une fête sympathique et remplie d'expatriés en quête de nouveaux business. Ici, on échange les cartes à deux mains, cérémonial obligé du capitalisme triomphant dans le respect illusoire de traditions ancestrales – pour autant que le rituel des cartes de visite en soit vraiment un...

Mon amie, qui travaille ici dans la mode depuis deux mois, avec un poste de designer dans une grosse boîte Danoise, commence déjà à en avoir marre de manger chinois, mais nous nous trouvons quand même embarqués avec un couple de Français et leur ami, dans Le restaurant de canard laqué Pékinois. Li qun se trouve dans l'est de Quianmen dans un autre de ces Hùtong qui disparaissent aussi vite que « le progrès » gagne du terrain. Les lanternes rouges nous dirigent

vers un bouiboui sordide dont les murs sont recouverts de photos allant de Georges W Bush à Giscard d'Estaing en compagnie de nos hôtes. La bouffe est délicieuse, malgré les moins vingt degrés dans le restaurant et la salubrité contestable. Avec nos nouveaux amis expatriés, la conversation vole assez vite sur la différence qui sépare Shanghai de Pékin, et le potentiel commercial énorme que recèle la chine. Et oui ! nous parlons bien du pays qui a inventé et exporté les premiers fast-foods quinze mille ans avant Mc Donald et Starbuck, et je ne peux m'empêcher de penser aux fameux dumplings du chinois du coin qui m'ont maintes fois sauvé la vie dans mes périodes de misère (à 30 centimes le ravioli).

Rien à faire, j'adore bouffer chinois.

Puis vient le temps des night-clubs qui sont partout pareils, le côté de la mondialisation que je hais le plus. De Bloc Eight à Chaoyang, au White Rabbit dans Lucky Street, c'est la même jeunesse qui danse au son du rap américain et de la house Française.

Selon Viktor, on peut attendre le pire des chinois et le meilleur des expat en terme de musique, je me demande si ce n'est pas le contraire pour ce qui est de la façon de se tenir. Malgré les grosses voitures garés devant les clubs et les sound systèmes limite trop puissants, nous réussissons quand même à nous amuser et je suis soufflé par la beauté d'Eleonora, ma copine, que je regarde danser avec émerveillement.

L'appartement qu'elle habite, et où nous rentrons assez tôt, en plein quartier des ambassades (Sanlitun), me fait penser à ces résidences coloniales d'un autre temps, gardes à l'entrée et grilles infranchissables ; c'est là que je devrais passer le plus clair de mon temps à écrire et dessiner dans un calme raisonnable.

Dimanche à la librairie internationale (Bookworm) où j'achète un plan de Pékin, et courses au supermarché du coin. Il est temps de se reposer et dormir un peu...

Demain mes premières ballades seul dans la ville, skateboard au pied. Bizarrement, je me sens à peine dépaysé, et, après ces

deux premières journées, Pékin me paraît être une ville somme toute assez normale, chargée d'histoire comme le sont toutes les grandes capitales du monde, ni plus ni moins bordélique qu'une autre. La foule tant attendue est inexistante (à cause du gel ?) et je n'ai encore vu personne cracher agressivement par terre. Pour ce qui est du froid rien n'empêche de monter le chauffage chez soi, quand on en a les moyens... Réussirais-je à voir l'autre côté de Pékin ?

Ah ! et puis pour ceux qui auraient des adresses à Pékin, de potes, d'endroits à voir, où skater, manger, ou quoi que ce soit d'autre (vous savez déjà comme je suis nul avec Internet), n'hésitez pas à me conseiller. Vous pouvez me joindre à artusdelavilleon@hotmail.com, je vous répondrais avec plaisir...

Mardi 18 décembre.

« Salut Artus,

Je lis régulièrement ton blog sur Ill-studio.com, et c'est toujours assez frustrant pour moi de ne pas pouvoir y répondre directement, car bien souvent tu mets le doigt sur des questions qui hantent mon quotidien.

Notamment aujourd'hui, cette phrase de Malevitch à propos de la vérité et de la sincérité dans l'art et que tu estimes applicable à la vie. Je suis entièrement d'accord avec lui quant à une recherche de vérité "absolue" dans l'art, parce que je vois l'Art comme une idée qu'il est impossible d'atteindre et les artistes comme ceux qui essayent de la toucher en lui donnant telle ou telle forme, frustrés qu'ils sont de ne pas pouvoir en saisir les fondements. En sommes, être artiste reviendrait à s'efforcer tant bien que mal de modeler une abstraction pour en faire des objets concrets.

Bref, de la même manière, la vérité est hors de nous et nous pouvons chercher à s'en approcher tant que nous le voulons sans jamais l'atteindre. La sincérité en revanche, nous appartient malgré nous, en ce sens qu'une recherche de vérité (hors de nous) passe d'abord par nous. Il faudrait donc sortir de soi-même pour pouvoir placer la vérité AVANT la sincérité. Je conçois très bien cette idée dans le domaine de l'art car l'activité artistique elle-même nous transporte hors de notre état "normal" et offre ainsi une forme de liberté.

Mais alors comment appliquer cela à la vie elle-même ? Cela voudrait justement dire vivre hors de soi, (donc loin de la sincérité) en quelque sorte être l'humain que pourrait être n'importe quel autre humain (ou dieu ?). S'affranchir de ce qui nous caractérise, de ce qui fait de nous des êtres singuliers,

s'échapper de nos personnalités ? Qu'est-ce que la vérité des humains ?

Nicolas m'a déjà expliqué que tu concevais ta propre vie comme une oeuvre à part entière, ce en quoi je suis très admiratif. J'imagine que cela rejoint les paragraphes précédents... Il faudra que tu m'expliques ça un jour car c'est une chose que je n'arrive pas à concevoir et qui me semble très attirante.

Bon voyage en Chine !

Thomas »

Salut Thomas,

Je ne sais pas si on se connaît ou si on s'est déjà croisé - je suis très très mauvais avec les prénoms et les noms, peut-être même avec les personnes car, si j'en crois mon entourage proche, je suis un mec « bizarre », un truc qui me dépasse totalement d'ailleurs.

C'est amusant les différentes visions que l'on peut avoir de la vérité et de la sincérité. Pour moi, tu vois, la vérité, c'est quand on dit quelque chose qui est vrai pour soi, et non pour les autres ou « au dehors » (merde ils passent « money for nothing » à la radio dans ce bar d'expatriés en chine et ça me déconcentre total !). Quand on annonce quelque chose qu'on sait être vrai pour soi parce qu'on se connaît par l'expérience. À l'opposé de la sincérité qui sous-entend une volonté d'être qui n'est servie par aucune connaissance intrinsèque. Genre, pour prendre un exemple d'une banalité déroutante, le mec qui te dit « qu'il est ton pote et qu'il ne sautera pas ta meuf », alors qu'il a déjà des vues sur elle. Pour pouvoir dire un truc pareil, il faut avoir fait un choix dans la vie, le choix de l'honnêteté, ou de la vérité, pas de la sincérité. J'exècre la sincérité. Je vais essayer de m'expliquer un peu mieux. Je ne sais pas si l'on peut rien savoir que l'on ait déjà vécu, mais ce dont je suis sûr, c'est que

ce sont nos choix qui gouvernent nos vies (ce qui ne veut pas dire que je ne crois pas en dieu, au destin, et que je ne me pose pas la question, dans ces conditions, du libre arbitre). Passé un âge, je crois que l'on peut considérer que l'on choisit qui l'on veut être. Ici il n'est pas question de morale mais d'éthique de vie. Il est impossible de se connaître vraiment tant que l'on ne s'est pas soi-même testé. Prend l'exemple du skateboard, comment savoir si tu sauteras ces putain de marches sans te faire mal ? Tout ne se passe pas que dans la tête, il est aussi question d'expérience, après, évidemment, on essaye d'aller plus haut, plus loin, plus vite, mais il faut quand même progresser pas à pas. Parfois un tricks nous ouvre la porte à un autre niveau (comme dans Zelda) mais c'est somme toute assez rare.

Je déteste les gens qui font des promesses intenables, mais en même temps j'ai souvent envie d'y croire. Comme ce gamin de 12 ans qui me dit un jour qu'il serait champion du monde de skateboard et qui l'a été.

Cette volonté de croyance m'induit souvent en erreur car j'aime croire en la vérité de l'humain, je sais, ça fait pompeux, mais c'est vrai.

Pour ce qui est de faire de ma vie une oeuvre, je ne sais pas. Je dirais que je suis de ma génération, c'est tout. La génération Real TV, et je lutte avec les armes de mon époque. Mais si j'avais à être honnête, je dirais que vivre m'intéresse plus que de faire de l'art. Malevitch dit aussi que "la paresse est la vérité effective de l'homme". Qu'est-ce que l'idée de paradis sinon un endroit où l'on n'en glande pas une ?

J'ai pas mal de phrases qui m'ont ainsi marqué. Certaines d'entre elles sont regroupées dans le manifeste de l'art posthume (artposthume.com). Cendrars dit que « perdre son temps est aujourd'hui la seule façon d'être libre », et Miller de répondre : « il faut donner du sens au sens ».

Être libre, donner du sens, ais-je choisi d'être artiste ? Non, et oui. J'ai choisi de témoigner d'un quotidien et d'en faire une oeuvre car cela me semblait proche de ma vérité, ce que j'avais

à faire dans ma vie. Si je n'ais pas choisi, on peut quand même penser que ce choix s'est imposé à moi, et qu'ensuite j'ai décidé (choisi donc) d'y consacrer ma vie.

Dans mes textes, je parle souvent de dieu, car dieu pour moi se trouve au bout de ces choix.

Je veux faire simple et tout se complique toujours (Hendricks à la radio maintenant).

Il y a très longtemps, j'avais recopié une phrase que je croyais de moi : « Savoir qu'on n'écrit pas pour l'autre, savoir que ces mots que je vais écrire ne me feront jamais aimer de qui j'aime, savoir que l'écriture ne compense rien, ne sublime rien, qu'elle est précisément ou tu n'es pas, c'est le commencement de l'écriture ». Elle était en fait de Barthes issue de « Fragment d'un discours amoureux » (on a parfois de ces lectures débiles quand on est jeune - maintenant tout va mieux, entre le « Da Vinci code » et Philip K Dick...).

Et maintenant les Gipsy King à la radio...

Avant de partir en chine, j'ai téléchargé tous mes CDs sur un petit disque dur externe. C'est fou ce que ça rassure de se balader avec son petit chez soi partout. Des 1 et des 0.

J'ai aussi acheté Siméon à la Pleiade, histoire de faire mon rebel français, amené le « Sexus » d'Henri Miller, Camus à la Pleiade aussi (quel snob !), « Le dieu venu du centaure » dont j'ai déjà parlé dans cette chronique, et un livre sur Gandhi qu'on m'a offert juste avant mon voyage. Que des trucs déjà lus (sauf Gandhi). ça pesait une tonne dans mon sac ! Je n'ai pas pris les oeuvres complètes de Malevitch qui m'ont pourtant passablement marquées et sont à la base de mes décisions d'artiste.

Avec l'anniversaire de mai 68, on parle de plus en plus d'engagement en France, c'est le nouveau thème à la mode. L'engagement, c'est la vérité du créateur, quand le succès n'est que sa sincérité. Et c'est pourquoi le nom d'art posthume s'est imposé à moi quand j'ai voulu fonder un groupe artistique. L'art de l'après. Après fin de l'art, après la vie, « la trace brutale

d'un vécu plus que sa retranscription intellectualisé et intellectualisante ».

Quand on regarde bien, il y a très peu d'écrivains qui s'inscrivent dans cette définition, encore moins d'artistes. La vérité vient de la vie, et non de l'idée que l'on s'en fait, cela aussi s'apparente à la sincérité. Sincérité de croire que l'on comprend tout et que l'on peut tout diriger, choisir, contrôler.

Quand je parlais plus haut de « se connaître », je pensais, se connaître assez pour savoir ses faiblesses, accepter nos erreurs et nos défaillances, et ne pas se vanter de l'impossible.

J'aime les personnes qui se tiennent droit et sur leur deux jambes, et je suis souvent étonné de l'intelligence des gens, beaucoup plus rarement par leur humilité. Malgré mon énorme ego, je pense être quelqu'un d'assez humble, et les plus grandes vertus restent pour moi l'humilité, la fidélité, et le respect. La dignité est aussi à mettre au panthéon de mes désirs, mais qu'il est dur d'être humble en toute occasion, d'être grand et simple, et ce pourquoi j'aime tant Camus. Le discours qu'il prononça lorsqu'il reçut le Nobel est un bel exemple de cette dignité dont tous ces textes sont emprunts. Miller est un fou mythomane, pour qui la vérité se niche non dans les actes eux-mêmes, dans les faits, mais dans leur perception et retranscription. Philip K Dick est un sacré visionnaire.

Se connaître assez pour pouvoir éviter le mensonge qu'est la sincérité.

Et maintenant Bob Dylan, c'est vraiment impossible la Chine ! Un nouveau thé arrive et j'ai bien décidé d'aller bouffer des dumplings et me balader un peu aujourd'hui. Je vais donc te quitter, et, sans doute ajouter cette « conversation » à mon « blog », pardon « bandeau de news ». Je serais d'ailleurs ravi de la continuer, avec toi ou un autre via hotmail ou Myspace. à bientôt en tout cas.

Artus.

Mardi 18 décembre.

Première journée de pérégrinations. Quelques heures passées à Bookworm, perdues devrais-je dire, à faire de l'Internet et me sentir esclave du monde moderne. Le thé qui refroidit, la connexion impossible avec le site de ill-studio, et un super message de « fan », auquel j'ai l'impression de devoir répondre dans la minute. Je suis content de cet échange et des questions que l'on me pose parfois.... Ça me donne l'impression qu'il se passe quelque chose, et que mon travail ne sert pas à rien, non que je doute de moi, mais que j'aime le contact avec mes lecteurs, il est toujours intéressant. Le plus étonnant c'est quand je me fais arrêter dans la rue, ou que j'entends « c'est Artus »... Ce n'est pas de la frime, ce genre de truc vous touche vraiment vous savez. J'ai ainsi un peu parlé à un mec qui a pour pseudo « source de calcium » et dont le travail dessiné ressemble beaucoup au mien. Chaque conversation à ainsi une tonalité qui lui est propre, un sens. Il y a quelques années, j'ai correspondu avec une fille qui se nommait Mathilde, une ex d'un pote, puis plus tard avec Teresa, qui est devenue une amie très chère, bien que nous ne nous parlions presque plus... Et puis il y a aussi « les cons », ceux qui aiment bien ce que vous faites et qui se posent là, en soirée, et ne vous lâchent plus, sous prétexte qu'ils croient vous connaître, ou veulent tout simplement faire ami. Je suis assez contre l'élitisme et le dédain, mais j'avoue que c'est parfois très chiant, comme ces kids qui vous demandent de leur montrer une figure en skate et « vous scotchent toute la session ». Et pourtant, sur le nombre, il y en aura toujours un pour vous dépasser un jour, et même, pourquoi pas, vous renvoyer la perche quand vous serez « out » du système. Des gens qu'on ne connaît pas et avec qui on devient pote parce qu'on est « du même niveau », ou que l'on partage le même esprit... Ceux dont la différence nous intéresse.

Mon grand-père était compagnon charpentier, et je regrette souvent de ne pas avoir eu de maître, dans le sens artisanal du

terme, à qui me confier. Je pense qu'une société qui refuse en bloc le concept d'apprentissage est bien mal barrée ! Je ne parle pas de la nécessité d'avoir des gourous pour guider les plus faibles, mais du besoin de retransmettre qu'ont les gens dont le métier sous tends un savoir faire immémorial et pas simplement la capacité à bien communiquer...

Certains disent que la chine sent mauvais, elle a cette odeur poivrée si particulière qui n'est pas que pollution. Je sens cette odeur pénétrer mes pores par tous les trous, et j'aime beaucoup cette sensation, comme la touffeur humide de New York avait marqué une autre de mes vies...

Le restaurant à Dumpling cité dans le guide Lonely Planet est un peu loin et, sur place, introuvable. Personne avec qui parler anglais, demander des directions. Fond de cour, garde à la porte, restaurant vide. J'abandonne. Je me suis éloigné de la direction dans laquelle je devais aller pour rien, il faut tout redescendre, faire demi-tour. Avant de partir, je me suis acheté des roues molles pour ma board, et malgré leur sale look, c'est un vrai plaisir. Le dos me tire de tant rider. Pékin est immense et le sol super lisse. Tout va bien. Je visite le temple Dongye avec plaisir et fascination. Ces havres de paix que sont les lieux de prière dans toutes les villes du monde ne cessent de m'étonner, surtout lorsque l'on imagine la difficulté qu'ont du avoir certains cultes à survivre à plusieurs révolutions, l'industrielle n'étant pas la moindre. Une galerie minable, un jardin stupéfiant (Ritan Parc, datant du XVIIe) avec ces gens qui marchent en arrière (parce que c'est censé rendre plus intelligent selon Eleonora et Victor), et d'autres en pleine session Yoga ou art martiaux, avant d'atteindre le supermarché de l'électronique (sur trois étages) dont on m'avait parlé pour acheter une imprimante/scanner. C'est le souk, comme dans les pays arabes, et il faut se battre pour les prix... Je reviendrais un autre jour.

Je n'ai toujours pas mangé et rien à l'horizon à part un Mc Do... Et pourquoi pas après tout !? Le menu à 1, 70 euros, frites et coca compris, avec un goût plus que bizarre, pimenté, choux et cornichons en garniture, sans tomates... La population est jeune et sourit à mes tatouages, je me demande si j'arriverais à trouver les spots de skate recensés le matin sur Internet.

Je ride, ride, dépasse tous les vélos qui roulent ici très lentement et me retrouve non loin de la place tristement célèbre de Tienanmen. C'est le quartier chic qui me fait rebrousser chemin et l'église chrétienne où je skate un peu, tout seul, sous le regard étonné (mais pas tant que ça) des badauds.

Avouerais-je aussi le thé dégueulasse bu au Starbuck du coin ? Intéressant les goûts et les cultures. Ici le Chaï Latte se fait avec du thé fumé assez immonde pour un Européen, mais moitié prix quand même (plus cher que le Mc Do donc). C'est un bon indicatif de l'économie du pays en tout cas. Il va falloir s'y faire.

Sur le chemin du retour, je n'arrive toujours pas à trouver de bons dumplings, c'est un comble, et malgré un traquenard à touriste dans lequel je me laisse presque prendre (on veut me vendre une peinture originale à l'huile 700 RMB – 70€, le prix de la toile « imposé par le gouvernement »), je finis à la maison où m'attends une Eleonora malade, et un bon plat de pâtes italiennes.

On ne se refait pas !

Quelle journée tout de même...

Jeudi 20 décembre.

C'est incroyable ce que les jours passent vite, et je commence à avoir hâte de me remettre à travailler sur mes projets... Il y a tant de choses à voir et à visiter ici. Pour ma deuxième journée de balade je déjeune avec Eleonora dans le quartier des affaires avant de rejoindre Victor, à la recherche d'un téléphone chinois et d'un peu de dépaysement. Le contraste entre le Pékin moderne où travaille Eleonora, et les environs du Tuanjichu Park où vit Victor est frappante. D'un côté un étalage de luxe presque honteux dans des mall aux dimensions impressionnantes, et de l'autre les marchés du peuple ou tout s'achète pour presque rien.

En quelques mois, Victor a appris un Chinois un peu plus qu'approximatif qui l'aide à se déplacer dans cet immense bordel qu'est la Chine populaire, crêpes et lait de soja acheté aux étales, bus et marche à pied sur des grandes distances qui permettent, elles aussi, d'apprécier la ville d'une autre manière. Le monde de l'expatrié n'a pas grand-chose à voir avec la vérité d'un pays perdu entre ses racines et son entrée violente dans le grand marché international. Tout cela est complètement fascinant.

Sur la route, je demande à Victor comment la Chine réussit à rester encore, malgré tout, communiste. C'est une question qui me travaille depuis longtemps. Y a-t-il une échappatoire à la mondialisation capitaliste ? Pas vraiment semble-t-il. En même temps, la solidarité n'est pas ici une vaine valeur et, d'après une amie chinoise rencontrée dans la soirée, l'américanisation du monde une évidence incontournable. Il y a bien sûr la musique américaine, le coca-cola, Mc Do et Starbuck, mais ceux-ci n'ont pas le poids impérialiste qu'ils ont en Europe. Le principal de la culture chinoise est... chinoise, indéniablement. Je pense immédiatement à l'Inde, et, finalement assez peu à ces pays de l'Est que j'adore, et où la trace du communiste est encore très visible socialement (malgré une volonté, comme partout ailleurs, de grandir dans le marché).

Je sais, je fais très pro-coco, avec des discours pareils, mais j'essaye juste de comprendre comment un pays comme la chine, avec ses siècles d'histoire a pu se laisser envahir aussi vite et facilement (pour autant que cela ait été facile ou que la Chine ait été réellement envahie).

Des milliers d'ouvriers en pause déjeuner, brioches au porc dans les mains, me font ressentir puissamment la force d'une culture que je sous-estime. L'amie de Victor, Yuan, insiste : « le truc avec la chine, c'est que le jour où elle décide de se fermer à quelque chose, il n'y a rien ni personne qui puisse lui faire marche arrière ». Voilà donc le secret recherché et la force de son gouvernement. Selon plusieurs sources « tout n'est pas encore joué », et une rupture brutale dans l'évolution du pays encore possible. Qui sait ?

Victor, qui cherche de l'argent pour ses films, m'explique une fois de plus qu'ici tout est possible, et je me laisse envahir par son énergie débordante. Entre PR, organisateur de soirées branchées, et trend setter, il s'intéresse aujourd'hui au mouvement Tektonic qu'il cherche à implanter en chine... L'idée est assez folle pour marcher et, pourquoi pas, faire son chemin. Je le chambre en lui disant que tout mouvement a un jour besoin de son Malcom Mac Laren, et il me dit qu'il aimerait autant, si ça marche, rester l'homme de l'ombre !!! – Je le comprends. La discussion est agitée, amusante, et se finit dans un bureau d'événementiel Français implanté en chine avec qui il travaille. C'est intéressant. Et si la Tekto était le nouveau Hip-hop, ou le nouveau Grunge. La musique est merdique, soit, mais le « mouvement » colle si bien à son époque, I-pod en poche, coupe de cheveux punk mais pas trop quand même, fringue H&M, et crétinerie congénitale. C'est le consumérisme incarné. « -T'as vu mon tee-shirt ? – Waow, c'est quoi ? – La collection H&M de l'année dernière ! – Putain, ça déchire grave !!!!! ». « La techno a enfin sa danse et c'est aussi une marque déposée », j'hallucine.

Et dire que cette connerie a commencé au coin de ma rue dans le marais.

Nous sommes maintenant dans le sud de Chaoyang, non loin de la Red Gate Gallery, que nous oublions malheureusement de visiter. La nuit tombe et Eleonora doit travailler jusque tard. Victor m'invite à manger au restaurant avec des amis, dumplings au menu – enfin !

Le Bellagio, juste derrière le Worker's stadium, et tout près de quelques Night clubs assez cotés, est encore un de ces endroits branchés que je déteste (mais je changerais vite d'avis), et les dumplings sont gorgés d'eau... Le dîner, très sympathique, avec cette amie dont je parlais plus haut, et son copain photographe suisse, m'amène jusqu'à 11h sans que le désir de finir la soirée en boîte ne me tараude un seul instant. À chaque jour suffit sa peine n'est-ce pas !

Les yeux me piquent, toute cette poussière et cette pollution moderne sont épuisantes. L'eau du bain marronnasse. Je suis heureux de retrouver Eleonora qui dort comme une loutre. Pendant que les uns travaillent...

Jeudi 20 décembre.

« Artus,

D'abord, merci d'avoir pris le temps de me répondre. Ton texte (j'allais dire mail...) étant assez conséquent, je vais tenter d'y répondre point par point (je sais que certaines personnes n'aiment pas ça, j'espère que ce n'est pas ton cas, sinon je m'en excuse par avance).

Oui, nous nous sommes déjà rencontrés à l'époque où Chill vivait ses jours heureux. Je n'étais qu'un misérable (et finalement assez médiocre) secrétaire de rédaction mais je suis quand même fier d'y avoir contribué. On s'est donc croisés une fois ou deux au bureau sans jamais prendre (ou avoir ?) le temps de discuter.

Le fait que tes proches te disent « bizarre » ne m'étonne pas du tout. C'est un qualificatif qui revient souvent pour parler des gens qui cherchent des vérités et remettent en question les acquis communs au risque de dépasser la plupart des tabous (voir tes textes et illustrations dans Chill ou dans Franck par exemple.). Je reconnais qu'on m'a aussi souvent considéré comme « bizarre » et que je l'ai parfois mal vécu. (Apparemment, les gens bizarres s'écrivent sur Myspace pour parler de choses aussi futiles que l'Art et le sens de la vie...)

Effectivement, nos vision de la vérité et de la sincérité diffèrent largement. Pour toi, « la vérité, c'est quand on dit quelque chose qui est vrai pour soi, et non pour les autres », pour moi, la vérité définit ce que sont les choses hors de notre jugement humain. Picasso voyait la réalité comme la somme des vérités, chacun aurait donc sa propre vérité, ce qui rejoint ton point de vue.

Tu vois la sincérité comme une « volonté d'être qui n'est servie par aucune connaissance intrinsèque », s'opposant à la vérité

qui demanderait l'expérience. (Ceci explique probablement ton parcours d'aventurier !) Si je comprends bien, la sincérité reviendrait donc à vouloir être ce qu'on n'est pas réellement. Une forme de refus de soi-même ou l'espoir de devenir quelqu'un d'autre ? Une imposture ? Je crois que j'ai encore du mal à cerner l'idée.

« Je ne sais pas si l'on peut rien savoir que l'on ait déjà vécu [...] ». Je retourne la question : sait-on vraiment ce qu'on a vécu ? Suffit-il de vivre une expérience pour la comprendre pleinement ? Et n'y a-t-il pas des choses que l'on peut comprendre sans les avoir vécues : la transmission du savoir me semble parfois plus pertinente que l'expérience.

« Passé un âge, je crois que l'on peut considérer que l'on choisit qui l'on veut être. » Si l'on rejette la sincérité telle qu'elle est définie plus haut : choisir ce que l'on veut être ça ne serait qu'établir une hiérarchisation des traits qui nous caractérisent déjà. Ces traits étant construits et identifiés suite à une accumulation d'expériences. Le choix me semble donc quand même assez restreint : on ne choisit qu'en soi-même. Je ne peux pas choisir d'être Superman parce que je ne suis pas déjà Superman. Par contre je peux m'auto définir en choisissant (et donc en rejetant) des parts de moi-même. Puis l'expérience (désirée ou non) m'amènera de nouveaux traits de caractères... etc. En somme, on estimera donc que l'on construit sa personnalité sur son expérience quand il s'agit de « vérité » et qu'il s'agit de « sincérité » quand on construit sa personnalité sans expérience préalable. Autrement dit, dans la sincérité, on s'invente un trait de personnalité qui n'est pas déjà en soi.

Ces définitions m'ouvrent une nouvelle perspective sur la phrase de Malevitch « En art on a besoin de vérité, pas de sincérité », et me permet de comprendre pourquoi tu l'appliques aussi à la vie.

« Cendrars dit que "perdre son temps est aujourd'hui la seule façon d'être libre", et Miller de répondre "il faut donner du sens au sens". »

Ce sont deux manières de (ne pas) répondre à la question la plus existentielle : pourquoi la vie ? Ou pourquoi la vie aurait-elle un sens ? Le fait est que la réponse à cette question n'existe probablement même pas absolument. Ce n'est pas la vie qui a besoin de sens, c'est l'homme qui a besoin de donner un sens à la vie.

Dans ces conditions, « perdre son temps » est une manière parmi tant d'autres de s'affranchir de la question existentielle. Elle reflète à mon sens un certain mépris des autres réponses possibles, voire de l'Homme.

La phrase de Miller en revanche me paraît d'une profondeur toute autre. Elle revient à se poser la question « pourquoi donner du sens ? » Ca pourrait être de Nietzsche ! Merci de m'avoir fait découvrir cette phrase !

« L'engagement, c'est la vérité du créateur, quand le succès n'est que sa sincérité. Et c'est pourquoi le nom d'art posthume s'est imposé à moi quand j'ai voulu fonder un groupe artistique. L'art de l'après. Après fin de l'art, après la vie, "la trace brutale d'un vécu plus que sa retranscription intellectualisé et intellectualisante". »

C'est drôle de rejeter le succès... et de n'imaginer une reconnaissance légitime possible qu'après la mort... C'est une idée de puriste ? J'aime pas les puristes ! (je me permets d'être honnête avec toi, et non, je ne le suis pas systématiquement...) Peut-être que j'ai mal compris ? Il faudra que tu m'en dises plus sur ce point.

« J'aime les gens qui se tiennent droit et sur leur deux jambes, et je suis souvent étonné de l'intelligence des gens, beaucoup plus rarement par leur humilité. Malgré mon énorme égo, je

pense être quelqu'un d'assez humble, malgré tout, et les plus grandes vertus restent pour moi l'humilité, la fidélité, et le respect. La dignité est aussi à mettre au panthéon de mes désirs, mais qu'il est dur d'être humble en toutes occasions, d'être grand et simple, et ce pourquoi j'aime tant Camus. »

L'intelligence appelle l'humilité non ? Plus on comprend, plus on comprend que l'on ne comprend pas ! (J'ai un autre pseudo : JC Vandame)

« Je vais donc te quitter, et, sans doute ajouter cette "conversation" à mon blog. Je serais d'ailleurs ravie de la continuer, avec toi ou un autre via hotmail ou Myspace. à bientôt en tout cas. »

Moi aussi je serais ravi de poursuivre cette « correspondance » avec toi et tous ceux qui le veulent. Ce sont des petites conversations comme celle-ci qui m'ont apporté le plus de choses dans la vie. Merci à toi.

Thomas

PS : C'est pas très respectueux mais j'ai la flemme de relire, je vais plutôt aller me coucher et tant pis si j'ai écrit des conneries, ce sera pas la première ni la dernière fois.

PPS : Je me sens trop bête de pas t'avoir écrit plus tôt... quelle perte de temps ! ;) »

Thomas,

Putain mec, tu m'as l'air super intelligent ! Et si je déteste en général les réponses point par point les tiennes tiennent (!) du miracle. Claires, limpides concises... Je sais que je serais à tout jamais incapable de penser comme ça. Les choses viennent d'un coup ou progressivement, sans que je puisse rien n'y faire.

Quand j'écris, j'ai l'impression de n'avoir pas une once d'écriture intelligente, ou plutôt raisonnée. Les choses s'emmêlent, parfois se dénouent, et j'ai souvent moi-même du mal à suivre le fil de ma pensée... J'imagine que c'est ça être artiste. En même temps être artiste ne veut rien dire, ce n'est qu'un engagement de plus dans la vie, comme skateboarder, ou pâtissier. Je pense parfois au génie d'un mec qui, à force de passion, inventerait un nouveau bouchon pour la pêche à la ligne. Quel homme ce serait !

Je suis toujours épaté par l'intelligence construite des gens, elle me fascine, j'aimerais tellement être capable d'un tel truc et ne pas être « prisonnier » de ce qui m'arrive. Ne pas vouloir sans cesse « m'ajouter du vécu », pour tout simplement vivre. Là maintenant tout de suite à faire de l'Internet en chine dans un café européenisant à côté de chez moi, alors que je devrais être en train de visiter Tienanmen, par exemple. La retranscription est tellement importante. Devancer et comprendre. Et l'aventure dans tout ça ?

Dans ton texte, tu dis :

« Si je comprends bien, la sincérité reviendrait donc à vouloir être ce qu'on n'est pas réellement ».

Vu comme ça, ça paraît un truc tellement cool. Être ce qu'on n'est pas, et non pas être pour être, ou faire pour être. Juste être quelqu'un d'autre. Se tester. Ce qu'on est réellement... Comme un con, je crois (ou veux croire), que rien n'est plus important que savoir qui l'on est réellement, d'être capable de se regarder dans la glace avec vérité. Ainsi un mec qui utiliserait la sincérité pour « être libre », serait certainement un mec très vrai, mais totalement invivable. Le truc dans tout ça, c'est la personne que l'on veut être dans la société. Il y a aussi des histoires d'agents doubles magnifiques, et il doit être parfois incroyablement bon de se perdre. Je ne sais pas. Dernièrement, j'ai « dragué » deux filles à la fois, sans savoir si je les draguais vraiment. J'étais perdu. J'avais appris que ma copine faisait n'importe quoi en Chine ou je devais la rejoindre, j'essayais de

trouver une échappatoire. J'ai moi aussi fait n'importe quoi. Pas dans le sens de la tromperie, rien de physique n'est arrivé, mais dans le sens de l'envie. Je cherchais quelque chose sans être sûr de quoi... Tu n'imagines pas combien j'ai été malheureux pendant toute cette expérience. Ne pas savoir qui l'on est mais savoir suffisamment pour accepter le fait d'être perdu. Je crois n'avoir pas triché, en tout cas pas avec moi-même, mais d'un autre côté il y avait cette image que je voulais donner : le mec talentueux qui sait ce qu'il veut et ce qu'il cherche. Les deux réalités cohabitaient en moi. L'ami et l'amant potentiel qui ne se déclarait pas... « La somme des vérités » qui nous entourent. Mais comment être sûr de ce qui nous entoure si l'on n'est pas sûr de soi. La compréhension du monde passe forcément par la compréhension de soi n'est-ce pas ? Et c'est pourtant tellement souvent impossible de mettre le doigt sur les choses...

« - Je ne sais pas si l'on peut rien savoir que l'on ait déjà vécu [...] ». « - Je retourne la question : sait-on vraiment ce qu'on a vécu ? Suffit-il de vivre une expérience pour la comprendre pleinement ? Et n'y a-t-il pas des choses que l'on peut comprendre sans les avoir vécues : la transmission du savoir me semble parfois plus pertinente que l'expérience. »

Ouais, ben ouais, la transmission du savoir, ou du non-savoir. Admettre que l'on a eu tort, admettre ses erreurs. D'une certaine manière, je dois avouer que je n'ai que des gens très forts autour de moi, forts dans leur faiblesse et leur acceptation, pas des gens sincères donc.

Sais-t-on ce que l'on a vécu, oui ! Évidemment, à partir du moment où l'on s'est, un jour posé les bonnes questions. Même pas en fait. A partir du moment où l'on s'est posé des questions, même mauvaises, et que l'on n'y a répondu. N'est-ce pas ainsi que l'on forge une personnalité et que l'on fait ses choix ? « Savoir se lire comme on lirait un livre ou un roman », créer sa mythologie personnelle et s'y attacher. Il y a tellement

de beauté dans toutes ces personnes qui savent raconter leurs histoires, aussi sincères soient-elles (et ici je pense particulièrement à la crucifixion en rose de Miller, et tout particulièrement à la dernière page de « Plexus » que je te conseille de lire immédiatement en librairie). L'important reste de croire en ce que l'on dit. En ce que l'on vit. Toujours. Et j'ai tellement peur de ces gens qui ne savent pas et disent quand même. Il n'y a rien de pire en ce monde.

Cela dit Hitler était certainement un mec vrai. Une horreur à l'influence ravageuse. Le mal absolu. Si être vrai est la seule chose qui compte, ce n'est pas la seule... « Être vrai », permet sans aucun doute de diriger des foules à un très haut niveau, de créer, mais encore pour cela faut-il être capable de le faire sans jamais mentir – et avec respect des autres (et pas « tolérance mutuelle » comme disait Gandhi). Ici, je ne parle pas de puissance, mais de foi. La foi est dangereuse pour qui la regarde de près, mais elle permet tant. Hitler était-il un mal nécessaire ? Pour arrêter un mal plus grand, plus tard, quand les armes n'auraient plus de limites ? Je ne sais pas, mais je pense souvent à ce personnage historique, sa folie, sa grandeur, ses horribles visions. Tu imagines la monstruosité du mec du mec vrai qui ne mentirais jamais ? Et bien quand tu lis « Mein Kampf » et que tu réalises que tout était écrit tu as un aperçu de ce danger-là. Faut-il alors essayer pour autant la voie de la sincérité ?

Un jour, on m'a demandé qui j'aimerais rencontrer comme homme célèbre, mort ou vivant. Au début j'ai répondu sans hésiter Malevitch, puis j'ai pensé à Miller, à tous les autres, mais pas un instant l'image d'Hitler n'est venue me troubler. Mao peut-être ?

Et puis, finalement, j'ai répondu « Sophie Marceau », je venais de voir « la fidélité », dans laquelle je l'avais trouvée très très belle. Je m'imaginais en dîner en tête à tête, un chouette moment vraiment ! Ma copine, qui m'avait posé la question,

m'a lancé un regard étrange... Elle pensait à « Staline », pas mal non plus j'avoue. Et puis, il y a les gens qui répondent invariablement « leur grand mère ». c'est assez beau aussi. Comme quoi la célébrité est un concept assez subjectif.

Pourquoi je te parle de tout ça ?

Le truc avec « les grands hommes », c'est que je les imagine tous assez chiants, engoncés dans leur vision, leur monde, comme je peux l'être moi-même. Adeptes de grands monologues. Quand je rencontre ce genre de personne, je n'ai souvent pas grand-chose à leur dire. On se comprend assez vite, à mi-mots, mais rien à dire. Bon, je n'ai pas encore rencontré de grandes célébrités intellectuelles, mais j'imagine... Je ne sais pas en fait.

J'ai mangé avec Djamel Debouze il n'y a pas longtemps, c'était super cool, et le mec était très touchant. Mais quand même entre un Malevitch et Sophie Marceau... La merde, c'est qu'elle est maman maintenant... Enfin...

« Je ne peux pas choisir d'être Superman parce que je ne suis pas déjà Superman. Par contre je peux m'auto définir en choisissant (et donc en rejetant) des parts de moi-même ».

C'est super cool ça tu ne trouve pas ? Faire le tri entre le bon et le mauvais, un grand ménage de printemps de temps à autre, et rien n'empêche plus tard de revenir sur ses choix, non ?

Et si à force de dire qu'on est superman, on le devienne ?

« En somme, on estimera donc que l'on construit sa personnalité sur son expérience quand il s'agit de « vérité » et qu'il s'agit de « sincérité » quand on construit sa personnalité sans expérience préalable. Autrement dit, dans la sincérité, on s'invente un trait de personnalité qui n'est pas déjà en soi ».

Hmmm...

Est-ce que la sincérité peut mener à la vérité ? En tant que bon chrétien je dirais que oui, c'est même pour ça qu'on a inventé la rédemption mec ! Cela dit très peut pour moi d'être pote avec un type pareil, ou en tout cas avec un mec qui a testé de la pire manière qui soit sa sincérité sur moi. Je suis d'accord pour le « on apprend de ses erreurs » et tout ça, mais « pour pardonner, c'est qu'il faut être supérieur », et nous sommes tous égaux. C'est donc ma croyance en Dieu – et en l'égalité des êtres – qui m'empêche d'être ami avec les connards. Car je sais que je les considère comme des connards, et donc je me sens, crois, supérieur à eux, ce que je n'accepte pas (car « seul dieu juge », quel lieu commun ! tatoué sur mon bras à l'encre indélébile, ce que je peux être d'un pathétique parfois.).

Va regarder dans les yeux un mec qui t'a trahi et, selon toi, s'est trahi lui-même. Je déteste ça.

J'ai écrit, il y a très longtemps un texte qui finissait pas ces mots, je me cite de mémoire : « coupable du pire méfait qui soit, de refuser le pouvoir qui nous est donné sur le monde ».

« Etre supérieur ». Quelle horreur ! Comment croire à une chose pareille ?

C'est fou, mais je crois aux leçons que la vie nous donne parfois, la vie, les hommes... Dire aux gens qu'ils sont des cons est important quand on le pense, couper les ponts, mais juger. Non, juger est impossible. Le meilleur du pire et le pire du meilleur. Tout change. La vie est un cercle (et là, à la radio, un truc indien me fait lever les yeux au ciel... même pas).

Je raconte n'importe quoi !

Je retourne à ton texte. Je le lis en même temps que je réponds. Quand je pense que je ne voulais pas passer plus de 5mn ici...

« Ce n'est pas la vie qui a besoin de sens, c'est l'homme qui a besoin de donner un sens à la vie ».

Qu'est-ce que c'est fatigant tout ça...

Merde tu n'aime pas « Perdre son temps est aujourd'hui la seule façon d'être libre ». Et pourtant. Non pas ne rien faire mais laisser les choses arriver, une chance à la chance, errer alors que l'on a tant de trucs à faire, lire le matin au pieu, être ici à faire de l'ordi alors que dehors. La littérature, le cinéma, ne sont-ce (sont-ce ?) pas des façons de perdre son temps de la manière la plus constructive possible. S'imprégner de la vie des autres, de leurs expériences, alors que l'on devrait juste vivre ses propres trucs. C'est ça pour moi la perte de temps dont parle Cendrars : « ne pas faire ses propres trucs », se perdre dans la vie des autres, partager leurs expériences...

Et puis je ne dis pas de rejeter le succès de son vivant, en tout cas pas de manière générale, mais qu'après chaque « événement » de vie, un espace laissé à sa retranscription/compréhension est nécessaire. J'imagine donc le succès « posthume » (à « l'événement ») comme cyclique, et non continu. Et puis peut-être qu'un jour la somme de tous ces succès créera une reconnaissance posthume, vraiment posthume, je veux dire, mais celle-là n'as pas vraiment d'importance.

Je pense que j'essaye de dire un truc là, mais je ne sais pas trop bien quoi... C'est à lier avec la perte de temps (dans la contemplation de la vie des autres, le partage de leur expérience), l'engagement dans la vie immédiate (être pour être), la retranscription (qui servira à son tour à d'autres que nous) (à part que nous ne seront peut-être plus là pour le voir, et ceci n'a aucun sens car le bonheur, au final, c'est d'essayer qu'un jour notre expérience de vie accumulée soit utile – et c'est ça, et ça uniquement, qui peut faire de nous des êtres dignes- dignes de vivre en société, digne des autres, et surtout de pouvoir se regarder dans une glace avec Vérité).

Sinon, Van Dame, à chacun ses références, moi, ce serait plutôt Swarzi.

Je ne vais pas me relire non plus.

Tu fais quoi dans la vie sinon ?

À part stagiaire chez Chill je veux dire...

Je vais rentrer chez moi lire Simenon, je crois. Tienanmen attendra encore un peu.

Il faut que je quitte ce putain de café Internet en tout cas !

À bientôt. Avec plaisir.

Artus.

Vendredi 21 décembre.

Putain, c'est quand même fou que je sois en Chine !!!! Et j'ai encore fait des cauchemars. Cette fois-ci ce sont des bras qui me jettent, trois paires de bras emmêlés dont une verdâtre qui me fait penser à la créature du seigneur des anneaux...

À six heures du matin, je me retournais dans tous les sens dans le lit ; à huit j'étais assis contre le mur dans la cuisine (pour ne pas réveiller ma douce moitié) à lire Simenon. « Les fiançailles de Mr Hire », qui pourraient tout aussi bien être celles de Meursault (dans « l'étranger » de Camus), à par que ce livre-ci a été écrit en 1933, et pas en 40-42, préfigurant de presque une dizaine d'années l'existentialisme naissant, et son lot de fatalité...

Guy Debord ici aussi en tête de gondole au centre culturel Français.

À dix heures, j'étais parti écumer les rues de la cité céleste. Première surprise : les chauffeurs de taxi chinois ne savent pas lire les plans. Deuxième surprise : je suis capable de les diriger. Et me voilà dans le haut du quartier de Dongchen (central) à la recherche de films diapos (de plus en plus introuvables partout) pour nourrir mon Leica.

La foule est un peu plu dense que d'habitude, mais ça reste très vivable. Tous ces magasins partout, ces enseignes, ces vélos. Presque par hasard, je tombe sur un Hutong un peu touristique, ou tout simplement plus classe que les autres, ou je décide de manger « à la chinoise ». J'attrape au passage des brochettes étranges, des nouilles sautés, avant de finir (par pure gourmandise) dans un restaurant où les dumplings sont faits sur commande avant d'être plongés dans l'eau bouillante. C'est un assez joli spectacle qui me coûte quand même 12 euros (120 RMB), coca cola compris...

Puis Victor m'invite à assister à la performance musicale d'un de ces amis chinois. Le temps de visiter le Temple du Lama – le plus coloré de Beijing – avec son Bouddha d'une dizaine de mètres de haut, et je me retrouve au « Tango » de l'autre côté

de l'équivalent de la petite ceinture parisienne, à assister à une sorte de remise d'oscar pour films d'animation, en chinois bien sûr. Totalement surréaliste !

L'ami de Victor pousse sa chansonnette puis nous invite à ses bureaux (dans un quartier résidentiel, assez loin du centre, du côté de Haidian ?). Il a un vrai look de Tokyoïte branché : santiag aux pieds, pantalon noir moulant et chaîne de ceinture, chemise blanche ouverte, veste froissée, et cheveux décolorés.

Songyang, puisque c'est son nom, me parle dans le taxi de toutes ces parutions en France et à l'étranger, et me fait vite sentir qu'il est un artiste important. Son art est aussi une marque « from vision to hearing – from eyes to ears, Bad Girl », que j'ai effectivement déjà vu quelque part, certainement dans une librairie branchée parisienne ou une autre. Et le garçon semble très jeune ! C'est un vrai businessman qui fait tout, de la musique, de la BD, des magasins... Et de la peinture qui se vend dans les 30 000 euros la toile, à ce qu'il me dit aussi assez vite. Ça ressemble un peu à un truc entre miss Van, Lichtenstein, et du street art américain/chinois/japonnais...

Personnellement, je suis surtout content qu'il me donne une adresse ou acheter du papier et de l'encre, en même temps qu'il pianote sur l'écran de son ordinateur dernier cri (avec stylet et écran tactile) et regarde, d'abord d'un air négligent, puis intéressé, mon travail.

Songyang me parle de Vatine, Moebius, et d'autres artistes français qu'il connaît. Il y a une de ces peintures qui me plaît beaucoup. Même si c'est à peu près la seule, je lui reconnais un talent certain qui s'exprime, comme c'est souvent le cas pour « notre génération », dans des tas de domaines différents.

Je commence à en avoir sacrément marre que tout le monde kiffe mes dessins et se fiche du reste.

En redescendant, je réalise qu'il y a ici des écrans de type plasma partout : dans les ascenseurs, salles d'attente, rue, bus... C'est sans doute l'avantage d'être les rois de la copie !

En fait, je suis très très fatigué. J'ai traversé Pékin de gauche à droite, puis de droite à gauche toute la journée (peut-être une trentaine de kilomètres en tout), ais pris le bus deux fois tout seul (ne rigolez pas, ce n'est pas simple quand on ne peut se faire comprendre que par gestes ou en baragouinant comme on peut une direction en chinois), et, pour ne rien arranger, trop bouffé.

L'eau du bain est encore une fois noire de crasse, poussière, pollution.

J'ai trouvé mes fournitures de dessin, et même parlé à un skateur russe dans la rue...

J'ai aussi l'impression qu'il y a ici « un marché à prendre », et « du pognon à se faire ».

Dans mon cauchemar, il y avait une partie où je me souviens clairement m'être imaginé avec un casque colonial sur la tête, en train de profiter d'un peuple « innocent ».

Quelle différence entre importer un Mac Do, un KFC, ou des peintures ? Une culture. Qu'est-ce qui est le plus violent ?

Ah ! Moi et mes états d'âme.

En tout cas, je crois que je commence à vraiment apprécier Pékin, surtout cette odeur musquée qui m'envahi dès que je quitte l'appartement le matin, elle est tellement typique...

Aurais-je le courage et la volonté d'aller plus loin ? L'argent aussi ? Voir un peu la campagne, Shangaï... La chine est un pays si grand !!!

Et puis il faut aussi dire qu'avec ma copine, ça ne se passe pas super... Mais on verra bien.

J'ai mal partout.

Je me couche...

Dimanche 23 décembre.

Dix jours ont déjà passé, et nous sommes la veille de Noël, ce qui en Chine ne veut pas dire grand chose. Pas de préparatif, cette énergie dans les rues, tout au plus un nouveau concept commercial pour étranger, « aliens » comme on nous appelle ici. Je me demande bien ce que nous allons faire demain soir...

Je suis assis sur les chiottes et je lis le Plexus de Henri Miller, Je pense à la conclusion du tome II de la crucifixion en rose, la plus belle page d'écriture que j'ai jamais lu, et décide de vous la livrer telle quelle...

« Dans les jours à venir, lorsqu'il semblera que je sois mis au tombeau, lorsque le firmament lui-même menacera de venir s'abattre sur ma tête, je serais forcé de tout abandonner hormis ce que les esprits ont implanté en moi. Je serais écrasé, avili, humilié. Je serais frustré dans chaque fibre de mon être. Je me prendrais même à hurler comme un chien. Mais je ne serais pas entièrement perdu ! En fin de compte, un jour doit pondre où, jetant un regard sur ma propre vie, comme s'il s'agissait d'un roman, ou d'Histoire, je pourrais y déceler une forme, une trame, une signification. Dès lors le mot défaite n'a plus de sens. Toute rechute sera à jamais impossible. Car ce jour-là je deviens et demeure un avec ma création.

Un autre jour, dans un pays étranger, apparaîtra devant moi un jeune homme qui, conscient du changement qui s'est opéré en moi, me surnommera le « Roc Heureux ». C'est là le nom que je présenterais lorsque le grand Cosmocrateur demandera : « Qui es-tu ? ».

Oui, sans l'ombre d'un doute je répondrais : « Le Roc Heureux ! ».

Et si l'on me demandait : « As-tu joui de ton séjour sur terre ? », je répondrais : « Ma vie n'a été qu'une longue crucifixion en rose ».

Quand au sens de ces mots, s'il n'est pas déjà clair, il sera élargi. Si j'échoue alors je ne suis que le chien du jardinier.

Il fut un temps où je croyais avoir été blessé comme jamais aucun homme ne l'avait été. Parce que tel était mon sentiment, je fis le vœux d'écrire ce livre. Mais longtemps avant que je ne l'eusse commencé, la blessure avait guéri. Puisque j'avais juré de remplir ma tâche, je rouvris l'horrible blessure.

Laissez-moi le dire d'une autre façon... Peut-être en rouvrant la blessure, l'horrible blessure, ais-je refermé d'autres blessures, les blessures d'autrui. Quelque chose meurt, quelque chose fleurit. Souffrir dans l'ignorance est horrible. Tout autre chose est de souffrir délibérément afin de comprendre la nature de la souffrance et de l'abolir à jamais. Bouddha n'a eu toute sa vie qu'une idée fixe, comme nous le savons. C'était d'abolir la souffrance humaine.

La souffrance est inutile. Mais l'on doit souffrir avant de comprendre qu'il en est ainsi. C'est alors seulement, de surcroît, que la vraie signification de la souffrance humaine devient claire. Au dernier moment, désespéré – lorsqu'on ne peut plus souffrir ! – quelque chose advient qui tient du miracle. La grande plaie ouverte qui drainait le sang de la vie se referme. L'organisme fleurit comme une rose. On est enfin « libre » et non pas avec « la nostalgie de la Russie » mais avec la nostalgie de toujours plus de liberté, toujours plus de félicité. L'arbre de la vie est maintenu vivant, non par les larmes mais par la certitude que la liberté est réelle et éternelle ».

Henri Miller.

Je repense à la journée d'hier... Réveil tard, Internet et déjeuner anglais, puis skate jusqu'au Hutong de la veille. Dumplings dont le prix a soudainement doublé, et skate en face de l'église catholique de Wangfujing.

Les skateurs sont partout les mêmes. La board un peu large et les roues molles, jaunes, d'un diamètre bien trop grand, qui dépassent un peu sur les bords ; sans compter le pantalon de

costard noir et la gueule d'Européen... On me lance des regards bizarres.

À peine une roue sur le spot et je suis déjà jugé : « c'est qui ce blaureau » ?

Le problème des roues molles c'est que les trics ont tout intérêt à être propres, coup de chance je skate plutôt bien avec un switch 360 rentré du premier coup, quelques reverse, no comply, pressures, impossible, switch pop shove it front reverse, nollie big spin et autres conneries que je commence à bien maîtriser... Par contre pas moyen de rentrer un flip 360 : les roues touchent la board à la réception presque à tous les coups...

J'essaye bien de parler avec un local, et un allemand de passage, mais leur dédain est si évident que je décide assez vite d'arrêter de me ridiculiser, et quand je demande ou acheter des roues, c'est encore pire : « ouais, t'en a bien besoin »...

J'ai l'impression d'être de retour vingt ans en arrière quand tout d'un coup le fait d'être punk ou grunge ne voulait plus rien dire, soit t'étais hip-hop, soit tu dégageais du spot. Ridicule.

Un petit chinois me demande quand même d'où je suis et depuis combien de temps je skate, avant de conclure « -Oh... I understand ». Oké, moi aussi.

Temps d'aller voir la place Tienanmen, et de jeter un coup d'œil sur la cité interdite.

Autant je m'étais senti petit devant le bouddha la veille ou l'avant veille, autant je me sens maintenant minuscule. Notre Louvre à côté de ça fait pâle figure. Tous ces chinois rassemblés pour assister à la descente de drapeau devant un Mao très compréhensif (à prononcer maow de façon très délicate, et pas maO à la Française, en fait immédiatement un ami, et non un l'ennemi du capitalisme qu'il n'est de toute façon plus) est un spectacle qu'il faut vivre au moins une fois dans sa vie, surtout quand un Pékin me demande de poser avec lui, avec mon skate, ma carte, et mon air de touriste fatigué.

Je ne sais pas pourquoi après ces aventures, je décide de descendre vers le sud, mais c'est définitivement une erreur. Je

suis exténué, et n'ai même pas le courage de me jeter dans un métro pour rentrer, les distances sont immenses. Taxi, bain, et dîner très sympathique dans « le meilleur restaurant Thaï de Pékin », selon le Lonely planet, avec une copine suédoise d'Eléonora... Putain, quand ils disent épicé ici ce n'est pas de la blague. Et la bière importée qui coûte le prix du repas.

D'autres amis nous proposent une nouvelle sortie à « Bloc 8 », le bar merdique d'expat avec ces boissons à 7 euros (hors de prix pour le pays), la mauvaise musique, et les clips tacky sur écran géant... Et une fille me pose des questions sur mon art « Underground ». je vois que les nouvelles vont vite et je lui réponds du tac au tac que moi, je me sentirais plus « Overground », mais, bref, passons...

Eleonora me fait découvrir le Suzi Wang, selon elle rempli de putes de Luxe, avec une déco très chinoise, ou je passe un joli moment à la regarder danser...

Puis « demain un autre jour », soleil, marché d'antiquités nouvelles dans le sud est, dumplings, et ballades en amoureux. C'est déjà Noël, je n'en reviens pas.

Si on m'avait dit que je le passerais à Pékin...

Mardi 25 décembre.

- Je suis sûre que tu détestes Pékin
- Non pas vraiment...
- Allez, c'est évident
- ... Je mangerais bien du camembert... avec un Coca
- Tu vois bien !

Le problème c'est que tout est sale, laid, moche, et tellement ciblé sur la consommation. Ne parlons même pas des nouveaux riches... Je pense au bouddha de 12 m de haut, à la place Tienanmen, et j'ai beau me dire que c'est fou d'être ici, je ne ressens rien de spécial.

Mais que va-t-on faire pour Noël ? Un restaurant Français à midi qui se prépare pour la fête du soir, avec un bruit de ballons qui se gonfle absolument abominable, et les serveurs qui déplacent les tables autour de nous. La bouffe est délicieuse, du foie gras au pot au feu, en passant par le saumon, avec un chef chinois, un régal...

Et puis nous décidons d'aller voir un ballet au minority theatre, ce qui fait bien marrer notre chauffeur de taxi qui nous conseille de prendre le métro ! Aux heures de pointe il nous faut presque 1h30 pour traverser la ville. Encore un truc surréaliste avec les chinois qui bouffent des pop-corn et remuent dans tous les sens en regardant Nutcracker. C'est assez beau et très Noël, malgré les mauvais danseurs russes, et le décor de dessins animé japonais, dans un théâtre aux allures totalement soviétiques... Je ne sais pas si vous imaginez la scène mais ce n'est encore rien en comparaison de la fin de soirée dans un restaurant suédois envahi de chinois pour qui Noël ne signifie absolument rien. À voir la tête de la seule famille suédoise installée au milieu d'une foule hystérique complètement saoule qui s'agite sur de la transe, je me dis que nous avons choisi la parfaite soirée pour réveillonner.

Le serveur, très sympa, nous installe dans la salle de réunion dont les murs sont recouverts de photos d'un champion du monde de ping-pong Suédois, probablement propriétaire du

lieu, et une fantastique barre de rire nous prend avec Eleonora quand nous voyons arriver la soupe blanche, assez minable, qui accompagne un très beau morceau de saumon « de Noël »...

Quelques minutes plus tard et nous sommes au lit avec un début (pour moi) et une fin (pour Eleonora) de grippe carabinée.

Le lendemain nous mangeons des sushi dans le meilleur restaurant japonais dans lequel nous ayons jamais mis les pieds.

Cette histoire devient de plus en plus une histoire de bouffe !

Et de consommation.

La Chine quoi...

Jeudi 27 décembre.

Bon, je ne vais pas raconter au jour le jour ce qui m'arrive. Ça risque d'être un peu chiant. Les oiseaux pépient, ou gazouillent, je ne sais pas trop comment on dit, et une nouvelle journée commence. Je me sens un peu paumé dans l'immensité chinoise, pire qu'au japon avec cette impression de me trouver dans un temple de la consommation qui ne me quitte plus. À peine deux semaines et j'ai déjà commencé à reprendre mes habitudes. Quel que soit l'endroit où l'on va, c'est toujours avec le même vécu qu'on se trimballe, et si l'on peut échapper aux autres, c'est assez dur de s'évader de soi-même. La force des habitudes, des schémas de pensée. J'espérais sans doute découvrir autre chose et on ne peut pas dire que le dépaysement soit là. Voyager est devenu aujourd'hui si simple, si évident. La télé rend tout transparent, à tel point que l'on sait souvent avant de partir à quoi s'attendre. Je n'aime pas ça. L'absence d'aventure.

J'ai réalisé hier que j'étais plus un suiveur qu'un leader, ou pour le dire d'une plus jolie façon, un témoin. J'aimerais tellement être comme mon ami Ramdane par exemple, toujours en quête, indépendant, à la limite même du respect des autres quand un projet me tiens à cœur, mais je suis plutôt du genre d'accord pour tout. En fait, c'est inexact, car je peux être aussi assez salaud quand je veux quelque chose... Disons que je suis certainement plus passif que mon meilleur ami ne peut l'être. L'amitié, comme le reste, est, cela dit, un incompréhensible sentiment supérieur. Pourquoi choisir que telle personne sera notre meilleur ami et pas tel autre ? Au loin, je pense à toutes mes amitiés, passées, présentes, et, pourquoi pas, futures. J'aime les fous, les gens qui n'ont pas de limites, les gens avec un caractère bien tranché, en marge. Parfois c'est leur sur normalité qui les différencie, ou leur refus d'être « comme tout le monde », mais ils ont tous ce petit quelque chose « en plus », ou « en moins », qui les rend chers à mes yeux. Daniele, par exemple, le petit bohème italien, qui ne quitte presque jamais le

Marais, et qui est aujourd'hui seul, comme il dit, en Italie, chez ses parents, à la recherche de travail mais pas de nouvelles expériences humaines car il a déjà tout ce qu'il faut à Paris. Daniele, casanier comme personne, que je vois habituellement tous les jours et que j'aime énormément, Ramdane que je ne vois presque jamais et dont l'incontestable charisme est parfois insupportable. Pourquoi parlais-je soudainement de mes amis ? Parce qu'ils me manquent ? Peut-être... C'est important de savoir ce qu'on laisse derrière soi. Qui ? Pourquoi ? Entre mes potes de skate, mes ex, les relations de travail et plus si affinité. Paris qui, de manière plus générale, laisse un vide dans mon quotidien. Un joli dessin de Notre dame accrochée dans les chiottes d'un bistrot français à Pékin...

« L'immensité chinoise », et moi et moi et moi...

Hier, toujours sur les chiottes, je continuais de lire Henri Miller qui expliquait ses débuts dans l'écriture : merveilleux ! Et puis, installé dans le grand lit de la chambre à coucher, je passais à Simenon dont la fatalité est un thème récurant. Je me sentais aussi proche de l'un que de l'autre, leur façon de penser, de faire, d'être libre en un certain sens. Pas de retouches, prendre ce qui vient, laisser les choses arriver et ne pas refuser ni l'indéniable, ni la main de dieu en toute chose.

Pourquoi les choses arrivent-elles et surtout : qu'est ce que je peux bien foutre en Chine ?

Je suis amoureux, elle m'appelle, j'accours, c'est une nouvelle étape dans ma vie. J'avais bien sûr aussi envie de voir la chine, mais là n'est pas le plus important. Je crois qu'il ne faut rien refuser de ce qui se présente à nous, tout vivre, tout faire, mais je ne suis pas sûr, à l'opposé de ce jugement, qu'il faille pour autant forcer les choses à arriver. Ou plutôt : si « rester éveillé » est déjà en soi une façon d'agir, je ne veux pas pousser, obliger, violer la vie, pour satisfaire à cette volonté de pouvoir si humaine et que je déteste. Faire arriver les choses est bien, les forcer ridicule. Tout cela est un peu confus, mais avec la distance, je me questionne sur ma présence ici, ballotté dans les eaux du destin. Je pense à Babel, au désir de grandeur, et

j'ai l'impression que nul désir de ce genre ne m'habite, mais en même temps il y a tant de choses que j'ai envie de faire, de réaliser.

J'aimerais tant que les choses « juste arrivent », et que ma façon de me tenir dans la vie, soit suffisante pour les précipiter (elle l'est certainement déjà un peu).

Dans le manifeste de l'art posthume, nous parlions de ces prétentions qui font de l'homme ce qu'il est, puis des contradictions sempiternelles qui sont aussi sa marque de fabrique... Je suis si souvent bloqué dans mes propres contradictions insolubles. Faire pour être ou être pour être. Je ne sais pas si mon ami Ramdane comprendrait, ni même Daniele. Aleks, un autre de mes amis, malentendant et révolutionnaire dans son propre monde, peut-être... Quand il n'y a pas de conflit d'ego.

Laisser les choses se faire, agir d'elles-mêmes, se tenir droit sur ses pattes de derrière. Attendre, patiemment son heure, son tour.

Plus jeune, je me suis retrouvé à quelques reprises dans des « positions clefs », le genre de positions sur lesquelles on peut construire une vie, des positions de pouvoir pourrait-on dire. De Roller-skateur à photographe de skate, de tenancier de concept store à gérant de « boutique image », et j'en passe et des meilleures, l'impression de « voler la place de quelqu'un d'autre », ou, si vous préférez, de n'être pas vraiment à ma place, m'a presque toujours arrêté dans mon élan. Certaines personnes, des amis pour la plupart, sont devenus, pour leur plus grand bonheur, ce que j'avais « refusé » d'être. Chris Taig est devenu champion du monde de Roller, Benjamin Debert, le photographe de skate que tout le monde connaît, Ramdane un sacré businessman, et Roland... Bah ! Roland à juste choisi un autre chemin, et je le comprends bien. Je ne dis pas que dans toutes ces opportunités, il n'y avait pas la place pour deux, voir trois ou cinq personnes, mais que ces positions ne pouvaient me satisfaire qu'un temps, parce qu'elles ne me convenaient pas.

Avez-vous remarqué comme il est facile de « réussir » quand quelque chose ne nous intéresse qu'à moitié, voir pas du tout. Comme ce qui nous fait peur dans la vie en général n'a plus aucun poids dans la nôtre. « Réussir »... Peut-on se targuer de réussite quand on n'est à une place que l'on croit ne pas être la nôtre ? Cela aurait-il été possible à force de travail, de persévérance, de volonté, ou juste de nonchalance ? La rampe en Roller m'ennuyait, je n'ai jamais été un super photographe de skateboard, et créer des concepts store, gérer des équipes, et donner des ordres, n'a jamais été mon truc. Aurais-je pu si j'avais voulu ? Pu quoi ? Est-ce que je me mens à moi-même, et cela depuis des années, pour me rassurer ?

Vu d'un autre angle, on pourrait assez facilement considérer que j'ai « raté » beaucoup de choses dans ma vie, mais les ais-je ratés ?

Je me suis laissé porté par le mouvement, comme je me laisse porter aujourd'hui par le mouvement. Toutes ces personnes, dont je parlais plus haut, ont eu la chance de se trouver (s'ils se sont trouvés) plus tôt que moi, de se trouver *socialement*.

Je n'ai absolument aucune envie de me trouver socialement, mais peut-être en ais-je besoin ?

Roland est parti vivre en Pologne, avec sa copine, ou il élève des chiens et donne des cours de free-fight, le corps recouvert de tatouage, après avoir été directeur d'une des boutiques les plus branchées de Paris.

J'ai tellement de respect pour Rolland : voilà une vie !

Dans son livre Henri Miller écrit :

« De fait, il avait l'esprit et la grâce de laisser croire qu'à défaut du succès, la meilleure chose dans la vie est d'être un raté. Et c'est probablement la vérité ».

Et plus loin :

« Et il faut qu'on (le) prouve au monde, ne fut-ce qu'une fois dans sa vie, sinon on deviendrait fou à force d'être seul à (le) croire ».

Est-ce dont j'essaie ici de parler ?

De l'autodestruction, ou de la croyance en un hasard plus haut ? Une destinée plus grande ou tout simplement différente que celle qui suit le cour linéaire d'une vie orientée vers « la réussite sociale ».

Porter ou se laisser porter ? Vivre ou laisser vivre ? Se laisser vivre et se porter dans le sillage de... Au gré du vent et de nos envies...

Je voudrais écrire comme je parle et dire tout simplement : « - Tu vois, j'aimerais bien être capable de choisir les choses dans ma vie et pas juste de vivre ce qui m'arrive, sans juger, ni obliger, mais dans ces cas là je ne serais plus artiste. J'aurais choisi une autre voie, celle du business, de la rapidité. Je ne sais pas, peut-être pas. Mais c'est comme ça, je me vois plus comme un témoin, et cette position est nécessaire à mon art... Enfin... je le crois. Qui sait ce qui pourrait se passer si j'allais de l'avant, si j'allais à la rencontre de au lieu de ne croire que seules les rencontres du hasard sont de véritables rencontres, car j'y voit la main de dieu.. Et puis... « If it worked so far »... Faiblesse de ma part, ou grande force ? Folie, ou décision raisonnée... ». Qu'il est bizarre aujourd'hui, et surtout ici, d'être moi même...

Bloqué dans un appartement du quartier des ambassades à écrire, alors que je pourrais être dehors à faire la même chose qu'ailleurs, skater, faire le tour des galeries, laisser une chance à la chance...

Je crois que je préfère autant vivre ma vie, aller acheter un blouson, une imprimante pour pouvoir travailler, un rétro projecteur, voir ce qui arrive quand on juste laisse les choses arriver... Quand on ne connaît personne ou presque...

Démarcher ou être.

Se justifier...

« L'art posthume ne se justifie pas. Il n'a rien à prouver.

Nous préférons laisser l'art aux artistes qui le méritent, et vivre.

Mieux vaut vivre que de faire de l'art.

L'art est une conséquence, non un but »...

Toutes ces choses qui tournent dans ma tête, suivant le même parcours, le même schéma...

Le nouvel associé de ma galeriste qui écrit sur sa carte : « Why be yourself when you can be someone else ».

Well maybe because it is better.

Or not.

Eleonora vient de se réveiller et il faut maintenant passer au commissariat du quartier déclarer l'endroit où l'on vit.

Le vol d'un étranger est ici puni de la peine de mort.

Une nouvelle journée commence...

Vendredi 28 décembre.

Encore deux putains de bars et un night-club pourris. Quand je dis pourris, ils ne l'étaient pas, plutôt top classe, musique américaine et service irréprochable, et c'est justement là que le bât blesse. C'est la mondialisation mec. Une fumerie d'Opium transformée en bar de luxe (Face à Chaoyang), le café de Philippe Stark (Lan) niché dans les Twin Towers du bled, avec une déco à couper le souffle, si on aime le genre paillettes pour gosses de riches, et un concert très... Touristique, le même que l'on pourrait entendre dans n'importe quel bar de la ville d'Austin, Texas, version chinoise. Plus le club hip hop (Vics à côté du Worker's stadium) pour jeunes branchés aux yeux bridés, avec un VIP où la table coûte 600 euros. Je suis furieux, non d'avoir découvert ces endroits, ou j'ai ma fois passé une jolie soirée avec ma copine, mais que ce genre de plaisir s'étende à la planète entière, sans distinction d'aucun genre que ce soit. Si la particularité se résume à la déco, c'est vraiment minable. Au moins en Inde avais-je dansé sur des tubes Indiens. Par contre ma journée fut très intéressante. D'abord le commissariat où chaque étranger résident a le devoir de se déclarer. Tout est très clean, organisé, avec des photos et un organigramme de tous les policiers qui travaillent là accrochés au mur. Ensuite, le shopping « à la chinoise », avec ces grandes surfaces surchargées de vêtements, principalement faux et rarement de bonne qualité, ou il faut se battre contre les bras qui essaient littéralement de vous happer au passage (Sanlitun Yashow Clothing Marquet, Alien's street market - ou tout est écrit en Russe). Regarder, c'est déjà mettre un pied dans l'enfer, et ouvrir la porte des intarissables négociations pour avoir un prix, que l'objet choisi nous plaise ou pas, un peu comme en Algérie ou au Maroc. J'exagère à peine. Sinon, à dix euros de différence, on peut toujours aller dans les trucs un peu plus classe (Pacific, Grand Pacific, Fashion store), ou beaucoup de marques européennes sont représentées, tenter de faire ses achats. Seulement là, c'est une autre tentation qui nous attend.

Du faux ou du vrai, que choisirez vous, sachant aussi qu'il est question de coupe et de qualité... Ah, ce que la vie est dure... Enfin, faute de trouver le bon manteau, j'ai quand même fini par négocier un scanner printer HP (dont j'avais aussi besoin), et des cartouches, pour l'équivalent de 50 euros – pas mal pour un Européen – dans... Un marché de l'électronique (Bainaohui computer shopping mall).

Bouffer dans la rue ne coûte rien, et, si l'on n'a pas trop peur de se perdre dans les ruelles adjacentes aux grandes artères, on peut faire des découvertes admirables : les omelettes aux pommes de terre à 30 centimes, les dumplings et les galettes à 10, les fruits à que dalle.

Ce qui choque le plus dans cet environnement étranger c'est la différence qui sépare les grandes vitrines éclairées et les carrioles tirées par des chevaux qui trimballent tous les rebus de cette nouvelle société de consommation, les jeunes filles en tailleur Prada ou autre, et les hommes d'un certain âge en manteaux élimés qui errent comme des âmes en peine sur ces mêmes trottoirs qui ont vu marcher les troupes de Mao... Tout est accessible et rien ne l'est. Un enfant à l'entrée d'un night-club tend la main, je lui donne un billet et le fait poser dans la lumière, la tête hallucinée, du cambouis sur le visage. Ma copine me dit : attention, si tu lui donne quinze autres vont rappliquer. C'est terrible et vrai. Il commence à neiger, et nous allons rentrer dans notre quartier que de grandes grilles protègent de toute invasion extérieure. Je pense à la Russie et à sa chute spectaculaire parce que rapide et inattendue. La Chine a voulu l'ouverture, y résistera-t-elle ?

Samedi 29 décembre.

« Quand j'étais plus jeune », je lisais toujours la page du courrier des lecteurs en premier dans les mags de skate, juste après avoir regardé les photos... Mais ça c'était avant de me mettre à acheter des mags américains et ne plus rien lire du tout, ou exceptionnellement. Je n'ai jamais beaucoup lu les mags de skate et très rares sont les comptes-rendus de road trip (ce qui d'ailleurs me fait beaucoup hésiter sur ce compte-rendu de voyage en chine), ou les interviews de pros qui m'ont touché... Rien n'est plus chiant qu'un mec qui se la raconte sur son métier – et c'est de plus en plus ça dont il question aujourd'hui, mais en fait je n'en sais rien. Comme je le disais plus haut, je lis rarement les magazines – de quoi que ce soit d'ailleurs.

Plus tard, ce sont les livres autobiographiques, et les correspondances d'écrivains, qui m'ont touché, justement à cause de la vérité qui s'en dégage... J'ai noté quelque part, en guise d'introduction provisoire au livre que je rêve d'écrire depuis des années : « Ce livre est basé sur des faits réels. C'est cette fiction que je nomme ma vérité – elle est ma réalité », et puis j'ai hésité à la fin : est-ce que cette fiction ne serait pas au contraire ce que je nomme ma réalité, et donc ma vérité ? Le problème des mots pour moi, c'est que je ne sais jamais vraiment ce qu'ils veulent dire, il y a toutes ces répétitions, ces règles...

J'aime le partage du vécu, du vrai vécu, mais quel est-il ? Si le vécu n'était que factuel, il serait vachement chiant. Le vécu, c'est plutôt ce qu'on en fait, la façon dont on le lit et le partage, « sans retouche autre que celle du temps ». À des années d'écart, on peut avoir deux manières totalement différentes de regarder le même événement et je déteste ça. Ce qui importe, je crois, c'est la constance. La fidélité n'est rien d'autre qu'une constance dans les sentiments, dans les actes, le respect dans une façon de se comporter, l'humilité... Non... L'humilité, c'est autre chose. Et que dire de la dignité ? La dignité d'un

Camus par exemple – est-ce un refuge pour les cons, ou une vraie grandeur ?

L'autre problème, c'est l'écriture du vécu, parce que dès qu'on pose son cul sur une chaise pour retranscrire ce qui nous arrive, on n'est plus dans ce mouvement qui fait toute la qualité de la vie. On est dans autre chose, on « accomplit son devoir d'homme ». C'est ce que je pense. Ces replis de la vie, le travail, ne servent qu'à nourrir l'histoire, à aider d'autres hommes. Ici, je pense à toutes sortes de travail, et pas seulement à l'écrivain. Je pense à ces actions répétitives qui nous font parfois dire que l'on a un métier, à notre position sociale.

Nous sommes tous liés les uns aux autres, et je suis très souvent choqué par l'égoïsme de certains, pour qui la vie à tout prix, ou le geste quotidien, comptent plus que leur partage. Ces gens qui ne vivent et ne travaillent que pour eux-mêmes. Acquérir un bien, se sentir libre.

Il est inutile d'être libre si l'on n'a pas quelques chaînes pour nous lier à cette vie, et aux autres hommes, que l'on aime par-dessus tout.

J'ai mis des années à comprendre la notion d'empathie, de « charitas », comme la nomme Philip K Dick, elle est cruciale. La vie, ce n'est jamais « j'ai raison et tu as tort », mais nous avons deux points de vue et l'un correspond plus aux règles qui régissent la société que l'autre. Enfin... Ce n'est pas sûr non plus, car je crois qu'il y a quand même le bien d'un côté et le mal de l'autre, mais pas dans le sens habituel. Si violer une fille est atroce, qui dit que faire l'amour avec une mineure consentante l'est pareillement (Lolita), si tuer est impardonnable comment ne pas voir une certaine beauté dans la vengeance (Monté Christo), si désirer le bien d'autrui est atroce (autant pour celui qui désire que pour celui qui est dupe), comment ne pas y voir le signe même de notre humanité (le nouveau testament).

Le monde est rempli de livres de gens qui ont essayé de montrer qu'il y avait d'autres façons de vivre, et les codes ne sont que des codes. Je sais cela. Et pourtant.

Se montrer digne de la vie, de la beauté de la vie, de la « touffeur lumineuse du monde » (Gide ?, Ajar ?).

Quelles limites ? As-t-on besoin de limites ?

Ma mère a toujours fait ce qu'elle voulait de sa vie, elle a été prostitué parce « qu'elle aimait les odeurs », comme elle l'avait écrit sur un papier ou on lui demandait ce qu'elle voulait faire après le baccalauréat. Elle a vécu avec un faux-monnayeur parce que l'argent ne voulait rien dire pour elle, voyagé parce que le monde ne pouvait se limiter à ses quatre murs, fait un enfant parce qu'elle aimait. Elle a porté sur le monde un regard d'une lucidité impitoyable, et cette lucidité l'a détruite.

Si elle a partagé sa lucidité dans des actes manifestes, elle n'a pas pour autant jugé nécessaire de donner une forme sociale à cette incroyable personnalité qui était la sienne, et elle en est morte.

Eteinte dans sa chambre de vieille alcoololo dans un appartement du troisième arrondissement, un marginal installé sur la mezzanine de son petit 20m2, dont il y avait longtemps qu'elle ne payait plus le loyer.

Sa rébellion, s'il y en avait une, avait donc peut-être une forme sociale en fin de compte, mais rien de réellement tangible, mis à part son refus et ce n'est pas rien.

Pourquoi est-ce que je parle de ça ?

Parce que, quand on joue avec les limites du monde, c'est que ces limites ont vite fait de nous rattraper. Nous ne sommes pas seuls et nous ne le serons jamais, même pour les gens les plus seuls du monde. C'est la « solitude entourée » de Deleuze par exemple, ou « Le radeau de la méduse » de Delacroix (ou David ? Géricault ?). Tout le monde connaît cette peinture qui est au Louvre. Avez-vous remarqué que quand on le regarde à l'envers, le bateau au loin semble abandonner l'équipage, et non en voie de le sauver. De gauche à droite ou de droite à gauche. Je me demande ce qu'en pensent les Arabes, et c'est

exactement là où je veux en venir. Comme disait Maryse :
« Quand on n'a pas de radeau, on est sûr de couler ».

Avant de revoir ma mère, j'avais l'habitude de penser que l'on est maître non pas de son destin, mais de soi-même, et que l'on peut toujours décider de notre façon de réagir à ce qui nous arrive (faute de décider de ce qui nous arrive. Le prendre bien ou mal par exemple). Et puis, je me suis mis à douter. Je pense maintenant qu'un trop plein, de vie, de douleur, de bonheur, peut nous amener à « casser », et que cette cassure est le plus souvent irrémédiable.

Il faut une force exceptionnelle pour se remettre de telles cassures car elles sont souvent dues à un mal être social et générées par d'autres choix que ceux qu'impose la société. Ce sont ces « choix » qui nous détruisent.

Je ne sais pas du tout comment j'en suis arrivé là.

Je pense que c'est ce qu'ont éveillé en moi ces dernières lettres -mails- que j'ai reçues.

Je les glisse ici tels quels et vais essayer d'y répondre...

« Hello,

avant de te répondre, je me renseigne un peu sur ce qu'est la vérité aux yeux des autres.

Voici un extrait d'un texte de Camus après qu'il ait reçu le prix nobel... je me suis dit que ça pouvait t'intéresser.

"Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas se séparer ; il le soumet à la vérité la

plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent apprend bien vite qu'il ne nourrira son art, et sa différence, qu'en avouant sa ressemblance avec tous. L'artiste se forge dans cet aller retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. Et s'ils ont un parti à prendre en ce monde ce ne peut être que celui d'une société où, selon le grand mot de Nietzsche, ne règnera plus le juge, mais le créateur, qu'il soit travailleur ou intellectuel."

PS: j'ai trouvé une définition de la vérité dans un dictionnaire (je ne sais plus lequel, un vieux Larousse je crois), la voici: "Conformité d'une pensée à son objet"

Il me semble qu'elle s'applique aussi bien à ta vision qu'à la mienne. ?

ps: je me trompais dans mon idée de la vérité... je crois que je distingue mieux maintenant la différence entre vérité et réalité... »

MAZE

J'ai regardé beaucoup de dictionnaires et la définition de la vérité n'est jamais exactement la même :

Connaissance à laquelle on attribue la plus grande valeur.

Connaissance conforme au réel

Conformité de l'être, de l'objet, avec un type, un idéal, ou avec l'idée que nous nous faisons de cet objet.

Caractère de ce qui s'accorde avec le sentiment de la réalité, notamment dans l'expression artistique.

Qualité par laquelle les choses apparaissent telles qu'elles sont.
Dieu, fondement du vrai
Valeur, justification de l'existence.
Ce qui a été effectivement perçu ou fait par la ou les personnes
qui le rapportent.

La vérité c'est donc plein de trucs, et ma vérité à moi, c'est que la vérité, ce n'est pas la sincérité – et c'est même pour ça qu'il y a deux définitions différentes. Je n'aime pas la définition de la sincérité alors je ne la reproduis pas ici. La bonne foi n'est pas la vérité, juste la croyance qu'on est dans le vrai – ce qui est totalement différent.

Quant à ce texte de Camus, putain, quel chef d'œuvre ! Mais c'est amusant comme « le grand homme », donne souvent dans ses textes l'image d'un mec avec un balai dans le cul, plein d'humilité, de dignité, et de tous ces trucs poisseux (Je ne serais pas en pleine contradiction là ?). Je connaissais le « Discours de suède », c'est un gros morceau, mais est-il vrai ou sincère ? Choisir une posture dans la vie et s'y tenir, est-ce vivre ?

Mon pote Aleksï écrit souvent « Make mistake ». Peut-on encore apprendre quand on a un jour décidé du cours définitif de sa vie, l'échine courbée par « la grande œuvre » ?

Le Camus de « Noces », ou d'« Été », n'est pas le même que celui du « Mythe de Sisyphe », ou de « L'étranger », ni d'« Actuelles », mais je parle d'un sujet que je maîtrise à peine. Tout ça est tellement intelligent, l'engagement à une idée, ouais, ça ça me plaît par contre.

Dehors j'entends des bruits de mouettes... Des mouettes en chine !?! C'est quoi ce bordel !

C'est pas mal d'être con aussi parfois ! Con, mais respectueux (le comble de la connerie donc).

Se laisser aller, dérapier, apprendre de soi-même... L'incroyable folie d'un « Moravagine », par exemple.

J'ai un peu de mal avec Camus, parce qu'il touche à un domaine que je ne fais qu'apercevoir, et, en termes d'engagement je préfère Debord, l'anarchisme plus que communisme et le « Situationnisme ». Toutes ces idées qui nous nourrissent. Ces noms, ces références un peu chiantes.

L'autre jour Eléonora me demandait

« - Ça rend plus intelligent de lire, Artus, tu crois ? »

« - Non, mais ça rajoute de l'expérience, ça permet d'avoir plus de points de vue sur les choses. Chaque livre est une manière de penser en soi... De voir plus large. Mais, non, ça ne rend pas plus intelligent ».

Je l'ai presque rêvé dire « - Ah ! ça me rassure ». Qui a besoin de voir si large ? Quand « Mein Kampf » d'Hitler est sorti, personne n'a vraiment réagi. « Les hauts de Hurlevent » ont été écrits par une fille qui n'avait presque jamais quitté sa ferme (ou est-ce que j'ai entendu dire ça ?), et Pessoa (« Le banquier anarchiste », entre autres), avait un petit train-train très organisé.

Je ne sais pas qui a dit « J'ai une très bonne mémoire, j'oublie tout ».

Voilà à quoi la littérature est utile. Elle permet de se trouver des excuses. Essayer d'y voir plus clair dans ce putain de monde, et, selon la mère d'un pote « Pouvoir draguer des meufs trop belles pour toi ». Merci du compliment.

À vingt ans, je me baladais avec le « Ainsi parlait Zarathoustra » de Nietzsche, dans la poche arrière de mon Jean. C'est un putain de pavé le truc, et il m'a fallu quelques semaines pour le lire. Tout le monde se moquait de moi, mais c'était bien pratique d'avoir un bouquin pour prendre le métro, alors je m'en foutais. En plus le bouquin (que bizarrement aujourd'hui j'ai un peu honte d'avoir lu, parce que Nietzsche ça fait toujours un peu cliché – après tout c'est un best seller), je l'annotais. Chez les skateurs, c'était la honte totale, mais le pire c'est quand un pote m'a demandé « pour qui je me

prenais », d'avoir une opinion parfois mitigée sur ce chef d'œuvre de la littérature (je n'ai pas dit philosophie).

C'est ça le truc avec les bouquins, ils ne servent qu'à être utilisé à des fins personnelles, et parfois de référence (mais le plus rarement possible sinon ça fait intello, et qui veut encore être « intello » aujourd'hui ?)...

J'ai lu dernièrement qu'un écrivain connu (lequel ?) avait l'habitude de découper dans les livres qu'il lisait les passages qui lui plaisaient et de les consigner dans un carnet, après il jetait le rebus. J'ai trouvé ça extra, et parfaitement iconoclaste. Si ça se trouve, ce mec, c'était l'inventeur du I-pod !

D'autres souvenirs ?

Autour de mes quinze ans, je m'étais gravement pris le bec avec mon beau-père au sujet d'une peinture que j'avais vue dans je ne sais quel musée, aux Offices à Venise peut-être, et dont je ne pouvais citer l'auteur. J'avais voulu bravement défendre mon droit à l'inculture, arguant du principe que l'appréciation d'une œuvre est toute personnelle, et donc impossible à partager, que l'on se fout de qui a fait qui ou quoi, et que ce qui compte c'est l'expression du sentiment que l'œuvre a généré en nous... J'avais tort. Savoir qui a fait qui ou quoi peut-être important. Cela dit je continue de croire que ce n'est pas obligatoire et que je n'avais commis aucune faute en ne retenant pas le nom de l'auteur de ce chef d'œuvre (que je continue encore à chercher aujourd'hui). Une autre bribe de cette engueulade me revient à l'esprit : j'avais aussi parlé de ces heures que l'on passe à lire les cartels dans les musées, au lieu de regarder les œuvres (3 secondes en moyenne par tableau au Louvre, ce qui est déjà énorme). Je trouvais ça ridicule et insultant pour la peinture elle-même, mais c'était selon mon beau-père sous-estimer la vie et l'engagement de l'artiste (je ne disais pas artiste à l'époque, mais peintre, je suppose), me fermer la porte d'une connaissance plus vaste de son oeuvre. Il avait, là aussi autant raison que tort.

Le besoin de se trouver en terrain connu est égal à celui de briller en société, mais je ne suis pas certain que l'art anonyme d'état de l'après-révolution de 17 en Russie, soit une bonne chose. Quand plus rien n'a de nom, le sens est-il encore possible ? Quand plus aucune référence n'est permise...

Ce qui me gêne, ce sont les opinions tranchées, définitives, et c'est, je le réalise, ce contre quoi je me battais à l'époque.

Mon beau-père, après un passé à écouter Léo Ferré, dans sa R5, une paire de Ray-Ban cassées sur le nez, a voté Sarkozy, et il peut être eu raison (vous imaginez Ségolène présidente – moi, vraiment pas).

Peut-on tout accepter ?

Tout comprendre ?

Toujours ces mêmes questions auquel Camus répond si bien dans son texte.

Oui, si l'on est artiste.

N'est-ce pas là la définition même de l'être humain ?

Accepter, comprendre, créer.

Et souffrir alors ?

Souffrir de l'incompréhension, des barrières que les gens mettent entre eux, des règles, cases.

Ne rien ranger et s'exposer à « la cassure ».

« C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger ».

Et c'est justement là qu'ils se mettent en danger et qu'ils « risquent leurs vies », comme dit Miller, sans doute parce que la vie ne vaut par l'engagement de l'être qui la choisit. Et il faut s'engager de tout son être, sous peine de ne vivre qu'à moitié, n'est-ce pas ?

Comprendre l'inacceptable et ne pas se mettre en position de pardonner car « pardonner, c'est être supérieur », est terrible.

Ce qui est inacceptable ne peut être accepté, à partir du moment où l'on accepte, pleinement, que l'on ne peut juger...

Putain la prise de tête !

« Joyeux Noël en retard, monsieur.

A défaut de vous croiser au starbucks de beaubourg le matin avant d'aller en cours, il m'arrive très souvent de lire les derniers posts sur ill-studio. Nous nous sommes aussi vus au next pour la soirée, plutôt arrosée, hawaii surf/birdhouse et je tiens à dire (c'est assez flou dans ma mémoire) que je m'excuse si la bière renversée sur le pantalon venait de moi... Dois-je m'excuser aussi de n'avoir rien trouvé de mieux à dire que le traditionnel "j'aime beaucoup ce que vous faites"? Sur le moment c'était un miracle intellectuel que d'avoir réussi à dire quelques phrases.

Quoi qu'il en soit, je trouve ça très intéressant de voir/lire ce à quoi le pékin de maintenant ressemble d'un point de vue nouveau, de quelqu'un que j'ai déjà vu. C'est compliqué d'expliquer vraiment ce que je veux dire par là mais c'est beaucoup plus intéressant que de lire des articles de journalistes ou même de touristes sur internet. Je suis resté cinq ans à Pékin lorsque j'étais petit et en garde de très bons souvenirs. Je ne peux pas dire grand chose dessus parce que c'était il y a à peu près 10 ans mais je me souviens de certaines choses, comme la cité interdite et à quel point on peut se sentir petit là bas, surtout moi à l'époque. Mais on se sent minuscule un peu partout là bas... Les chinois sont dingues! Ils l'étaient déjà avant et ça ne peut que être pire (mieux?) maintenant, ils sont en évolution constante, les Etats-Unis ont de bonnes raisons de s'en faire. Je sais que je vais y retourner un jour, pour me faire ma propre idée, reste à savoir quand. Je suis à Tokyo en ce moment et c'est très bizarre de ressentir quelque chose qui était, je le pensais, plus ou moins oublié. L'idée du nouveau, de l'inconnu. Le décalage horaire, les nuits à ne rien faire en particulier, en attendant de trouver le sommeil. Je me suis retrouvé perdu, comme à Pékin, sans pouvoir me faire vraiment comprendre, ni même en anglais. Je n'ai pas skaté de street encore, j'ai réservé la journée de demain pour ça mais je

*me suis contenté de rouler dans la ville, le jour et la nuit, c'est un plaisir... A chaque fois. Par contre j'échange volontiers mes roues dures en 51mm pour des molles, et avec le sourire! Les japonais sont tellement "discrets" et polis que je me sens barbare avec le bruit que ça fait... Je vous souhaite donc un agréable séjour en Chine et à un de ces jours au starbucks.
Good day, sir!*

Ceci dit, j'aime beaucoup ce que vous faites. »

BURNT

Bon, ben voilà, c'est officiel, je vais a starbuck le matin ! Et j'y ais même été ici, à pékin, tenté de commander le « chaï latte venti » auquel je suis devenu accro. C'était dégueulasse, un mélange thé vert lait particulièrement immonde dans le pays du thé. Ça m'apprendra.

La bière renversée m'a valu une remarque bien désobligeante d'une charmante demoiselle qui m'a dit que j'empestais la bibine, et merci pour le « j'adore ce que vous faites ». Sinon, moi, c'est « tu », en tout cas dans l'univers du skateboard, et je dis ça sans aucune inimitié – on est du même monde, je crois. On est tous du même monde, à Pékin, Tokyo, ou Bombay... « All over the world » comme chantent les Pixies.

Un ami (et ouais, je commence à avoir des amis en Chine – ça va vite) m'a dit ce soir : « Never underestimate the predictability of stupidity » (une citation tirée du film "Snatch"). Ceci associé à cela, j'ai immédiatement repensé aux moments dans ma vie où je me suis senti « rejeté ». Étant de fait quelqu'un « qui fait des choses », il est assez inhabituel que je ressente ce sentiment (principalement parce que je n'accorde absolument aucun crédit à ceux qui ne font rien quand il est question de critiques), et, mis à part chez certaines élites, underground ou pas, qui n'acceptent que très rarement « la différence », je suis généralement « à l'aise partout » (si l'on

oublie mon asociabilité notoire, que je cache de mieux en mieux).

Il y a quand même quelques exceptions à cette règle : par exemple chez les skateurs avec mon passé de roller, ou chez certains bobos qui n'ont pas encore compris qu'ils n'étaient qu'une version énième fois ressassée des nouveaux riches ou d'une aristocratie depuis bien longtemps déchue.

Si je pense à ça, c'est parce qu'une ex-copine (le prototype même de la bobo pure race) m'a mis un jour dans un embarras hors du commun.

Par le plus grand des hasards, je m'étais retrouvé à travailler avec Eric Tong-Cuong, qui était alors quelque chose comme le numéro deux de la pub française, sur un projet d'agence spécialisée dans le luxe et la mode (Euro RSCG/BETC & A – comme Artus). Après deux mois passés dans l'univers impitoyable de la pub (avec un salaire de 45 000 francs par mois), je décidais (au grand désespoir de mes potes à courte vue) de démissionner. Six mois de plus et j'apprenais que certaines de mes idées soi-disant irréalisables étaient devenues une réalité tangible, notamment l'exploitation de la terrasse du nouveau bâtiment rue du Faubourg Saint Martin pour des lancements de produits... Je décidais évidemment d'en toucher deux mots à « Eric ». Ma copine, qui était la fille d'un des ex-magnats de la pub, mort noyé, m'a immédiatement demandé « pour qui je me prenais ».

Fils d'aristo et de lettré bohème, c'était la première fois que je voyais me prendre de haut, et ça me faisait très bizarre.

Le même fille qui ne payait jamais ses consommations aux cafés (me laissant invariablement régler la note pour elle – et ce, évidemment, quel que soit l'état de mes finances), m'a demandé, juste avant mon départ, ou elle pouvait se procurer des skateboards, et un casque, puis refusé de me donner des contacts en chine ou elle avait pourtant vécu 6 mois. « Ce sont des gens importants tu sais », m'a t-elle dit en guise d'excuse. Certaines personnes ne se rendent vraiment pas compte du mal

qu'il peuvent faire – et encore, je suis plutôt bien bâti pour résister à ce genre de conneries.... Tous ces jeux de pouvoir !
Pauvre meuf ! Mais au-delà de ça, cette histoire m'a fait réaliser qu'il existe encore, en France comme ailleurs, des hiérarchies, et un système féodal bien huilé, capable de broyer n'importe quel esprit un peu sensible (ce qui n'est, dieu merci, pas mon cas).

En y réfléchissant bien, il m'est arrivé une autre aventure du genre, le jour où j'ai présenté un projet d'exposition à une certaine Christine Macel, alors chargée de programmation pour le centre Georges Pompidou, qui m'a regardé avec le même regard hautain en me demandant aussi « pour qui je me prenais ». À croire qu'elle ne m'avait reçu que pour cette unique raison.

Je la revois encore à la cafétéria de Beaubourg me proposer de faire un bout de chemin avec elle jusqu'au métro, et moi de lui répondre du tac au tac : « les conservateurs passent, les artistes restent », bien décidé à ne pas quitter mon siège.

Le problème avec tous ces jeux de pouvoir à la con, c'est qu'ils finissent toujours par vous miner, comme mon pote Ramdane qui me dit toujours avec qui il traîne, combien ses amis gagnent, sont intelligents, etc, etc...

Ces postures sont détestables.

Le pire derrière tout ça, c'est qu'on sent la compétition pointer son nez.

Qui voudrait vivre une telle relation avec sa copine, ou ses amis, et surtout comment l'accepter de gens qui sont déjà « au-dessus de nous ».

Personne n'est au-dessus de personne, et même si j'ai beaucoup de mal à respecter « les gens qui ne font rien », ceux qui n'ont aucune passion dans la vie, je ne peux m'imaginer en train de les prendre de haut sous prétexte que moi je.

Je déteste aussi le manque de curiosité de certaines personnes, et pourtant je suis le premier à ne pas, par exemple, regarder le site des gens qui conversent avec moi sur Internet – mais au moins j'essaye de leur répondre.

Je suis très touché par ces nouveaux messages et pour l'intérêt que l'on peut porter à mon « travail ». C'est un peu comme avoir une seconde famille.

Je ne suis pas quelqu'un qui fait des cadeaux, et j'ai l'habitude de penser que j'ai une autre façon de donner. Je ne sais pas si c'est vrai ou pas, mais, oui, j'aime bien le penser en tout cas.

Dans les vernissages, j'essaye toujours de regarder l'expo avant de boire ou de dire bonjour... Mais je ne regarde pas les sites Internet. Pourquoi ?

J'adore les books, les vrais rencontres. Il y a quelque chose de tellement fort dans les œuvres d'art. Peut-être qu'Internet n'est tout simplement pas de ma génération (pour ceux qui n'auraient pas suivi, je suis né en 70), ou peut-être est-ce parce que je n'ai toujours pas de modem chez moi...

J'aime bien l'idée de « rester libre », sans abonnement d'aucune sorte. Libre de partir du jour au lendemain. Libre de ne pas devenir esclave de mes mails... même si je le suis de plus en plus.

« J'aime perdre mon temps, c'est la seule façon d'être libre ».

Aujourd'hui j'ai rencontré trois des plus grands photographes/artistes chinois à 798, Le centre d'art de Pékin, c'était une belle aventure. Je leur ai aussi montré mon travail et pu voir le choc des cultures, mais aussi le décalage de mon « œuvre » avec les lois qui régissent le marché mondial de l'art. Là bas (à Pékin), je suis « underground », ici (à Paris) j'expose dans des galeries aux noms fameux, « c'est la vie mec ».

Hier, j'ai rencontré le premier athlète chinois à avoir quitté le territoire il y a une vingtaine d'années, un Basket baller très sympathique dont j'ai oublié le nom. Évidemment j'ai pensé à l'engagement. Tout ce business...

Un des artistes nous a offert le thé, c'était bizarrement mon préféré, Cang Xin. Entre les performances et le land art, des

photos d'une qualité époustouflante. L'homme dans son élément, dans toute sa puissance.

Je ne comprends pas l'art du faux, de la réflexion. Je crois à l'immédiateté, pourtant l'art de Cang Xin demande beaucoup de préparation, et parfois jusqu'à trois jours d'attente pour que la bonne lumière vienne frapper ses nombreux « figurants ». Il y a quelque chose qui est proche de la magie, du shamanisme.

Et tous ces autres artistes, obsédés par Coca Cola, Mao et Mc Donald, dans le désordre. Les Gao Brothers, et Wang Qingsong... Une consultante artistique qui picore à droite et à gauche et nous guide. Je cherche ma place dans ce nouvel univers. À part le prix (des milliers d'euros) quelle différence entre eux et moi ? Cette fameuse trace brutale du vécu ? Autre chose. À certains je montre mon book, puis un diaporama sur la vie de ma mère – très peu de dessins, et deux facettes de mon travail.

Moi moi moi, et toujours moi.

Qu'est-ce que je cherche ? Et que cherchent-ils eux ?

Que cherchons nous tous ?

Dehors le vent souffle et il fait très très froid.

Nous rencontrons le boss suédois en chine de Volvo qui nous passe la scène de viol de « baise-moi », en pleine session pizza, après que nous ayons critiqué le film (suédois) qu'il regardait à notre arrivée.

Nous parlons de la chine, de Tokyo où il a habité 16 ans, de tout et de rien, avant de finir dans un restaurant Libanais avec trois amis chinois, un Suisse, deux suédois, et un Français (votre serviteur).

Le vent redouble de violence et je rentre écrire pendant qu'Eleonora dort du sommeil du juste.

Encore une journée de passée.

Promis, demain j'achète un Mao aux puces locales.

Qu'est ce qui nous différencie les uns des autres, en voilà une bonne question, nos aspirations, ou ce que nous sommes ?

Merci pour ta lettre en tout cas, elle était sympathique, et désolé si je continue mon long monologue par personne interposée... Cela dit, à notre retour à Paris, c'est avec plaisir que je me ferais un Starbuck avec toi... En souvenir du bon vieux temps, juste avant que ma carrière artistique n'explose... En chine.

Et pourquoi pas après tout ?

Ça y est, je commence à m'y faire.

Suffit de rencontrer des gens biens pour être heureux !

« je crois que c'est ton gmail qui pense que je suis du spam...

yoyo cool raoul, america fuck yeah mec.

Là, je vais peut-être pas dormir pour les 12 prochaines heures. Il est quatre heures du mat et je m'apprête a décoller de SF. Je viens de finir mes etudes et je rentre a paris pendant au moins deux mois.... Que faire? Je flotte vers mon avenir, J'ai un sentiment de liberte apres 5 ans de travaux forces que je ne regrette pas du tout. Ca fait du bien de parler, je crois que je

viens d'adopter ton style, et telle un artus j'essaye de creuser au plus profond de mes sentiments... Je t'avouerai que je viens de fumer un joint aussi.... Et toi tu te retrouves en chine, c'est dingue. Ce monde est tellement abstrait des fois; Qu'on se retrouve dans des projectiles en metal propulse a plus de 900 kilometres a l'heure. Et peinard, on se touche le zizi, on regarde la derniere daube americaine et puis on se dit le connard d'a cote ronfle quand meme tros fort. Le pire c'est le gamin qui se pose les pires questions existenciels. Mais en dolby. Avec une palette de seulement deux syllabes, et une a la fois.

je viens aussi de fleurter par surprise avec une amie de longue date. Une fille brune, moitie blanche et moitie hawaiiienne. Tres reserve, tres intelligente, tres talentuese. C'est une photographe. Elle et moi, "hanged-out" pendant que je faisais ma valise, et puis au bout d'un moment j'ai commence a penser qu'elle etait super belle quand meme. Tres bien habille.

J'aime beaucoup les femmes qui savent s'habiller, qui ont du bon gout. La soiree continue avec le naturel que nous cultivons depuis qu'on se connait. Mais les regards s'attardent, les mots font des echos... bref, de la romance. Rien d'evident ou de flagrant a un tel point que se serait incomfortable, non. Nous sommes amis, et puis je vais pas gacher quand meme! Surtout que je pars demain et que si je me prends une crampe et qu'en faite je me fais des flims, ca serait vraiment horrible.HAHA.

bon je vais commencer mon transit abstrait dans le ciel, celui qui tient les etoiles par les cheveux.

salut a toi mon frere.

David »

Ah bon ? Il y a un style « tel un Artus ». Ouep, ben ça me fait bien plaisir d'avoir de tes news David. J'ai jamais vécu ça moi, les cinq ans de travaux forcés, j'en serais bien incapable !!!! Quant à quinze ans, j'ai dit à une femme d'une trentaine d'années, que, dans ma vie, « je ne ferais que ce qu'il me plaît » elle m'a dit que c'était très prétentieux de ma part de croire un truc pareil. Elle était même complètement choquée ! « Et tous les gens normaux, tu crois qu'ils choisissent leurs boulots de merde ? ». Je ne me souviens pas d'avoir répondu, mais je crois que jusqu'à maintenant je ne m'en sors pas trop mal. En même temps, mon but à moi c'est pas de faire des films, avec ce que ça comporte de problèmes de production, de technique, de direction d'acteurs, et tout le reste. Enfin... On ne sait jamais (en fait, j'en ai un de projet de film, mais cccccchut).

Je crois que je vais faire le salaud parce que ton histoire de meuf elle est tellement belle que je me fais un devoir de la mettre en ligne. Faut qu'elle la lise ta cops ! L'abstraction, ça déchire !

T'imagines pas à quel point je rêve de fromage en ce moment !

Il y a un truc de fou qui m'arrive à Pékin, c'est que ça fait deux semaines que je marche avec la tête dans les épaules, et du coup je me tape un mal au dos de merde. Si ça continue, je vais finir tout voûté et vieux de surcroît (on finit tous comme ça un jour de toute manière). Je fais le Gaulois qui a peur que le ciel lui tombe sur la tête ! et pas la tortue hein ! Faut pas confondre...

C'était comment au début SF ? Je dis pas que je vais rester cinq ans en Chine, mais on sait jamais, après avoir douté, détesté.... Ce qui nous rebute nous attire vice-versa non ?

Putain les filles brunes trop classe... Je sais de quoi tu parles ! Mais attention quand même ! Regarde Nico et Sarah... Harry et Sally... Leia et Solo...

Waow ! J'ai jamais pu piffer les blondes de toute façon... Quoi que. Mais enfin, je suis maqué maintenant, et amoureux en plus !

Bon, il est trois heures vingt-sept, et je vais peut-être me calmer sur les mails maintenant, d'autant plus que je fais du word là, et que c'est jamais vraiment pareil qu'on line...

À bientôt bro !

A.

« Bonjour Artus, ou bonsoir, je ne sais pas trop...

J'ai l'impression d'avoir beaucoup de chose à te dire, je ne sais pas trop par où commencer.

Je viens juste de lire tes 4 premiers textes qui touchent à ton séjour chinois. Une des premières choses que j'ai remarqué est que tu n'a pas daté ces textes du 01/01/2007, chose rare, voire exceptionnelle. Mais ce n'est pas ce qui me pousse à t'écrire.

A vrai dire je ne sais pas précisément ce qui me pousse à t'écrire.

Je suis Ill-Studio depuis la création du site, et je lisais déjà Chill, l'une des premières pages que je lisais, avec l'Edito et le Petit Skateboard Illustré était ta page. Parfois en te lisant, en voyant l'intérêt que j'éprouve pour tes textes, et en observant les réactions et la sorte d'émerveillement de mes amis qui te lisent aussi (noki Powlonski et Octave Abaji, les soupistes), je me sens un peu "groupy", même si ce n'est pas vraiment ça.

Dans le "samedi 22 decembre", tu dis "je commence à en avoir sacrement marre que tout le monde kiffe mes dessins et se fiche du reste". Ce n'est pas pour me dire "different de tout le monde" (je ne le suis pas du tout, je trouve que tout le monde se ressemble, mais en different, mais justement, meme si j'aime beaucoup tes dessins, ce que je prefere c'est ce que tu ecris. Je ne veux pas passer pour un "suceur" en disant ca...

Je ne sais plus exactement où je veux en arriver. En me relisant j'ai l'impression de n'avoir dit qu'une chose qui pourrait se resumer par "je voudrais ecrire comme toi", et pourtant ce n'est pas vraiment ca.

Je vais aller dejeuner, puis me laver, sortir voir des amis, acheter un livre et des caleçons, et rentrer feter Noel avec mes parents et mon petit frere. Ensuite je reviendrai lire tes peripeties asiatiques, et je te raconterai peut etre un nouveau truc qui me trotte dans la tete, comme par exemple que j'ai envie de parti un mois en Bosnie pour un mois, faire des photos avec mon Canonet (dont la cellule foire de temps en temps) et des films n&b (plus simples à trouver que les diapos).

Je te souhaite donc une bonne journée, ou soirée, un excellent sejour en Chine, et de joyeuses fetes de fin d'année.

Aurelien Bacquet, un mec de Soupedelait.com

ps: si il manque une lettre de temps en temps, ne t'etonne pas, c'est mon clavier.

C'est quoi « Soupe de lait » ? Et les soupistes ? La Bosnie, ça semble une bonne idée, moi j'ai fait le Liban dernièrement, et c'était un truc de malade – rencontrer le Hezbollah en Lotus 7, perdu en plein milieu de la plaine de la Becca, en plein préparatif de guerre, c'était pas mal. Surtout le moment ou mon

pote arabe leur a dit que notre voiture était de la même couleur que leur drapeau avec la mitraillette verte... Mais passons...

Il est tard, alors je vais un peu bâcler, j'espère que tu m'excuseras.

C'est fou qu'il y ait des mecs qui « voudraient écrire comme moi ». Tu sais, j'écris à la ligne, sans corriger, et j'essaye de dire les trucs comme quand on parle, à part qu'on parle rarement comme ça.

Mon pote David dit que « j'essaye de creuser au plus profond de mes sentiments », putain ce que j'aimerais que ce soit vrai, mais dès que j'en arrive à ce point je me perds totalement, et aussi je suis assez incapable de suivre une idée jusqu'au bout. Parfois c'est clair dans ma tête et quand j'essaye de mettre ça sur le papier j'hésite, je tourne en rond, j'efface, mais je ne reviens jamais sur ce que j'ai écrit, ou très très rarement. La paresse, y'a que ça de vrai !

Nico, lui il dit que « je fais de ma vie une œuvre », c'est pas mal non plus. Je ne sais pas si je pense autant que ça. C'est tellement dur de dire qui on est, pas de le savoir, mais d'essayer de le dire, et pourquoi en plus.

Je trouve que je suis souvent moralisateur – ou pire supérieur, voir condescendant- dans mes textes, et je déteste ça.

Pour le truc de fan, t'inquiètes, on est tous le fan de quelqu'un, et puis faut bien commencer quelque part. Moi j'aurais adoré être capable d'écrire à... Je ne sais pas Tapiés, ou Soulages, à une époque, et je n'ai jamais eu le courage de le faire. J'ai bien commencé des lettres, mais elles sont toutes restées dans le tiroir !

Concernant la diapo et le noir et blanc, putain, rien ne remplace la diapo, sauf la diapo noir et blanc (Agfa scala, 58 rue notre dame des champs à Paris) ! À pékin, la provia 400 coûte 5 euros et le développement 1,80... Mais j'arrive toujours pas à choisir mon sujet... Un peu comme quand j'écris... Je laisse aller, je crois en ma bonne étoile.

De toute manière, à chaque fois que je décide de faire un truc, c'est autre chose qui arrive. Ça doit être mon esprit de contradiction.

Ici, je voulais bosser sur un livre, dessiner et peindre un peu, faire beaucoup de photos.

Et je fais tout le contraire. Tous les matins, vers 8h30, je me réveille et j'écris ces textes... C'est assez cool. Juste du plaisir et un mal au dos pas possible.

Il fait vingt-sept degré dans l'appartement et je bave comme un con, toutes nuits, des litres d'eau sur l'oreiller.

Je me demande bien ce que les gens perçoivent de moi à travers mes textes ?

Une incroyable prétention, ou quoi ?

On se rêve tellement différent de ce qu'on est généralement. Il faut y croire en tout cas.

« En tout cas », « de toute manière », « à dire vrai, toujours, jamais »... C'est l'horreur d'écrire. Et tous ces mots qui n'ont pas de synonymes...

Je suis complètement pour qu'on me raconte des trucs en tout cas !

Avec plaisir !

Comme je fais un peu des réponses groupées, vous m'excuserez tous pour le ton un peu impersonnel de mes nouveaux trucs. « En tout cas », ça m'aide bien dans mes réflexions d'avoir des gens qui me lisent et de le savoir. J'ai l'impression de ne pas être complètement inutile.

« À dire vrai », je ne sais pas pourquoi je veux tant être utile. Je sais, dans un autre texte, j'ai parlé de notre devoir d'hommes, et tout ça, mais c'est des conneries non ?

Peut-être c'est un truc lié à l'enfance ?

Et... Merde, y'a des fois où ce que j'écris c'est complètement merdique...

Enfin... C'est bien aussi...

Quand je pense à ce que doit être un artiste, j'imagine « toujours », un mec qui fait ses trucs, pas dans son coin mais presque, en tout cas pas pour être connu, ou avoir du succès, mais juste parce que c'est sa vie – de faire des trucs je veux dire- et puis, un jour, il se retourne, et il y a une foule derrière lui.

C'est très dur de quantifier à combien de personnes on plaît, et de savoir comment on leur plaît. D'où la nécessité d'être le plus soi-même possible...

Je me demande quand même comment c'est d'être connu.

Je dois être l'un des seuls artistes à ne pas avoir de listing. J'ai mes quatre ou cent potes, et c'est tout. Je ne sais même pas comment le bouche à oreille marche, mais mes vernissages sont de plus en plus pleins.

J'aimerais bien choisir, le dessin, la peinture, l'écriture, mais j'en suis incapable.

Et puis aussi, encore, j'ai l'impression de parler toujours et encore de la même chose. Comme si je faisais des exercices pour un livre que je n'écrirais jamais.

Il y a deux ans, ou trois, ou quatre, en deux mille et quelques, j'ai quitté paris parce que j'en avais marre. Plaqué Levi's pour qui je travaillais, dit au revoir à « la planque », pour vivre ma vie d'artiste, à trente-trois ans (– donc en deux mille trois si je calcule juste). J'ai tenu, pendant un an un célibat irréprochable, sans presque aucun contact avec le monde (si ce n'est mon tatoueur une fois tous les trois mois environ, et une prof de Français très jolie, qui mangeais avec moi presque tous les jeudis, dans ma grande maison de campagne Mayennaise, plus quelques rares potes). L'idée, c'était d'écrire l'histoire de ma vie, et de me débarrasser de je ne sais quoi. Mettre ma vie en chapitre – ce que j'ai fait. À la place du livre escompté, j'ai

recopié mes notes et accouché de vingt-trois petits « carnets » de deux cents pages chaque environ. Quand je dis recopié, j'ai tout recopié, jusqu'aux ratures, listes de courses, noms d'amis oubliés, adresses improbables, pensées et aphorismes, et quelques très rares textes/lettres... Puis j'ai ajouté des introductions pour situer la période de rédaction des notes originales, et les textes contemporains (et parfois plus nombreux que les notes elles-mêmes) à leur retranscription... Je sais, c'est un peu confus... mais bon, c'est le mieux que je peux faire pour expliquer ce projet. À la base, ces notes étaient censées m'aider à écrire mes « mémoires », à me souvenir, et très vite elles se sont trouvées encombrées d'histoires personnelles, de phrases tirées de films hollywoodiens, d'idées d'expos, de peintures, et de dessins... C'était hyper intéressant de remettre le nez dans tout ça. Plus de dix ans de vie. Et puis, certains potes de l'époque de Tricks ont eu l'idée de Chill magazine et m'ont proposé de faire partie du projet, et je me suis mis à redessiner, mes dessins ont marché, et, à la place de mon fameux livre, j'ai fait une énorme rétrospective en galerie, et accouché de l'art posthume.

C'est ce que je veux dire quand je dis que les choses ne se passent jamais comme je le désire.

J'ai quand même demandé à un pote de me faire une boîte ou mettre mes carnets, et envoyée à une amie américaine qui a décidé de la déposer chez un éditeur.

C'était un joli projet d'artiste, impubliable comme tel, qui n'a évidemment pas eu de suite.

Après la rupture avec mon ex-femme, je suis sorti avec une fille qui faisait une fac de lettre, et m'a fait découvrir Artaud, Blanchot, Shelby Junior... et Sonic Youth. Un sacré bon coup qui m'a fait croire que j'étais amoureux. Tu parles ! J'essayais juste d'oublier, mais passons. Une jolie fille intéressante et un peu folle (comme je les aime toutes) en tout cas.

Quand elle m'a raconté l'histoire d'Artaud, je l'ai prise au mot. Voilà ce que j'ai entendu – ou voulu entendre :

« Le mec, complètement fou et génial, envoie ses poèmes à la NRF. Ils sont refusés. Le mec est interné. La lettre de refus stipule : poèmes intéressants, mais pas assez bons. Artaud prend la plume et répond : C'est exactement là le sujet de mes poèmes. L'impossibilité qu'à l'homme tourmenté d'écrire de bons poèmes. La difficulté de mettre en mots de manière plus générale. L'éditeur est intéressé. S'ensuit une correspondance dont sont tirés « les écrits de Rodez », ou Artaud dit, en vrac qu'il est le fils d'une pucelle qui a été brûlée à Orléans, que dieu est un enculé puis le plus grand des hommes, que ceci et que cela. Il est même question d'une relique (La croix de saint Patrick ?) qu'il vole en France pour aller la restituer aux Irlandais (?), d'électrochocs, et de relation tordues avec un docteur gourou qui essaye aussi de le sauver de la guerre avec l'aide de ses potes parisiens, les surréalistes – qu'il renie après les avoir adulés, et de tant d'autres choses. Puis, à sa mort, l'éditeur décide de publier tout Artaud, de « Héliogabale », au « Théâtre et son double », en passant par toutes les notes, essais, ratés ».

Je trouve l'idée fantastique, et tombe, à peu près à la même époque, ou étais-ce plus tard (mon dieu, quelle mémoire de merde !) sur « Le dernier (premier ?) homme » de Camus, récit inachevé, avec des répétitions, quelques erreurs, etc.

Je crie au génie ! Enfin je vois l'humanité dans ses faiblesses et ses réussites.

Je découvre aussi Miller qui peut-être assommant parfois, quand il raconte des périodes assommantes de sa vie, et brillant, voir lumineux quand il en raconte des brillantes et lumineuses.

J'ai déjà lu « Siddhârta », Dick, et pas mal de classiques plus anciens, avec une préférence pour les écrivains de l'Est, Kundera, Kadaré, Dostoïevski, Tolstoï, Gogol, Esterhazy, Konwiki....

Nous rompons.

Dans ma boîte aux lettres un livre préfacé : « Un homme passionné est un homme possédé du démon ». Je réalise que j'ai perdu ma femme, et commence à écrire sur un malentendu. Je veux tout écrire et publier. Le bon comme le mauvais. Je veux partager ma souffrance et ma beauté, et surtout, que tous ces morceaux de moi, mis bout à bout, éclairent une œuvre qui est avant tout une vie. Je pose les bases de mon art et de ma vie, mais aussi je réalise que je déteste Artaud, Blanchot, et toutes ces conneries pour étudiant en fac de lettre.

Et Sonic Youth fait une très bonne bande son pour le diaporama que je réalise avec les images de Veronica.

Je lis « Les écrits de Rodez », merveilleux, et comprend enfin la différence qui existe entre une histoire racontée et sa réalité littéraire.

Artaud n'a jamais publié d'œuvre « complète » dans le sens où je l'entendais moi.

Tout est très beau, réfléchi, posé. Et si la folie est là, elle est aussi, et surtout celle d'un grand écrivain – que je n'aime plus, par principe.

Pas d'erreurs, de repentirs, de répétitions.

Mais comment publier un livre dont les erreurs inscriraient la vérité.

Il faut d'abord me justifier et je déteste l'idée de me justifier.

En plus, je ne suis même pas écrivain, et je ne le serais jamais.

Je suis peintre. Je serais peintre. J'ai toujours été peintre, et d'autant plus depuis que ma femme, mon ex-femme, m'a dit que j'étais beau quand je peignais.

J'ai alors l'idée de « La chaise ».

L'histoire d'un mec, X, gitanes maïs au bec et survêtement Adidas, qui aime faire les courses le dimanche mocassins aux pieds, sans chaussettes, au supermarché ou il travaille la semaine, dans la banlieue résidentielle d'une ville de province merdique.

Un jour, ce mec rencontre un prof de philo parisien à la retraite, passionné d'art, qui vient d'acheter une belle maison de campagne de caractère, et sa vie commence à changer...

Jusqu'à ce que le prof se tape, sa femme dans son dos : une beauté redoutable, d'une intelligence très fine, qui refuse de quitter son mari quand vient le moment de choisir.

Le prof de philo en est malade et décide de se venger en faisant la cour à X, qu'il a passé son temps à dénigrer pour se faire Mathilde, c'est le nom de la belle (n'oublions pas qu'on est chez les beaux).

S'en suit une course-poursuite à Paris, ou le prof de philo va tout faire pour que X trompe sa femme, sans autre succès que de réaliser que toutes ces ex sont en train de tomber amoureuses de cet étrange beauf qui veut rester fidèle à sa femme, et curieux de tout.

Le prof coupe tous les liens jusqu'au jour où Mathilde lui téléphone pour lui dire de venir.

Et c'est alors que...

Mais je ne suis pas le genre de mec à me justifier.

J'ouvre l'épicerie, et me ballade en tank de façon illégale dans le marais, Jérémy Scott et Marc Jacob au bras... Mais c'est une autre histoire.

Dix ans plus tard, je continue de penser à ce livre jamais écrit. Ma vie avant que j'ai commencé à la vivre, ainsi chapitrée :

I. Mémoires.

« Ce sont des dieux pensais-je, ils jugent »

1. 1946-1978. Les souvenirs qui ne sont pas mémoire
2. 1978-1985. L'éducation
3. 1985-1989. La liberté
4. 1989-1994. Le pardon
5. 1894-1997. L'éveil
6. 1997-1998. Les branleurs
7. 1998-1999. L'amateurisme
8. 1999. La vérité et la sincérité
9. 2000. La pornographie

II. La chaise

« Un jour, les décors s'effondrent »

1. Mathilde

2. X.

3. Le prof de philo

III. L'art posthume

« Il lui fallait maintenant découvrir qu'il est un sens au sens »

1. 2001

2. 2002

3. 2003

4. 2004

Ma nouvelle « La chaise », y figure en bonne place.

Mais on ne met pas une vie en boîte comme ça, aussi facilement.

Combien de fois ais-je commencé ce putain de livre ?

J'ai même un éditeur qui semble intéressé, soit, un petit éditeur, mais c'est déjà un début.

À la place de quoi je réponds à mes mails, et j'écris mon quotidien, comme je l'ai toujours fait, depuis que...

Tout petit, ma mère m'apprenait à lire sur des textes qu'elle avait écrits elle-même, en mon nom, à la première personne...

Je me souviens :

« Dans le bois à Ernestine

Mai 1976

Le coucou est toujours dans le bois et il fait toujours « coucou ».

Les oiseaux se rapprochent de nous parce que nous ne faisons pas de bruit. Un corbeau passe en faisant croa croa. Il y en a un autre qui siffle. Chaque oiseau a un bruit différent.

Le bois sent la terre. Sur le sol se déplacent des fourmis et des bêtes noires qui sautent. Je crois que ce sont des criquets.

Je cueille une jeune feuille de châtaignier. Elle est toute collante.

Un pigeon passe tout près de nous.

Le bois à Ernestine est surtout composé de châtaignier et de chênes. Il y a des sapins à l'écorce épaisse aussi. La mousse est sèche par terre. Il y a beaucoup de sifflements d'oiseaux tout près. Ce sont les merles qui font le plus de sifflements. Il fait bon dans le bois.

Il y a beaucoup de fleurs sèches, d'aiguilles et de pommes de pins et de branches mortes sur le sol. Il y a aussi des châtaignes et leurs enveloppes piquantes toutes desséchées ».

Voilà d'où je viens...

Assez hippie pour vous ?

J'avais aussi les cheveux longs au henné jusqu'à mis dos...

Jusqu'à ce que je me retrouve à 12-13 ans, dans un pensionnat catho, en blaser, à réciter des putains de bondieuseries, et à fuguer, dans les bois...

Juste avant de me raser la tête, m'habiller en noir, fausses ray bans aux nez, The Cure, Dépêche mode et les Smith dans le walkman, pour être accepté sans doute.

J'aimais tellement peu cette période de ma vie que je suis passé à côté de Joy Division !

Enfin voilà...

Suite au prochain épisode.

Il est cinq heures dix-huit, et demain Mao dans le froid.

Je ne relis pas. Nous sommes Dimanche 30 décembre, et je suis en Chine.

Ma copine dort.

J'ai trente-sept ans, et ma vie continue de me surprendre moi-même.

Mercredi 2 janvier 2008.

Et voilà, une nouvelle année commence, dans un pays étranger. Le bruit de la machine à laver couvre celui des oiseaux ce matin, et nous sommes un peu fatigués après la soirée d'avant hier, jusqu'à pas d'heure, en pleine techno party dans le quartier des galeries de 798. Officiellement 2800 personnes dans un grand hangar, à se trémousser sur les boum boum d'une excellente sono. Trois, deux, un, j'embrasse ma copine. Le moment est magique, comme il se doit ; il fera date. Je suis un peu ballonné par l'excellente bouffe mongolienne, le thé aux fleurs, et le coca cola, sans compter l'apéro au lait de Yak absolument dégueulasse... Tout le monde est sou, « torché sa race », serait plus exact, et il y a tellement d'Européens que c'en est pornographique.

La mode chinoise est étonnante, beaucoup de strass, de justaucorps, de blousons en fourrure, et très peu de robes, ce qui m'a valu une journée à écumer les grandes surfaces sans succès, à la recherche de cet attribut très féminin pour ma copine... D'autant plus épuisant que j'avais déjà passé la journée précédente à me chercher un blouson un peu plus chaud, dans ces temples du faux qui font la réputation chinoise à l'étranger. Les vendeuses vous attrapent littéralement par les bras, le pantalon, le sac, ou quoi que ce soit qui dépasse, pour vous retenir dans leur stand. Une fois qu'on a compris « le jeu », c'est assez drôle, mais il faut réussir à se mettre dans l'ambiance. Rigoler avec elles... Et baisser les prix d'au moins 70%, pour obtenir quelque chose de convenable. Ainsi une veste vendue 1600 RMB, vaut en moyenne 200, après une courte négociation musclée. Et le pire avec ce système, c'est qu'on se demande toujours si on s'est fait avoir ou pas, et il ne faut surtout pas regarder les finitions... Mais bon. À chaque pays ses coutumes.

Toujours impossible de trouver l'équivalent d'une librairie papeterie parisienne pour acheter stylo et books, pas de photocopieuses à l'horizon, et du coup pas de portfolio à

montrer. Je commence un peu à stresser sur le sujet, et puis avec Eleonora en vacances je n'ai pas du tout envie de courir partout dans le froid à la recherche de l'introuvable - sans doute le meilleur moyen de découvrir l'endroit où l'on vit, cela dit... Les petites ruelles dans une ville qui, décidément, me fait beaucoup penser à LA, compte tenu de cet urbanisme à la Romaine, quoique complètement anarchique au niveau des constructions. Les bâtiments poussent comme des fleurs, et la poussière engendrée par tous ces nouveaux buildings crée un nuage de saleté immonde sur la ville. Ce qui me fascine le plus : l'état des vélos, tous noirs de crasse, qui font camouflage sur les murs décrépis de certains quartiers, et cette pauvreté qui trimballe tout et n'importe quoi sur le porte bagage. Rebus et bouffe à 1 RMB. Brochettes, patates, grillades diverses... Emmitouflés dans des gros blousons de l'armée de Mao...

À trois heures du matin, le premier, nous étions tous en train de danser au Suzie Wong ou quelques Russes éméchés mettaient en garde Eleonora de ne pas s'approcher de n'importe qui... À cinq ou six, nous mangions, avec nos nouveaux potes chinois et quelques Européens, au restaurant de la boîte, un excellent Curry servi dans une citrouille et des nouilles sautées.

Quoi d'autre ? Les lumières de la ville, les miradors autour de la cité interdite et du quartier des ambassades où nous vivons. Les films américains sous-titrés en chinois et vendus sous le manteau 9 RMB dans la rue, parfois censurés. La télé incompréhensible et pleine de costumes traditionnels, et une très jolie promenade en amoureux autour du Worker's stadium, non loin de là où nous habitons, le lendemain.

Je ne me demande plus « ce que je fous là », et suis surpris de ne pas être plus étonné par ce que je vois. Tout est tellement « prévisible », dans le monde moderne. On parle du réchauffement climatique et la chaîne de télé arabe présente une météo mondiale. Comment vivra-t-on en 2050 ? Quels changements ? Des tas de charbon et d'ordures aux environs du quartier branché de Da Shan Ze, une vidéo que l'on montre aux potes sur le I-pod dernier cri dans un restau tout pourri de la

banlieue, la culture à bas prix pour tous ? Mais, putain, un I-pod ça coûte au moins 200 Euros !!!!

J'ai beaucoup de mal à m'imaginer dans dix ans ailleurs que loin, dans un endroit privilégié, pas trop éloigné de la mer... Enfin, loin, non pas loin, juste à l'écart des grandes villes, de Paris, New-York, ou Londres (ou plutôt Pékin, Doubaï, ou Delhi), un hélicoptère qui attend de me déposer à l'aéroport le plus proche pour rejoindre telle ou telle mégapole pour le boulot. Je rigole à peine (je parle de moi de manière générale, pas en particulier – je ne suis pas sûr d'avoir jamais de quoi me payer un hélico, et encore moins une pire baraque au bord de l'eau... Quoi que)... Vous l'imaginez comment le futur vous ?

Eleonora me demande : « Tu préférerais vivre à Tokyo, Pékin, ou Singapour ? ». Paris, bien sûr, ou Pékin, ouais, Pékin, c'est pas mal... Deuxième puissance mondiale... Mais toute cette poussière, saleté, pollution... Les faux de mauvaise qualité, et les vrais n'en parlons même pas... Peut-être que je n'ai pas encore trouvé « les bons endroits »... Qui sait ?

Et puis je pense aux années qu'il me faudra encore passer (vivre) avant de réussir à atteindre un équilibre financier raisonnable, à tous ces crétins qui me souhaitent argent et bonheur pour la nouvelle année et pas de vivre des choses passionnantes et intéressantes.

J'entends à la table d'à côté, deux expat parler du prix des œuvres d'artistes chinois qui dépassent aujourd'hui de loin le prix « d'un Warhol de la bonne époque », et se plaignent du fait que leur art est de plus en plus influencé par « ce qui se vend ».

Je pense à l'absence totale de compromis (mais pas de concession) dans ma vie, à la chance que j'ai, malgré tout, d'être là, et d'assister aux balbutiements du nouveau monde, un monde où l'humanité commence à penser globalement.

Dans tous ces livres de SF, que je lisais plus jeune, il y avait toujours un moment où l'homme devait quitter sa planète dépotoir, pour aller conquérir l'univers, juste au moment où, enfin, elle était prête à penser en termes de groupe. Serons nous

jamais capables de penser en terme de groupe ? Autrement que pour fuir ou sauvegarder ?

Un pote me parlait du service militaire civil suisse. Dix jours par mois passés à travailler sur la protection des individus et du patrimoine, œuvres comprises, sous peine de taxes.

Une chinoise travaille sur les minorités pour la télévision locale.

Je consulte le site via un moteur de recherche qui protège mon anonymat, mais ne peut nourrir mon blog que via mes amis.

Je bouffe pour 10 RMB dans la rue, 40 au restaurant, et 70 dans les trucs européens – menu de base sans boisson.

À Paris, le même repas me coûte l'équivalent de 50, 120, et... Combien dans les « bons » restau ?

Et à Budapest ?

Et à Tanger ?

Je n'ai pas encore vu l'Afrique noire, « il n'y a encore rien à y faire », et le climat politique trop instable.

J'imagine la guerre, ici, à Pékin, dans mon putain de quartier d'ambassades, protégé par des murs munis de piques, et de tanks. Il y a déjà les miradors et les murs.

Quelle serait alors ma vie ? Une fois devenu l'ennemi, juste parce que je suis Européen et différent ?

La guerre peut arriver si vite.

Le raz le bol. La révolte.

Cela a-t-il encore du sens d'être artiste aujourd'hui ?

Cang Xi lèche le sol.

Je marche du côté de la gare St Lazare avec écrit à la peinture rouge sur le torse « mort aux cons ».

Les tirages photos finissent (dans le meilleur des cas) chez de riches collectionneurs dont la plupart se font conseiller leurs achats.

D'autres prennent des mitraillettes achetées aux grandes puissances, d'autres encore des couteaux, ou des pavés.

Tout ça pourquoi ?

Pour s'occuper ou par idéalisme.

Et surtout d'où me viennent ces idées, un guide Lonely planet en poche.

Eleonora me demande de lui chanter une chanson en Français, alors que nous marchons dans la rue.

J'improvise :

« Dans l'obscurité de la félicité.... »

Envie de prendre une guitare et de crier, de conduire une voiture au-delà des limitations de vitesse, de grimper aux murs et de lancer des cacahouètes aux singes qui m'imitent.

Envie d'incompréhensible et de facilité inaccessible.

Un couple de serfs sur la table et des bougies, deux ordinateurs l'un sur l'autre.

Douche.

Travail.

Liberté.

Vendredi 4 janvier.

Ce soir, cela fera un an et cinq mois que nous sommes ensemble avec Eleonora. Ses rires au réveil, son incroyable beauté, sa sensibilité à fleur de peau. Il y avait plus de dix ans que je vivais une vie de célibataire endurci, malgré quelques aventures passagères. J'avais commencé à prendre mes habitudes et à m'enterrer dans un quotidien un peu chiant... Et me voilà en chine, après une année riche en rebondissements et en aventures diverses et variés, pleine de sentiments, parfois de souffrance, mais toujours de vie, entre Paris et la Suède, ma maison de campagne, quelques fêtes très arrosées et ce côté « vengeur » que j'aime beaucoup chez elle. Tout part toujours d'un bon sentiment, trop bon parfois, et rien ne la retient quand vient le moment de dire ses quatre vérités à... N'importe qui. Beaucoup de mes amis n'ont pas compris cet amour naissant, d'autres encore moins qu'il dure. J'aime les femmes de caractère, la vérité, ce qui est fort et épicé, et, de manière générale, tout ce qui est assumé. Eleonora comble toutes mes attentes, et même plus. J'avoue qu'être avec une femme pareille n'est pas toujours simple, mais l'exceptionnel mérite bien quelques sacrifices, n'est-ce pas ? Eleonora a cassé la gueule à une ex, fait fermer un night-club, et ruiné quelques soirées, elle a remis la pendule à l'heure dans pas mal de mes relations et fait ouvrir les yeux sur beaucoup de choses que (peut-être) j'aurais préféré ne pas voir. Elle a partagé mon petit 15m2 et m'a poussé à m'habiller un peu mieux et changé cette image de Loser que j'avais construit avec la complicité de mes amis. En un certain sens, on peut dire qu'elle m'a permis d'atteindre un autre niveau, et j'espère lui avoir donné la même chose. Je suis maintenant dans sa vie, en Chine, et ce n'est pas déplaisant. Qu'allons nous faire ce soir ? Dans quelque temps, Eleonora sera à Paris, en vacances, pendant que je serai ici, à me balader, si tout se passe bien, avec un vieil ami communiste de ma mère. Je suis très curieux de savoir ce qu'il va penser de Pékin.

Hier, lors d'une conversation, Pétri, mon copain Suisse, m'a parlé du passé de sa copine chinoise – et c'est l'histoire d'un pays que j'ai entendue. Le père physicien enrôlé de force dans une ferme, la prison, la révolution culturelle, puis la fuite aux Etats-Unis. Je ne rentre pas dans les détails, mais il y a eu beaucoup de douleur et de courage dans cette famille séparée puis réunie à nouveau. Tout cela est tellement récent ! Et maintenant les jeux Olympiques qui arrivent...

Le shopping...

Le travail.

Aujourd'hui j'ai une dizaine de dessins à réaliser pour ma galerie Parisienne, et l'un de ses représentants qui vient me visiter et voir Beijing, avec ce marché de l'art qui explose.

J'ai de moins en moins envie de démarcher et de plus en plus de faire mes trucs. Arrivera ce qui arrivera. Bien s'entourer, être curieux, toujours en éveil. Toutes ces conversations avec Daniele sur le succès, les gens qui se vendent, ceux qui réussissent, ceux qui ratent, ceux qui sont en marge.

Je n'ai pas très envie d'écrire, j'ai relu mes textes, et, même si, peut-être, j'y vois une certaine magie, une vie, je sais qu'ils ne sont pas très bons. Il faudrait retravailler, ou travailler tout court et je ne fais que retranscrire. Je suis fidèle à un moi-même qui aurais bien besoin d'une nouvelle « update ». Ce pourrait être une jolie résolution pour 2008, mais comment être sûr de ne pas y perdre mon identité.

Devenir plus « professionnel », plus concis, précis, appliqué. Moins me répéter. Me concentrer plus sur « ce qui marche », pour, pourquoi pas, plus tard, ouvrir sur le reste. J'en suis tout simplement incapable. Trop de choses sont en jeu, à commencer par cette « contre-culture » que je ne suis même pas sûr d'aimer tant que ça. La contre-culture populaire. « Rien n'est perdu », ferait un bon titre pour ces nouveaux textes, vous ne trouvez pas ? Rien n'est encore perdu. Mais qu'y gagner ?

La stabilité ? Voudrais-je être stable ? Faire la même chose chaque jour et savoir, la veille, de quoi ma journée du lendemain sera faite ?

Allez ! Je vais faire mes dessins ! Il est déjà 10h22, et je n'ai qu'une envie, me recoucher avec Simenon, mais non, ça ne se fait pas...

Et si j'allais aux chiottes plutôt ?

Jolie excuse pour lire tranquille. Même seul je continue de tricher avec le quotidien, m'inventer ma propre histoire.

N'est-ce pas ce que nous faisons tous ?

Allez !

Allons-y !

On y va !

Bon, ben voilà, il est midi et quelques et je n'ai toujours pas commencé à dessiner. Je suis allé aux chiottes, puis j'ai continué mon bouquin sur le canapé, et dans le lit... Un chef d'œuvre : « L'homme qui regardait passer les trains », de Simenon. Encore un beau livre sur l'absurdité de la vie, sur la vérité de l'existence, ou pas un instant la question du pourquoi n'est réellement posé. Pas de jugement donc. Le pourquoi est inutile. Il y a juste une succession d'événement qui mène à d'autres événements et d'autres événements encore... Avec ce caractère vandale que j'adore chez Simenon. Quelque chose arrive, une vie est modifiée, et le reste suit son cours, sans que rien ne puisse venir infléchir la course du temps, jusqu'à un dénouement d'une rare violence si on suit la logique sociale du monde. C'est magnifique, incontournable, et superbement écrit. Le titre n'a presque aucun rapport avec le récit mais pourtant raconte tout. Qui n'a jamais rêvé de monter dans un train en marche, sans savoir où il va ni combien de temps il mettra... Il y a bien longtemps que j'ai décidé de prendre ce train, et malgré l'irréversible de ce geste, je n'ai jamais regretté. J'avais vingt-quatre ans, j'étais heureux et j'avais une vie toute tracée, mais rien, non rien, qui puisse me faire penser que je vivais vraiment. Puis j'ai tout quitté pour un mirage, une histoire perdue d'avance. En choisissant je me suis enlevé la possibilité du choix. Tout ce qui s'en suivrait coulerait de source, prix dans l'engrenage de l'absurde, vivant pleinement

chaque instant comme s'il était le dernier, à la fois acteur et spectateur, en décalage permanent parce qu'incapable de résister au flux. Tout le monde me disait que je faisais mauvaise route. J'abandonnais les études, le diplôme, Paris même. Je dépensais l'argent que j'avais hérité en babioles, achetais livres, skateboards, appareils photos, cahiers et pinces, mangeais au restaurant, buvais jusqu'à plus soif. J'étais avide de tout et je le resterais, puisque j'avais maintenant un destin, que ce qui me dépassait me dirigeait aussi.

Si je parle à mots voilés, c'est que je ne peux mieux faire. Le choix implique l'absence de choix au même titre que l'absence de choix sous-tend qu'un choix est encore possible.

La force de l'engrenage n'est pas celle que l'on croit. L'engrenage, ce n'est jamais métro-boulot-dodo, car il y a toujours une échappatoire à cet engrenage-là. Non, l'engrenage c'est quand on a commencé quelque chose qui ne s'achèvera qu'avec notre mort. L'engrenage de la vie. Comment arrêter une voiture lancée à pleine vitesse et dont les freins ont lâchés parce qu'on les a soi-même sabotés, en toute conscience. Comment revenir sur ses pas une fois qu'on a commencé à ouvrir ses yeux ? Comment accepter d'être encore l'un des petits rouages quand on peut devenir la machine elle-même ?

Je suis là, j'écoute la musique sur laquelle je dansais à quatorze ans, et je réalise que je n'ai pas changé. Tout était prédestiné, écrit. Mais tout ne l'a été que lorsque j'ai décidé que telle serait ma vie. Il y avait des signes, un vécu déjà. La rupture était consommée avant même d'avoir eu lieu. Le costume me gênait aux entournures. Je joue avec un couteau, la lumière du soleil s'y reflète. L'ordinateur ronfle de bonheur. Il fait chaud et froid. Queen of the stone edge chantent « don't mean, don't mean to do it that way ». mais je savais que tout se passerait ainsi. Libre parce que je ne l'ai jamais été et que je l'accepte, aujourd'hui, pleinement. « Now you gotta be free », because you know you will never be « To cure yourself ».

So be it.

Un riff de guitare.

Violent, comme la vie de ceux qui la vivent.

Dimanche 6 janvier.

« Cher Artus,

Il paraît que c'est comme ça qu'on doit commencer une lettre. Ou peut-être que tu m'es cher comme quelqu'un qui m'aide à comprendre le monde et à me comprendre moi-même.

Cette fois-ci, pas de relecture point par point, je me donne un peu plus de liberté, peut-être aussi un peu plus de légèreté. J'en ai besoin en ce moment : si j'ai mis si longtemps à répondre c'est que j'ai cru devenir fou. Il m'arrive de plus en plus souvent de « perdre le contrôle » de mon cerveau et de réfléchir sans plus pouvoir m'arrêter, c'est une chose terrifiante. Chaque question en amène une autre et comme je ne crois pas en Dieu, aucune fin ne peut clore ce cheminement. Il m'est alors impossible de dormir, impossible de me détendre, impossible de me calmer... mon cerveau court tout seul comme un con ! C'est assez frustrant parce que je suis obligé de me brider pour ne pas atteindre cet état, alors que j'aime pourtant réfléchir. Masturbation intellectuelle... ?

J'ai quand même avancé un peu ma réflexion sur la phrase de Malevitch. A force de chercher du sens à donner aux mots vérité et sincérité, j'ai noté un point qui désormais me paraît essentiel. La différence entre vérité et sincérité relève essentiellement de la question Morale : Il n'est pas de morale qui tienne dans la vérité, alors que la sincérité est peut-être le c.,ur même de la morale. On en arrive rapidement à cette interprétation : l'Art se doit d'être amoral. (tout comme la moutarde d'ailleurs)

Je n'avais jamais vraiment vu l'Art sous cet angle... est-ce qu'on attendrait un peu la même chose d'un artiste et d'un reporter ?

Au fait, merci de trouver que j'ai l'air « super intelligent », ça fait du bien d'entendre ça de temps en temps, surtout de la part de quelqu'un qu'on estime. Pourtant « intelligence », personne ne sait vraiment ce que ça veut dire. C'est incroyable le nombre de mots qu'on croit connaître et dont la définition nous échappe complètement. J'ai réalisé il y a peu que nous parlions chacun notre langage. Il n'y a pas deux personnes sur cette planète qui parlent exactement la même langue, c'est fascinant. Qu'y a t'il d'universel ? C'est amusant l'écriture automatique, se laisser aller au gré des mots, ça ressemble à de la musique, ça avance tout seul !

Ah oui... tu m'as demandé ce que je faisais dans la vie à part secrétaire de rédaction pour Chill. Et bien pus le temps passe et plus j'accepte l'idée d'être un artiste. En fait je crois que je n'ai pas vraiment le choix, tout ce que je fait dans la vie me ramène toujours dans cette petite boîte arborée d'une étiquette blanche sur laquelle quelqu'un à écrit « artiste » au stylo bic bleu. Quand j'étais petit, malgré l'amour de ma famille, je me sentais très seul... Oups, je m'allonge sur le divan. Chacun son tour ! Si ça se trouve on est en train d'inventer une nouvelle (?) forme de psychothérapie ? Bref, quand j'étais petit, je me sentais un peu comme le vilain petit canard et depuis quinze ans, je passe mon temps à essayer de devenir un cygne... Putain que c'est difficile d'avoir une pensée construite quand on écrit comme ça ! Ca va trop vite ! Je crois que je me suis éloigné de la question... parce que je n'ai pas envie de décrire mon activité par un curriculum vitae... et pourtant : je suis designer (j'étais dans la promo de Nico à Strate, et je viens d'ailleurs de me rappeler que tu étais son tuteur de diplôme !), graphiste, designer sonore, peintre, musicien... j'essaye d'écrire souvent aussi mais ça me désespère. J'évolue trop pour être capable d'écrire un livre sans m'arrêter au bout de cents pages. Ca demande beaucoup de maturité... que je suis encore loin d'avoir... mais je sais que j'écrirais quelques romans dans ma vie. J'ai trop besoin d'évacuer mes idées...

Bon, ça y est j'en ai marre de parler de moi.

Je retourne à ton texte... alors, qu'est-ce que tu disais déjà ? Ah oui, le passage où tu parles d'être tous égaux. C'est une chose très intéressante, parce que bien sur, nous somme tous différents mais dès qu'il s'agit d'établir une comparaison entre plusieurs individus, on préfère se dire qu'on est tous égaux. C'est peut-être dû aux traumatismes du fascisme. C'est un sujet aussi épineux que passionnant. Encore une affaire de morale ? Je crois qu'il vaut mieux qu'on parle de ce sujet plus tard (si ça t'intéresse) parce que je sens déjà ma tête qui bouillonne et j'ai trop peur de me remettre dans un état pitoyable... j'ai besoin de me reposer un peu.

Excuse-moi de ne pas être à la hauteur de cette conversation, il me faut encore un peu de temps pour retrouver la sérénité.

A bientôt j'espère,

Thomas »

Cher Thomas,

Ben voilà, on commence une correspondance.

L'art doit être amoral, c'est un vaste sujet, peut-être, mais il doit surtout être porté par une éthique de vie – je pense même que c'est là que tout se joue. Un art amoral sans éthique « ça donne de la merde », comme dit Nico, notre pote commun.

Moi aussi j'ai plein de trucs qui tournent dans la tête en ce moment.

Tout d'abord je ne sens plus l'odeur de Pékin, ce qui veut dire que c'est en train de devenir une seconde maison. Plein de possibilités ici, de galeries, d'artistes, de gens de l'art, en tout cas dans le milieu ou je traîne. Les lieux branchés sont partout le mêmes, mais ils sont aussi des très bons endroit ou se

rencontrer. C'est un peu dur à avouer, ou à admettre, mais c'est vrai. La coupole un temps, le baron un autre, ainsi va la vie.

C'est bizarre de réaliser un jour qu'on est artiste, non ? Et puis de décider de dédier sa vie à sa création, aux autres... Une sacrée décision ! Moi, ça m'est tombé dessus à l'improviste, mais il a bien fallu décider un jour, et ça c'était un sacré bon moment dans ma vie – le plus important en fait.

Je ne suis pas très dans le mode écriture aujourd'hui. C'est dimanche et on va regarder un film au pieu avec ma meuf, alors je ne vais pas m'étendre...

Le jour du passage à l'an deux mille, à minuit pile, quatre cygnes blancs se sont posés à côté de moi, sur les quais de seine ou j'avais « décidé » d'être seul. Je ne sais pas si j'ai déjà raconté ça, mais c'était incroyable. Un autre très bon moment.

Ouais, écrire demande de la maturité, aller plus loin que cent pages dans un récit structuré. Je m'y suis mis avant hier. Je crois que c'est parti !

Mon « agent-galeriste », vient me donner un coup de main à Pékin. Il arrive après demain. Je me suis remis à dessiner et je n'arrête pas d'écrire.

J'ai aussi acheté des Cds pas chers, plein.

Je n'ai bientôt déjà plus de thunes. Il va falloir trouver des choses à faire, ici, sur place, ou prier pour que mes galeries Parisiennes et autres me vendent des trucs pendant mon absence.

Le seul problème : je n'ai pas accès à mon compte ici. Je me suis trompé deux fois dans mon mot de passe.

La vie est aussi faite de ces conneries.

Quand à l'égalité et au fascisme, ouais, c'est un autre sacré débat !!!

A Bientôt.

Une copine toute chaude ça ne se fait pas attendre.

Artus.

Mardi 8 janvier,

Je n'en reviens pas ! J'ai commencé mon livre. L'histoire de ma vie. Les mots coulent, pas aussi facilement que je l'aurais cru, mais c'est un début, et je les sens virevolter dans ma tête. Tous ces souvenirs, ce vécu, ma petite enfance, l'enfoui comme le visible. C'est étonnant comme tout est là. J'étais fiévreux toute la journée, au lit à 21h, et maintenant réveillé comme un con. Je n'avais qu'une envie : écrire écrire écrire ! Et puis j'ai fait autre chose, désastreuse habitude que celle-là, mais cette fois-ci avec l'excuse (si c'en est une) d'avoir d'autres tâches à accomplir. Debout à neuf heures, quelques mots jetés au hasard qui s'enchaînent, et puis dessin, deux heures. Déjeuner, et rendez-vous avec deux chinoises, en fait une Taiwanaise Américaine et Mélanie, ma guide artistique. Victoria, la première, travaille pour Sotheby's et fait partie de ces gens pour qui l'art est autant un marché qu'une passion, ce qui est à la fois respectable et très dur à comprendre pour quelqu'un comme moi. Mais que serait l'art sans le marché ? Nous allons tous ensemble dans un village d'artiste, non loin de 798, visiter les gigantesques ateliers de Yang Mian, Hung Tunlu, et Zhong Biao. Tout le monde parle chinois, ce qui me laisse le temps de regarder en détail les immenses toiles (jusqu'à 4 X 7m), sculptures, et œuvres 3D, qui s'offrent à moi. J'ai l'impression d'être dans un mauvais sitcom chinois, face à une culture que je ne comprends pas. Mes amies s'extasient sur le second artiste, de loin le plus absurde à mes yeux. Comme de se trouver devant ces photos de cascades qui ne s'arrêtent jamais. Selon elles un truc nouveau qui plairait beaucoup dans une vente privée. L'artiste n'est, paraît-il, pas très sûr de lui, et les renvoie sur sa galerie, l'une des meilleures de Hong Kong, quand on lui demande ses prix. D'après ce qu'on m'explique (et ce n'est pas la première fois) le marché chinois a explosé les deux dernières années et la valeur des œuvres s'est trouvée multiplié par dix. Il y a quelque chose de très pornographique dans le fait d'être là, avec la limousine qui attend dehors et le

chauffeur tout droit sorti d'un film maffieux chinois. Le pouvoir des art buyers ou art consultant est phénoménal, mais pas moins que celui des artistes qui sont peut être en train de vendre leurs âmes pour une poignée de dollars ou d'euros. Le droit de suivi n'existe pas ici (une commission qui est reversé en Europe aux artistes lors de la revente de leurs œuvres), et nous parlons de la flambée des prix. Les 5000 Euros qu'un artiste touchera deviendront vite des millions dans les mains des spéculateurs et autres collectionneurs d'art. Tout cela me dépasse, et je me demande, encore une fois, comment je finis toujours par me retrouver « au bon endroit et au bon moment », en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. À la faveur d'un café, je demande à Mélanie (qui est décidément très sympathique) si elle ne connaîtrait pas, « par hasard », une galerie dans le coin qui pourrait être, « potentiellement », intéressée par mon travail. La réponse est rapide : l'art chinois s'il exporte énormément importe peu, encore moins le travail d'un artiste « underground ». Mais elle veut bien me donner un coup de main. Chose dite chose faite, et je suis présenté au rédacteur en chef de Time Out, le guide de l'insider Pékinois, qui boit un coup, avec son équipe, juste à côté de nous. Choux blanc, mais c'était un bel essai... Comme si je n'en avait pas marre de faire des illustrations ou d'être prix pour un « cartooniste » underground depuis que je suis arrivé. Ce que je fais les dépasse totalement, mais je reste, bizarrement, très confiant. Victoria me raconte un peu sa vie, entre l'enfance à Taiwan, les brillantes études d'avocat aux Etats-Unis, le cabinet florissant, le choix de l'art, et son récent travail pour Sotheby's, entre NY, Londres, LA et la Chine (si j'ai bien compris). Elle est passionnante quand elle parle d'art, et des artistes, mais je ne peux m'empêcher de la considérer un peu comme l'ennemi. Un ennemi conciliant qui me propose de me prêter son apart à NY, car « un artiste doit aujourd'hui être international ». Mais à qui le doit-il ? À lui-même, ou aux autres ? J'aime bien cette fille, et l'idée de commencer, enfin, à démarcher pour moi-même, dans un pays étranger ou un autre.

Que de temps perdu, cela dit, avec le projet de livre, les E-mails, les dessins, et Eleonora qui m'attendent à la maison. Plus ces poussées de fièvre, sans doute dues à la sensation de vertige que toutes ces conversations font naître en moi. Un abîme sans fond, épuisant. Et mon agent galeriste et ami qui arrive demain. Et le vieux pote communiste de ma mère dans un mois, et Ramdane qui parle de relancer l'épicerie, et Sarkozy qui se fiance à Carla...

De tous les artistes que nous avons vus aujourd'hui, mon préféré était encore une fois le seul à avoir pensé à nous offrir du thé – je regrette de ne pas lui avoir laissé ma carte. Un univers poétique, très proche de Schuitten. Des grands noirs et blancs hyper réalistes et des corps colorés qui s'échappent des cadres, un environnement en soi. Mais comme qui dirait : « les goûts et les couleurs, ça ne se discute pas ». Même quand ils valent des millions (et qu'on se trouve avec des gens dont le travail est justement de faire la côte des artistes) ?

En tout cas, la scène émergente Pékinoise n'a pas fini de me surprendre.

Et dire que ce n'est qu'un début...

I. Les souvenirs qui ne sont pas mémoire.

Artus, je, naît le 22 septembre 1970.

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de ma petite enfance jusqu'à six ans, et tout est dans une espèce de flou entre mes neuf et treize quatorze ans. Tout ce que je sais de manière précise, on me l'a raconté. J'ai bien quelques éclairs, mais ils ne sont pas suffisants pour reconstituer ma prime enfance – et ce n'est plus tard, que bien plus tard, que j'inscrirais de manière définitive mes mémoires.

Il y a d'abord le passage du noir au blanc, puis, directement, les vaches sacrées aux Indes. L'eau du Gange peut-être. Une vieille voiture qui pourrait aussi bien être une traction avant qu'une anglaise coloniale. Je ne sais pas si j'ai pêché cette idée dans une série sur arte ou dans la réalité. Ma mère, Maryse, a du me raconter que nous attendions des heures que les buffles se lèvent... J'ai toujours été très curieux de cette période de ma vie, sans jamais avoir voulu la comprendre, ou la mettre réellement en mots. Il y avait les singes dont j'avais très peur, une absolution dans le fleuve sacré alors que j'avais trois ou quatre ans, mon copain Bowan, un joueur de flûte d'une famille d'intouchables à qui nous n'étions pas censé parler, et c'est à peu près tout. Nous habitions un petit temple, entre deux croisements, un peu en surplomb d'une large étendue d'eau, peut-être. Une enfilade de pièces pleine de lumière, des sons et des couleurs différents de l'Europe, la chaleur. Je n'ai pas non plus cherché à regarder dans un Atlas dans quelle ville exactement nous nous étions arrêtés. Goa, Dehli, Bombay. Il y avait bien quelques photos de moi, assis en tailleur dans un temple bouddhiste, dans les bras de ma mère sur un paquebot, Bowan et sa famille, sur lesquelles mes souvenirs ont du se focaliser, mais rien ne prouve que je n'ai pris connaissance de ces photos avant mes quinze-vingt ans. Ce qui est certain, par contre, c'est que je suis né de cet exotisme, et qu'il a forcément influencé ma personnalité.

Puis il y a eu les communautés, une grande maison la façade recouverte de lierre, les champs, un garçon qui avait fabriqué un vélo tout en bois, rayon et chaîne compris. J'avais les cheveux orange et portait des vestes de mouton, salopettes à fleurs et autres attributs des années soixante dix. Maryse me voyait futur Musicien, avec mon tambourin et mon xylophone, mais je dessinais beaucoup. Nous faisons des herbiers et j'apprenais à me lire sur des textes qu'elle avait écrit à la première personne, en mon nom. Il y était question de choses très simples et belles, comme le nom des arbres et des plantes, ou ce que nous avons fait dans la journée avec Louis, mon beau-père.

Nous vivions entre Paris et la campagne où Maryse était née, à « La grange », une maison que mon grand-père avait construite pour elle. Pépé était Compagnon charpentier et j'adorais jouer sur son établi avec son Rabot et tous ses morceaux de bois. Pépé et mémé possédaient une grande partie du village, au moins trois ou quatre maisons. Celle de « la côte », où étaient ses ateliers, en face du puits ou j'aimais lancer des cailloux, tout près de la maison de Mme Fisher (?). Des noms me reviennent : « Le bois à Ernestine », la villa Arienne. Toute une mythologie. Le bourg, où nous allions faire des courses, chez le boucher-charcutier, à la boulangerie, ou au petit commerce qui vendait un peu de tout.

Maryse voulait toujours que nous nous arrêtions à l'église, jouer de l'orgue, ou déposer les courses pendant que nous allions boire un coup au bar. Il y avait aussi évidemment les pitreries iconoclastes qui m'amusaient beaucoup, surtout « la confesse ». Encore aujourd'hui je ne sais si pas si mon père me fit baptiser ou pas, mais à cette époque il n'est encore dans mon imaginaire qu'un ami de la famille : Patrick, un gentil moustachu qui vient de temps en temps nous rendre visite. Monsieur de..., comme l'appelle Maryse.

Peu après la mort de mon grand père, dont le visage se confondra avec celui de Jacques Prévert, gitane mais au bec et bérêt sur la tête, Mémé s'installe à « La maison verte », en

haut du village. On disait de pépé qu'il était revenu amoindri des camps de travail pendant la guerre, et mémé pétait souvent un plomb quand on parlait de Chenu, l'un de ses anciens ouvriers qui s'était mis à son propre compte pendant son absence, et avait ravi le marché. Un rien suffisait à la faire partir, et j'étais le seul à pouvoir la calmer.

Je me souviens tout particulièrement de l'une de ces crises, où, armée d'une faux, elle décida de ratiboiser le potager de Maryse, et le coin que j'avais moi-même planté avec amour. Il y avait les groseilles à macro, l'oseille avec laquelle nous faisons des soupes et que j'adorais mâcher en dehors des repas, les tomates et les salades, radis et pommes de terre, et même quelques arbres. Mémé avait les cheveux en désordre et parlait toute seule quand je lui ai simplement dit, en la prenant par la main, comme seuls les enfants savent le faire : « Mémé, arrête s'il te plaît ». Et la crise avait pris fin... J'étais tellement fier qu'elle m'écoute et de ce lien unique qui m'unissait à elle, malgré et à cause de ces accès de folie passagers...

Mémé était une femme très gentille et assez dure, qui vivait dans les souvenirs de la vie qu'elle aurait pu avoir si elle n'était pas venue à Monthou. Il y avait quelques livres dans sa chambre à coucher, une ou deux photos, et pas grand chose d'autre. Un grand buffet que lui avait sculpté Pépé, une table en formica rouge dans la cuisine, un bon poêle et des ampoules dénudés qui pendaient du plafond, plus un projet de cheminée, jamais terminé, qui attendait son heure.

Maryse savait mettre sa mère en colère et ne se privait jamais d'une bonne occasion, soit de parler de Chenu, soit d'insinuer que Mémé était « le corbeau » du village et avait fait plusieurs aller-retours dans des hôpitaux psychiatriques – ce qui était fort possible. Mais quand elle m'en parlait, elle la décrivait toujours comme une maîtresse femme, très courageuse, qui avait tenue seule l'atelier de mon grand père pendant la guerre.

Le midi, je mangeais parfois de la soupe au vin avec les adultes, avant d'aller avec eux faire le tour des vignobles et

dire bonjours aux potes apiculteurs dans les grottes troglodytes, voir les grosses moissonneuses batteuses, acheter des œufs chez Mme Sylvestre –avec ses dents en or -, ou, d'un coup de 4l (Ah ! la fameuse 4l de Maryse), faire un saut à la ferme de Monsieur Segain.

Je n'oubliais jamais de dire bonjour aux porcs, aux chiens, au dindons, et surtout de regarder les Paons, en espérant les voir faire la roue.

Dans la maison mitoyenne que mémé louait, il y avait aussi un pressoir à vin, en pierre, ou j'adorais jouer pieds nus, et, de l'autre côté, dans une autre des propriétés familiales, Les Lozzos, un couple de Tchécoslovaques et leurs trois filles (?) que je trouvais un peu vulgaires.

J'avais plein de petits copains que je n'ai jamais oublié, surtout Franck, le fils Boileau, qui était selon certains un peu attardé, et dont Maryse s'occupait. Carole et Cyrielle Haber, dont j'étais amoureux, et Jean-Luc Moulinet, un pur produit du village, issue d'une famille très nombreuse. Monsieur Boileau et Mme Moulinet m'impressionnaient beaucoup, car ils n'étaient de manière évidente « pas du même monde que nous ». Ainsi, même si nous jouions parfois aux boules avec eux, ou si les enfants m'invitaient régulièrement chez leurs parents pour voir la série télé de l'après-midi (« L'homme qui valait trois milliard », « Super Jamie », « Wonder Woman », ou « Les mystère de L'ouest »), il y avait une gêne que je ne pouvais ignorer, malgré mon très jeune âge.

Tout d'abord il y avait les tatouages de Maryse – un trait et quelques points sur le visage, des motifs géométriques sur les avant-bras, les chevilles, et une rose sur le bas du dos – nos cheveux longs au Henné, et notre drôle de façon de s'habiller... Ensuite ma mère était l'amie des Gitans, ce qui est le pire qu'on puisse imaginer dans un petit village.

Je crois me rappeler de nous assis en tailleur, autour d'un grand feu de camp, en train de regarder jongleries et autres dressages de chevaux, avec des gens du cirques qui campaient là tous les été. Dans ma mémoire, le camp, les roulottes, la

musique, avaient une sonorité Tzigane indéniable même si peu vérifiable. Selon Maryse, j'aurais confondu plusieurs souvenirs, voir inventé de toutes pièces cette scène d'anthologie ; elle est pourtant très précise dans mon esprit et profondément enracinée en moi.

Des années plus tard, quand je croiserais par hasard Gilles, un ancien ami de ma mère qui travaillait à l'époque avec le cirque Annie Fratellini et était aussi un enfant du village, j'aurais bien du mal à l'imaginer ailleurs qu'autour de ce feu. Je faisais du stop, et il y avait une sonorité dans la voix de mon chauffeur qui me ramenait directement à cette enfance que je n'avais jamais oublié – qu'elle soit fausse ou vrai – qui nous permit immédiatement de nous reconnaître.

La mémoire est ainsi faite de ces allers-retours entre le passé et le présent, une force vivace qui draine ce qu'il y a de meilleur en nous pour forger ce que nous appelons notre personnalité. Ainsi, la réalité des contes que me racontait Maryse sur les Carpates et Dracula, par exemple, n'est pas sans lien avec les voyages que j'effectuais sur son dos entre la Roumanie et la Bulgarie, quand je n'avais encore qu'un ou deux ans, et dont il est impossible que je me souviennne, et pourtant.... Dracula n'est pas moins réel que ces gitans qui me volèrent ma collection de Big Jims autour de mes sept ans, ni que ce souvenir de feu de camp avec les gitans et les gens du cirque que je ne peux avoir totalement inventé.

Mercredi 9 janvier.

Qu'est ce qu'on peut être con quand même ! Il suffit d'avoir un pote de passage pour se sentir tout heureux à l'étranger. Parler sa langue, blaguer, partager ce qu'on a déjà vu, vécu... Boire des coups, manger au restaurant, manger manger manger, sortir... Une dizaine de brochettes dans un quartier populaire (8Y), sur des petites tables basses, presque à même le sol, conseillé par un gamin, puis dans grand restaurant de canard pékinois (150Y), et encore dans un bar du quartier des ambassades (20Y)... Romain et Bei sont aussi ravis de nous voir que nous de les voir. Nous parlons art, voyages, rencontres, rien de spécial, mais tout très sympathique.

J'ai passé une journée à attendre, mettre de l'ordre dans mes dessins, textes, pour donner à mon galeriste un aperçu assez complet de mon travail chinois. Je ne comprends pas les mécanismes de la création, enfin, pas de manière intellectuelle en tout cas. Pour moi, l'art doit venir des tripes, un truc qui ne se contrôle pas, mais subit plein d'influences, toutes les influences du monde. L'artiste est comme un grand récepteur qui capte ci ou ça, avant de le retranscrire de son étrange manière.

Sur la radio passe Le légionnaire de Piaf, et je pense au film, très triste, et à toutes ces vies marquées par le sceau du destin. Cette petite bonne femme qui me fait beaucoup penser à ma mère. À la fois si brave et si sensible, touchante comme seulement savent l'être les gens en contact avec leur moi profond. Et puis j'écoute The Brian Jonestown Massacre, et rebondis sur le documentaire « Dig », qui investigate les mécanismes du succès à travers la comparaison avec un autre groupe The Dandy Warhol, qu'on apprend vite à « détester », « parce qu'ils ne sont pas purs ». Le groupe commercial et le groupe-culte qui s'affrontent pour la postérité. J'ai beau avoir une vision très manichéenne du monde, j'ai un peu de mal avec les choses qui sont soit trop noires, soit trop blanches. Je serais plutôt dans la contradiction. Faire l'expérience du succès ne

vaut rien si l'on a pas connu la peine, vice-versa, et je crois à la qualité de la vie. Certaines sont extrêmes, d'autres moins, mais toutes sont intéressantes, et moi dans le lieu commun ce matin...

Je me suis réveillé avec ces phrases dans la tête :

« À l'impossible, nul n'est tenu »

« Impossible n'est pas Français »

« Nothing is impossible »

« Everything is possible »

« Everything is possible » est le slogan d'une marque chinoise, très connue ici, et dont le logo est... Le signe Nike à l'envers !

« Au possible, nous sommes tous tenus ».

« Possible n'est pas çaifran... »

Cités et Cailleras.

Pas grand-chose à raconter aujourd'hui.

J'ai trop bouffé hier !

Envie de chier.

Dans une de ses lettres, mon correspondant Thomas, écrit : « *Il n'est pas de morale qui tienne dans la vérité, alors que la sincérité est peut-être le coeur même de la morale* ». Il pense que : « *l'Art se doit d'être amoral* ». Je ne crois pas que l'art se doit d'être amoral. L'art doit véhiculer une éthique, et, oui, peut-être, mettre la morale du monde en perspective, la contester parfois, offrir des alternatives. Mais il faudrait déjà savoir de quel art nous parlons. La littérature n'est pas la peinture qui n'est pas la philosophie... Qu'est ce que l'art ? L'art ne doit rien à rien ni personne. L'art est. Par contre j'aime beaucoup la première phrase. Si l'on a besoin de vérité dans l'art comme dans la vie, et qu'il n'y a pas de morale qui tienne dans la vérité, la logique voudrait qu'il n'y ait pas de morale qui tienne dans la vie non plus. Mais nous avons besoin de code de conduite, et donc, bien sûr, aussi de sincérité. À devenir fou. Dans pas mal de dictionnaires la Vérité est assimilée à Dieu. La vérité est un passage très difficile de la vie. Le passage où l'on décide de ne plus se mentir à soi-même et de faire de cette quête (Le Graal) le but de notre passage

dans le monde. Ne pas mentir aux autres, jamais, c'est atteindre une certaine forme de sagesse. Il m'arrive de mentir, très rarement, mais il m'arrive de mentir, et de tricher, de faire usage de sincérité pour dire des choses qui sans cela seraient incomprises. C'est une erreur. Seules les choses vraies ont un poids et une force dans ce monde, et, surtout, dans la durée.

Dans ses mémoires Gandhi écrit : « Je sais qu'au pur amour, rien n'est impossible », et Miller : « Rien ne résiste à l'offrande de l'amour absolu » (de mémoire). L'amour de soi et d'autrui, est ce qui mène à la Vérité. Je ne sais pas ce que penseraient Gandhi et Miller d'être mis côte à côte, et il serait sans doute intéressant d'étudier ces deux phrases. Je n'en ai pas le courage. Étudier, c'est déjà mourir un peu, mais, en même temps, nous avons besoin de nous nourrir sans cesse, de regarder, voir, comparer, afin de se faire ses propres idées.

Je connais pas mal d'artistes qui refusent d'aller voir des expos, de peur de se laisser influencer.

Un art, lorsqu'il atteint sa vérité, est capable de briser toutes les barrières du spectateur rebelle qui refuse le spectacle qui s'offre à lui. Il m'est ainsi arrivé, pendant des semaines, et après avoir vu une expo « trop forte », de faire du sous untel ou untel (Rauschenberg et Tapiés principalement). Je ne crois pas que l'on ne fasse jamais du « sous untel ou untel », même si le passage de l'appropriation des influences peut parfois prendre des années. Avoir un maître est très important car il apprend aussi l'humilité.

L'influence la plus dure à combattre est celle qui est la plus proche de nous, mais elle est aussi la moins forte, dans la durée (à moins de vouloir marcher dans les pas de... D'accepter de continuer une œuvre qui n'est pas la nôtre, et, au lieu de créer, d'ajouter, ce qui est un autre type de choix). La vraie influence, celle qui change une vie, est celle qu'il faut d'abord combattre de tout son être. Il m'a ainsi fallu une dizaine d'année pour comprendre Malevitch, mais la vérité c'est que Malevitch a toujours fait partie de mon vécu.

Quand j'étais plus jeune, mon beau-père avait peint un rond blanc au-dessus du lit de mes parents, et, avant même d'être l'œuvre magistrale d'un homme en quête de vérité, le carré blanc sur fond blanc de Malevitch est un souvenir de mon enfance.

C'est intéressant comme les choses se mettent en place.

Lors d'un voyage à New-York, je suis tombé sur les peintures de Baselitz, un expressionniste abstrait allemand dont je ne connaissais rien. Des grands portraits peints à l'envers et agrémentés de nombreuses coulures. Je ne me souviens pas dans quel sens les portraits étaient accrochés, mais je me souviens du débat sur les coulures qui, paraît-il, faisaient toute la qualité de son travail. Dans quel sens avait-il bien pu peindre ces figures ? À dire vrai, je m'en foutais bien pas mal, et encore aujourd'hui je connais peu – voir pas du tout - le travail de cet artiste. Je n'ai fait aucune recherche, ne l'ai jamais croisé au hasard d'une biennale ou d'une autre (normal, je ne fais pas les biennales). Ne me suis pas intéressé à ses créations. Cet artiste est l'une de mes influences majeures.

Qu'est-ce que la réalité ? Qu'est ce qui nous dit ce qui est bien et ce qui ne l'est pas, comment savoir.

Un autre jour, dans un musée hollandais, je suis tombé nez à nez avec des œuvres d'un autre artiste : Adolph (?) Rainer. Des grands à plat noir avaient recouvert des peintures que l'on devinait encore sur les bords. À la Faculté, un professeur nous avait fait un cours magistral sur « le repentir », et je travaillais moi-même sur des variations du carré de Malevitch, et sur des typos proches de Jasper Johns.

Non ! Je travaillais l'influence de la rue et du graffiti, mais il y avait dans ce « grand art », un écho qui n'était pas sans me déplaire.

Tout, chez moi, à toujours été lié à la ville, aux murs de la ville. Je suis un enfant des années soixante-dix, et donc de la campagne, des fleurs et des arbres, et il est donc normal que je sois tant fasciné par ces créations humaines qui nous gâchent la

vue, et sur lesquelles, de tout temps, l'homme a gravé ses rêves, ses conquêtes, ses sentiments.

J'adore regarder les murs.

Les murs des chiottes plus que les urinoirs.

Le voilà l'art de mon temps.

Les coulures des tags au posca.

Les craquelures et les fentes.

Les imperfections.

J'ai parlé plusieurs fois de l'importance d'avoir un maître à penser, des maîtres à penser... « Rien ne se crée, tout se transforme ». Comment peut-on nier nos influences, les refuser, dire ne pas en avoir.

La particularité de notre génération n'est-elle pas, justement, d'accepter ce qui nous fait ? la musique, les médias...

Comment nier !

Toutes ces banques de données, ces millions de livres, de films.

Comment ignorer encore ce qui nous entoure ?

Mais j'aime aussi la folie du refus. Tout dépend encore une fois des choix qui forgent notre personnalité. Il y a si peu d'ermites modernes.

Le livre de Gandhi m'ennuie, comme si la sainteté et la restriction (je n'arrive pas à trouver le bon mot), le sacrifice, étaient un but en soi. Il y a une fierté dans ces textes, un orgueil, qui me gênent grandement. Personne n'est un exemple à suivre. Il y a juste des vies, certaines sont bonnes, et d'autres moins. On ne suit un maître que pour le dépasser. On ne se laisse influencer que pour créer à son tour. Voilà ce en quoi je crois, et cela ne veut pas dire être meilleur, mais juste continuer, participer au cycle de la vie, accomplir ce pourquoi on est fait. Enfanter, éduquer, grandir. Il n'y a pas de voie de la sagesse car il n'y a pas de sagesse, juste des visions différentes et complémentaires du monde. Pas d'absolu à atteindre qui ne soit autre chose que des rêves personnels à partager. L'échange est ce qu'il y a de plus important dans le monde car il permet de se nourrir réciproquement. J'émets des opinions qui ne sont que personnelles et n'engagent que moi, *et les autres hommes*.

Aucune opinion n'engage que soi, et elles n'engagent que soi.

Influencer pour grandir.

Vieillir, et participer à son tour au grand tout. À l'élaboration du grand tout.

Se méfier des imbéciles, des cons et des opinions toutes faites : celles que je professe à tout bout de champ, par exemple.

Aller en couler une parce qu'il est grand temps, et penser à Bukowski, ce grand homme, parce qu'il était ce qu'il était, et rien d'autre.

Il était tout, et la vie elle-même.

Comme nous le sommes tous.

Mercredi 9 janvier.

Cette absence totale de mémoire immédiate est une chose stupide. Je ne sais pas pourquoi je suis généralement incapable de me souvenir clairement de ce que j'ai fait dans la journée où la veille, mais c'est un fait. C'est peut-être même pourquoi j'écris autant... Les efforts que je dois faire sont faramineux. Prenons hier par exemple. Dîner avec mon pote galeriste et son amie chinoise, attente... Je me souviens... Et avant-hier ? Alors là c'est le flou le plus total. J'imagine que j'ai dû préparer la venue de Romain... Dessiner... Écrire ce quotidien qui m'échappe une fois vécu. Je passe mon temps à me dire que je suis peintre et je ne peins jamais, mais j'ai mon excuse : comment transporter mes œuvres à mon retour, et surtout comment acheter des toiles alors que je n'ai pas un centime ? Il y a une force et un engagement dans mes peintures que je ne trouve nulle part ailleurs, une abstraction. Quelque chose qui me touche moi personnellement une fois réalisé. Je n'ai jamais cru en la quantité et pourtant, quand j'écris, les mots se succèdent à une vitesse faramineuse. Quant au dessin, même si je suis le plus souvent content du résultat, c'est une vraie souffrance de décalquer la réalité pour me l'approprier. Je réfléchis longtemps aux phrases qui s'inscrivent, comme le reste, dans le désordre dans ma tête. Il fut un temps où j'enregistrais mes pensées avant de dormir, certain de leur pouvoir. Tu parles ! La retranscription – aussi pénible que l'est toute retranscription, voire pire à cause de la voix modifiée par le sommeil – ne m'amenait jamais ailleurs que dans une impasse. Mots hachés, répétitions, confusion la plus totale. Tout est lié à la peinture, et donc à mon ex-femme Veronica, qui fut le déclencheur de ma « carrière artistique ». Dans un carnet où j'avais relié « cinquante petite peintures », à ce jour mon œuvre préférée (la seule que j'aurais à sauver des flemmes dans le cas, peu probable, d'un incendie dans mon appartement ; on à parfois de ces idées...), J'avais écrit « une page d'écriture, comme un long sommeil, vient troubler mon

âme ». C'est Veronica qui me fit remarquer la beauté de cette phrase et me poussa, par la suite, à écrire, ou plutôt, à continuer de peindre ces mots qui me venaient tous seuls comme autant de slogans publicitaires.

Notre monde est totalement lié à l'image, cela tout le monde le sait, mais les mots qui les accompagnent sont souvent ignorés. C'est une erreur, car, dans la pratique, ils ne sont ignorés par personne. « Le poids des mots, le choc des photos » : doit-on croire que ce slogan n'est que celui de la génération passée ? Qui lit encore aujourd'hui ? Personne, ou tout le monde ? C'est juste notre capacité d'attention qui s'est trouvée réduite. Ma mère était une cinéphile avertie, et pourtant elle avait l'habitude de se plaindre du manque de rythme des films anciens. Nous avons besoin de vitesse car l'information s'est généralisée et n'a plus connue de bornes. Tant de choses à voir et à savoir, si peu de temps... Doit-on croire au règne proche des spécialistes ? Oui, et non, car avec cette culture de l'immédiat vient aussi la liberté d'utilisation du produit. Tout est un bien consommable, et rien ne reste. L'imprimante, le téléphone portable, le best seller, la peinture, tout est destiné à disparaître, un jour ou l'autre. « Et ce n'est que quand ne restera que le souvenir que l'on déterrera les objets chers ». Cette phrase, par exemple, est-elle belle, fausse, ou vraie. Ne l'ais-je écrite que par amour de l'art ? Suis-je d'accord avec son sens quand on sait que j'ai dédié ma vie à ces objets que sont aussi peinture et livres. Qu'est-ce qui compte ? La trace, ou l'objet lui-même. L'objet en tant que véhicule d'une époque, en tant que mémoire. Comment décider que tel ou tel objet, peinture, ou livre, restera ?

Je discute avec Romain qui me parle de profusion, de catalogue, de visibilité, mais de quelle visibilité parlons-nous. Qui décide ? Romain me dit que l'on peut, aujourd'hui, assez facilement faire monter en sauce un artiste. Que l'on sait comment faire et que c'est une recette au même titre monter que les blancs en neige. Il me parle de beaux œufs et de cuillère en bois, et oppose à cette image celle de la machine qui bat les

œufs industriels. Avec le recul, j'imagine la machine industrielle qui bat de beaux œufs : voilà le monde d'aujourd'hui. La course au mieux. Comment alors déceler l'œuf exceptionnel ? Celui qui donnera le plus beau blanc en neige ? Tout ça pour finir dans le ventre d'un gros plein de soupe, le genre qui a du goût en plus ! Et qui se sera fait conseiller son achat. Son ventre comme caution du monde.

Nul doute que l'exceptionnel existe et qu'il est identifiable, que la possibilité d'un goût universel ne soit pas qu'un rêve... Et j'en reviens à mon exemple du radeau de la méduse, de droite à gauche ou de gauche à droite, l'orient et l'occident. Et la chine dans tout ça ? Incompréhensible art chinois aux dimensions titanesques, gigantesque marché... Et tous ces spécialistes à la recherche de la perle, de l'œuf, mais jamais de la poule ou de l'huître.

Machines et rouages, étourdissante musique du monde, parcs automobiles et ateliers d'artistes, grues et pétrole du peuple. Discussions.

- Et pourquoi tu n'as pas essayé d'être artiste ?

- Parce que le problème avec les artistes, c'est qu'il leur manque un truc.

-Tu peux m'expliquer ça ?

- Les artistes n'ont qu'une seule façon de voir le monde, la leur.

- Tu veux dire qu'ils sont incapables d'entrevoir la vérité dans sa plus grande largeur... D'avoir d'autre point de vue que le leur...

- Non, je ne veux pas être méchant parce que c'est aussi leur beauté, mettre le doigt sur quelque chose de très personnel et qui est aussi universel.

- En fait, ce qui manque aux artistes c'est ce qu'ils ont en plus, leur capacité à faire coller le monde à leur vision...

- Kandinsky, dans « Point, ligne, surplan », explique que les artistes sont en haut de la pyramide sociale, qu'ils sont des visionnaires, et que leur vision se répercute jusqu'à la base.

- Tu noies le poisson là. Tu disais qu'il manquait quelque chose aux artistes...
- Non, c'est juste que j'accorde plus d'importance aux œuvres qu'aux personnes qui les portent. Mais toi c'est pas pareil, tu es cool !

Hier soir, j'ai rêvé que je mangeais au Bellagio, un restaurant Chinois « d'after » dans le quartier des nights clubs avec trois potes skateurs. À la table d'à côté, il y avait Kamel Menour (le nouveau galeriste parisien dont tout le monde parle) et Moustapha Bouayati (le responsable de la communication de Beaubourg). Kamel avait l'air si fatigué que je décidais, avec mes trois potes, de m'incruster à leur table « pour leur changer les idées ». Nous étions coincés là, lorsqu'un de mes potes reconnaît un ancien ami, de plus de deux mètres, et décide de me présenter. Le visage est familier et me rappelle mon époque musique industrielle et alternative, peut-être nous sommes nous déjà croisés ? J'en parle à Kamel qui est en train de mourir dans son assiette, et, malgré l'aide de Mousse, ne capte aucune réaction de sa part. « Mais c'est de l'art mec ! ». Tout le monde rigole, et moi et mes trois potes décidons de nous mettre à côté du géant pour « jouer au Daltons ». je suis évidemment le plus petit. Toujours pas de réaction. Kamel me fait maintenant penser à une vieille femme, la goutte au nez, à qui il faut donner sa soupe. Les Daltons sont un peu des Burens inversés. Ce mec n'a vraiment aucun sens de l'humour, mais Romain m'explique : Tu sais, il n'est pas comme ça normalement, mais il est tellement sollicité... il doit se protéger, et puis, il y a une telle pression dans le marché de l'art...

Je me réveille en sueur. C'est toujours intéressant la façon dont on met en mots ses pensées. Le Buren inversé des Daltons n'était pas évident, je crois que j'en suis assez fier... Il est douze heures dix neuf, et j'ai rendez vous dans une demi-heure avec la joyeuse bande de galeristes et autres art consultant Pékinois.

Eleonora trouve que ces derniers temps j'ai changé, et que je parle de plus en plus du marché... Je ne suis pas très content de mes derniers dessins, pas touché un pinceau depuis longtemps et mon « livre » n'avance pas. Par contre, je continue d'écrire, sans relâche, mon quotidien.

Nico, un autre pote, m'envoie un mail ou il me parle du « livre que je n'écrirais jamais », et me dit que ça ferait un beau titre. Il y a déjà quelque temps que je me dis que je devrais remettre de l'ordre dans toutes ces notes, textes, et autres choses que j'écris sans cesse. Mais pour en faire quoi ? Intéresser qui ?

Douze heures vingt-trois. La musique de Inland Empire (De Lynch) avec le titre « Colors of my life » passe sur mon ordi , après « I wish you were here » des Pink Floyds.

Pour une fois j'ai fini mon thé, et j'ai bouffé des fruits.

Je crois que je ne bois pas assez car ma pisse est jaune fluorescent, et « pue sa race ». Quelle terrible expression ! Je la tiens d'une fille d'ambassadeur à l'époque ou elle était « coké sa race ».

I wish you were here.

Le vent souffle. Temps de décoller !

Vendredi 11 janvier.

Voilà une blague américaine racontée par une chinoise : « Jesus is taking a shit in front of my door, the next morning I open the door and I say : Holly shit ». Bei raconte aussi que Marco Polo n'a sans doute jamais été en Chine parce qu'il ne parle pas des baguettes dans ses écrits de voyages. C'est un point de vue intéressant, comme celui qui veut que personne n'ai jamais marché sur la lune et que la scène ait été filmée dans un studio à Hollywood. J'adore toutes ces histoires qui mettent en perspective la réalité que nous connaissons. Si les artistes n'ont qu'un point de vue sur le monde, le leur, alors c'est bien là leur plus précieuse qualité. Un humoriste est-il un artiste ? Victoria compare mon travail à celui de Richard Prince, qui utilise typos et blagues populaires dans ses grandes peintures. Romain de l'importance de bien placer et montrer son travail. Eleonora me dit que je suis en train de changer. J'apprend le marché, et il me dégoûte. Je ne veux pas me trouver dans une problématique post Duchampienne de l'art... « Le souci du détail, rien n'est gratuit, la nécessité intérieure », c'est ainsi que j'avais l'habitude de résumer le travail de l'artiste. J'avais moi aussi été très influencé par ce connard qui avait foutu un urinoir dans un musée. Appris à regarder la réalité d'une manière différente, à voir de l'art à chaque coin de rue, et rêver que certains gestes aient une autre valeur que muséale.

Pour ma première rétrospective en galerie, j'avais choisi de tout montrer. Bien sûr j'aurais aimé avoir plus de moyens, mettre les peintures abîmées dans des boîtes en plexi pour que l'on voit que leur usure était voulue, ou, plutôt, que j'accordait de l'importance au vécu de l'œuvre. Créer des écrans pour mes vieux téléphones portables peints à la bombe noire, écran compris, aveugles comme le monde peut l'être parfois (un sticker « indépendant » à la place de l'affichage numérique, à la fois symbole Nazi et Breton)... Tous ces espaces d'un blanc

laiteux ou la façon de montrer est plus importante, sinon autant, que l'œuvre elle-même.

Artiste underground ? Pourquoi pas après tout. Si « Underground » sous entend un engagement dans la vie qui va à l'encontre du système et se fout de ses codes parce qu'il en a d'autres. Est-ce que je me fout de la postérité ? Du regard des autres ? Non, mais je les espère toujours plus intelligents que ces mesquineries qui font de l'art ce qu'il est aujourd'hui : un ramassis de codes aussi incontournables que peut l'être la muraille de chine.

Romain me raconte sa vie, chef de rang dans des grands restaurants, étudiant en art, expert en art du XVIII^e me, conseiller en art contemporain, et maintenant galeriste associé d'Artus, entre autres. Je sais bien que la partie qui me plaît le plus n'est pas la dernière, même si elle est la plus importante dans ce présent d'artiste que j'exècre : devenir quelqu'un de vendable pour que mes œuvres, via tels ou tels médias (galeries, muse, collectionneurs, presse...) touchent plus de monde.

L'entrée de Romain dans le monde de l'art est fascinante puisqu'il eu la chance d'assister à cette conférence historique, aux beaux art, sur « la mort de l'art ». « Les gens étaient près à se battre pour des idées » me dit-il, « et c'était incroyable pour moi qui imaginais l'art comme un endroit où les gens on plutôt des échanges polis ». Evidemment, je retranscrit avec mes mots à moi. Le lendemain nous parlons de mes textes qu'il trouvent « naïfs » et « enfantins », même « s'ils éclairent mon travail d'une autre lumière et ne sont pas mal écrits ». Il est presque gêné de me dire ce qu'il pense, je crois qu'il a peur que j'interprète mal. Quand les critiques ne sont pas dites de manière agressive et sur un ton catégorique –ce que je peux aussi comprendre- elles sont toutes bonnes à prendre. Donner son opinion n'est pas inutile, et pousse parfois l'objet de notre intérêt à « grandir ». Le jugement me dérange plus, car il a caractère définitif qui peu blesser, et que je hais.

Accepterais-je de montrer mes téléphones portables dans des écrans, et mes peintures dans des boîtes ? Bien sûr, mais, dans le meilleur des mondes, j'aimerais autant que les gens puissent se passer de ces boîtes, ou les construisent eux-mêmes. Le manque d'argent est terrible, mais il est fantastique car il amène aussi à faire les choses autrement. Chaque jour est une lutte. Le restaurant que j'ai peur de ne pas pouvoir payer, le livre que j'aimerais pouvoir éditer, les moyens que je n'ai pas tout simplement parce que je m'en donne d'autres. Se concentrer sur la création. Dieu que j'aimerais pouvoir acheter des toiles ceci dit !

Et si j'arrêtais de produire pour revisiter mon œuvre ? Pour, justement, lui donner cette forme tant attendue qui coûte tant (un bon encadrement étant, comme chacun le sait, hors de prix)... Mais pour cela il me faudrait vendre, vendre, vendre et encore vendre- cette fuite en avant impossible parce qu'inacceptable.

Chaque jour amène une autre discussion. J'aimerais tant comprendre, mon travail, le monde qui m'entoure, tout le reste. Comme si, effectivement, je n'avais qu'une façon de voir le monde, la mienne, et qu'il me faille tout tordre pour me sentir bien.

Les poussées de fièvre, la sensation d'étouffer, de perdre pied font ainsi partie de mon quotidien, mais aussi l'impression de vivre une allégorie, d'être ce que je ne saurais être pour mieux le contester un jour. Grandir, quel joli rêve ! Constatation effroyable de celui qui croit en l'immutabilité intemporelle de la création. De la contradiction comme fondement du monde. La mort de l'art, c'est la vie d'autre chose et j'aime vivre.

Le thé est tiède, et je ne rêve que de me foutre devant une bonne merde américaine après une nouvelle journée à écumer les galeries de 798. Au lit à cinq heures avant la sortie du soir. Demain la suite. L'éternel recommencement.

Encadré ou pas, toujours heureux.

Parce que je le vaut bien.

Ici aussi.

(je sais je sais, la fin de ce texte est un peu merdique mais le film a déjà du commencer, alors...)

Des cris de bébé dans le couloir.

Puis des cris de joie.

Tout change si vite quand on est jeune.

Et je ne le suis déjà plus.

Samedi 12 janvier.

Où Artus rencontre dix des plus grands artistes Chinois, visite un pays merveilleux, et ne cesse de parler de lui-même.

Je n'aime pas le dernier texte car je ne le trouve pas accessible. En me réveillant ce matin, j'ai pensé : « allez, assez d'art pour aujourd'hui », mais c'est impossible, l'art est ma vie, et il mérite d'être vécu, et partagé, comme tout le reste. Et puis, maintenant que je sais que je n'écrirais jamais, ou en tout cas pas ici, mes mémoires, je me sens plus libre. Libre de raconter les choses au hasard, de me répéter. J'aime croire ma production accessible à tous, du « populaire » au « branché », en passant par « L'intellectuel » (qui décide de quelle catégorie nous faisons partie est une question que je me pose souvent, et que j'espère pose aussi mon travail), et, quand j'imagine mon spectateur idéal, je pense invariablement à mon pote skateur qui tourne en rond à la fontaine des innocents, et puis un autre et encore un autre, mes amis sans instruction, ni littéraire, ni artistique. Ceux qui ont reçu une éducation de cœur ou se la sont donnée eux-mêmes, faute de parents ou de professeurs conciliant, dirigés par une curiosité du monde jamais satisfaite parce que mal identifiée. Mon ami XP, par exemple, né dans une famille de prolétaires (je sais, ce mot n'a plus de sens aujourd'hui – tu parles !), dans la périphérie d'Angoulême, qui se met au skate assez tôt, et hérite de ce surnom un peu con. XP comme « expérimental pro », à cause de la board de merde qu'il ride à l'époque, une Variflex si je me souviens bien... Nous avons tous des surnoms comme ça, Batman, Chacal, Mousse, Farmer, (Gras) Double, Chozman, Bouchman, Iceman, Tête d'Ampoule, et d'autres hérités de noms de professionnels américains dont quelqu'un décrétait un jour que nous avions « emprunté », le style : (Ray) Barbie, Natas (Kaupas), ou issus du Verlan : Ganmor, Tranbert, voir de dessins animés « Homer (Simpson) ». Chaque ville avait sa propre coutume, ses propres noms de guerre. Personne ne se

consultait pour savoir qui hériterait de quoi, c'était « juste comme ça ». Ce que j'aime dans la culture skate, c'est qu'elle est un terrain fertile à l'éveil aux arts, car il y a tout d'abord ces graphiques pleins de couleurs qui, enfant, nous font choisir notre première board, puis, ensuite, les magazines au graphisme irréprochable, sans compter les vidéos de skate et leur lot de blagues foireuses (celles qui ont donné naissance aux « Jack Ass » sur MTV, le meilleur « video art » que je connaisse). Sans compter les « skate artistes », et je réalise que je ne peux parler de moi, ni d'XP, sans expliquer un peu la « culture skate » qui, sans pour autant en faire partie est très proche du « Street art », tel qu'il est aujourd'hui défini par les musées. Que de codes et de noms pour parler d'un truc très simple !

Mardi 15 janvier.

Ce qui est chiant c'est ce besoin que nous avons de toujours mettre des mots sur les choses. L'art de la rue parce qu'il se fait dans la rue ou qu'il en subit l'influence, le skate art parce que les gens qui le produisent sont des skateurs et qu'ils ont leur propre pratique de la ville et du mobilier urbain... Y a-t-il vraiment autre chose à ajouter ? Si ce n'est le caractère international de cette nouvelle culture qui se développe en marge du système artistique habituel. Avons nous besoin des galeries ? Oui et non car nous avons notre propre réseau, magazines, amis, et qu'en général le côté « authentique » de notre travail suffit à produire un sens qui n'a pas forcément besoin des murs blancs des galeries pour exister.

Je n'ai jamais voulu être assimilé au « skate art », à cause des limites que produit souvent l'élitisme de ces soit-disant micro-cultures, qui, dans la pratique, ne font que poser des barrières illusoirement avant l'inévitable médiatisation. S'il fut effectivement un temps où il était aisé de reconnaître un skateur à l'usure de ses chaussures, ou un graffiteur aux taches qui les recouvraient, c'est maintenant chose impossible. Skateurs

comme graffiteurs ayant aujourd'hui non seulement les moyens mais aussi l'envie de porter d'autres marques que celles qui ont fait leur destin. Quand tout le monde s'approprie des codes qui sont censé représenter des minorités, alors il n'est pas étonnant que ces minorités émigrent vers ce qui au départ les gênaient le plus, et commencent à faire le lien vers la masse gouvernante, pour encore une fois, « soi-disant », changer les choses de l'intérieur.

Je pense que le pouvoir des plus faibles est de n'avoir rien à faire de ceux qui les oppriment – je ne dis pas qu'ils n'en souffrent pas, mais c'est juste un autre monde.

Romain, avec qui, décidément, je discute beaucoup, est d'accord pour admettre que la culture de la rue, est arrivé à une maturité qui lui ouvre les portes d'un marché de l'art qui ne faisait avant que le regarder de haut, mais il n'est pas sûr pour autant que l'art contemporain ait dit son dernier mot. C'est une évidence d'autant plus absolue que « contemporain », sous entends « aujourd'hui », et c'est là que mon art posthume entre en jeu. Ou plutôt a tenté de...

« En ce jour brillant, nous décrétons la mort de l'art « contemporain » en terme d'époque de l'art, de mouvement, et l'avènement de l'art posthume. L'art-vie. »

J'essaye de m'expliquer :

Au début du siècle, les livres d'art ont commencé à titrer : « L'art au tournant du millénaire », puis « L'art d'aujourd'hui ». C'est donc que « L'art contemporain » avait laissé place à autre chose. Mais qu'est-ce que l'art contemporain, si on accepte de le considérer comme une époque de l'art, au même titre que l'impressionnisme ou l'art moderne ? Un mouvement né de ceux des années soixante dix, faisant le lien entre Land art, minimalisme, body art, Installations et autres happenings ? Très auto référencé et poussant loin la réflexion sur, par exemple, la petite peau qui sépare l'anus des couilles (Si vous ne savez pas de qui je parle, c'est que vous êtes vraiment incultes, des cons, oui, vraiment)... Ben ouais, je me demandes ce que mon pote XP

en penserait. En fait, je ne me demandes pas, car figurez-vous que l'un de mes trucs préféré est justement d'arpenter les musées avec mes potes de province – ceux dont je disais plus tôt qu'ils manquent cruellement d'instruction littéraire et artistique, car leur virginité en fait souvent les meilleurs spectateurs du monde. C'est assez impressionnant comme XP se trompe rarement, sur les chefs d'œuvres et les merdes absolues (surtout en art abstrait et moderne) (mis à part les jolis trucs bien faits qui attirent invariablement son regard, comme tous les bons attrape nigaud)... Vous me direz à raison que la qualité de l'art contemporain est de faire appel à d'autres ressorts que l'harmonie et la composition, mais putain, on n'en à rien à foutre des trucs moches dont le sens est tellement compliqué qu'il en devient inaccessible sans « notice ». Street art et skate art sont accessibles sans explication, et il en va de même pour art posthume, art abstrait, et art moderne, ils sont un lien dans le temps avec d'autres époques de l'art, tout en n'ignorant pas le monde d'aujourd'hui, et c'est ce qui fait leur force.

Si je suis honnête, j'avouerais que ce n'est pas tant l'art contemporain qui me rebute, que tout système qui juge édicte, et enferme. L'explosion de l'art de rue était nécessaire, l'avènement de l'art posthume n'était qu'une proposition parmi tant d'autres pour que street art et skate art (à moindre mesure) ne deviennent pas, à leur tour, des écoles de pensées fascisantes, comme elles le deviennent toutes avec le temps (et avant que l'histoire ne réécrive tout).

Notre échec (en tant qu'entité « art posthume »), puisqu'échec il y a eu, montre bien la force de la masse des bien penseurs, de quel qu'horizon que ce soit, et c'est ce qui me fait tant aimer le regard, généreux, d'amis comme XP.

Je vais arrêter maintenant car je réalise que parler d'art, de l'art des autres, n'est pas mon fort... Et que cela fait quelques jours que je n'ai pas raconté quoique ce soit de Pékin, ou de ce qui m'entoure ce qui est souvent le cas quand on se regarde le nombril... La visite de la muraille de chine par exemple, ou la

rencontre d'un artiste historique chinois, sans compter le bain chaud à la place de la visite du Temple du ciel, et l'incroyable hutong de Nanluo Xiang...

Bah ! La suite au prochain épisode.

Aujourd'hui, j'ai peint toute la journée !

Mercredi 16 janvier.

L'impression d'appliquer une recette ne me quitte plus lorsque je peins. Ce sont les mêmes typos, les mêmes coulures, et les mêmes couleurs qui m'obsèdent. Noir, blanc, rouge, Helvetica et Times, un peu d'Edwardian script, plus du « Handwriting » (pourquoi en Anglais dans le texte ?). Des mots, des phrases collectés ici et là. J'imagine l'influence de la BD dans mon enfance...

J'ai appris il n'y a pas longtemps que ma mère et mon beau-père avaient connu la bande de Métal Hurlant, qui avaient leur studio dans la même rue que nous. J'avais entre six et neuf ans et nous habitions rue du théâtre, dans un minuscule appartement, au-dessus d'un restaurant arabe. Ma mère avait retenu le « Fissa fissa », et d'autres mots encore, et je me souviens très clairement de mon petit pote avec qui nous courrions dans les couloirs ou dans la cuisine. Je crois que les chiottes étaient sur le palier, qu'il n'y avait pas de douche et que Louis avait construit une estrade sur laquelle était posé le lit. Quand ils n'étaient pas là, un vieux Kabyle à la retraite, que nous avions surnommé « Moustache », s'occupait de moi, et nous allions voir, le mercredi, des films de Kung fu dans les cinémas permanents de Strasbourg Saint-Denis, en général deux, suivis d'un film de série b, ou z, français ou américain... La vraie culture populaire française ! J'étais complètement fasciné par les courses de voitures et autres batailles à coup de sabre et d'épée, les moines shaolin, et tout cet univers sur lequel Quentin Tarentino a construit son cinéma.

C'est un peu ce à quoi me fait penser ma dernière peinture, qui, je dois le dire, est assez ratée.

Avec Romain, nous avons trouvé aux puces locales, un peintre qui, en plus d'huiles majestueuses, réalise des peintures sur commande. Après une (dure) négociation, nous avons fini par lui acheter un portrait en pied d'un homme, téléphone à la main, stylo et cahier dans l'autre, dans une posture de contremaître, des ouvriers au second plan. Mon idée était

évidemment de la customiser à ma sauce et d'intervenir dessus, comme c'est mon habitude – ce que j'ai fait. La veille ou l'avant veille, nous avons rencontré Qu Yan (prononcer Chienne), un artiste historique chinois ayant pris part à la révolution culturelle, dont les œuvres faisaient part d'un engagement réel tant au niveau politique que formel. Son dernier travail, sur les églises underground chrétiennes, interdites par le gouvernement, présenté face à la série précédente des « Power space » (une documentation photographique sur les endroits de pouvoir en Chine, et donc ces fameuses églises, pareillement tirées sur des panneaux de 1, 50 X 2 m), avait une qualité « Européenne » qui me séduisait. Il faisait un peu froid dans le studio de l'artiste dont l'humilité acétique me plut dès le prime abord. Dans un coin, il y avait une série de 10 ou 15 peintures datées de 1990, juste après la révolte de Tienanmen, qui imposait le respect – comme si tout était fait pour nous faire comprendre que nous n'étions pas dans un autre de ces grands studios sans âme de peintres millionnaires. Je devais déchanter assez vite. J'ai déjà dit que l'élitisme, quel qu'il soit, me rebute, et que la dignité, quand elle n'est pas teintée de second degré, à ce quelque chose de froid qui me fait penser à de la bêtise. Qu Yan, avait une grandeur que je ne comprenais pas, car elle me semblait exclure toute autre personne que lui-même de son univers. Au hasard des catalogues posés sur sa table, Qu Yan nous montre une photo d'une œuvre perdue qui fait maintenant partie de l'histoire de l'art chinois, au même titre que – je ne sais pas, mettons, « les demoiselles d'Avignon », pour l'art français. La peinture vaut des millions qu'il ne touchera jamais. Avec le boom de l'art chinois, il n'est pas rare qu'une peinture achetée ici deux ou trois mille euros atteigne rapidement de tels sommets, et il n'y a pas grand-chose d'autre à faire que compatir tout en se disant « merde, j'espère bien que ça m'arrivera à moi aussi un jour », car, évidemment, c'est aussi ce que je me dis. Qu Yan a maintenant une immense maison qu'il a désigné lui-même, et un certain poids dans l'art chinois, c'est en tout cas ce que j'imagine, alors pourquoi cette

dignité ? Cette distance ? Est-elle liée à des déceptions, de la timidité, du recul ? Comment savoir ? Mais le fait est que je n'aime pas cette « dignité » qui prend des allures de grandeur, et donc éloigne. En y repensant, je pense que l'art des Gao Brothers, avec les sculptures de Mao bébé, Mao Pinocchio, et autres Lady Mao (avec des gros nichons), ont aussi leur raison d'être dans cet univers, deux gardes à la porte qui interdisent l'accès de l'atelier aux visiteurs pendant l'été... Tout cela est très très perturbant.

Mélanie me présente à un Galeriste en présence de Romain et Bei... Qui prendra la commission dans le cas (fortement improbable) d'une exposition ? Cette peinture que je suis en train de Customiser (peindre dessus), acheté pour trois franc six sous (200 euros quand même) au marché, est-elle un chef d'œuvre ignoré que je suis en train de détruire ?

Tous ces codes...

Romain et Bei qui font leurs premiers rendez-vous professionnels seuls et Mélanie m'emmène partout...

Le professionnalisme sans lequel rien n'est possible. La dignité dans laquelle on se drapé de peur de montrer sa sensibilité.

Au restaurant, nous demandons à Qu Yan, s'il connaît de jeunes artistes prometteurs, qui, selon lui, ont le même engagement qui fut un temps le sien. Pas de réponse, mais la bouffe est, comme d'habitude, excellente.

Et je pense encore au street art, aux mecs à quatre heures du matin en train de poser leurs tags ici où ailleurs, à la peur de la police, au courage, à mes œuvres qui ne vont pas forcément dans le sens du marché (même si le marché me rattrape), au « combat » de la nouvelle génération (qui n'est déjà plus si nouvelle que ça...), aux Tektonites.

Le lendemain, nous allons visiter la collection Ullens, dans un grand centre d'art au cœur de 798. « La nouvelle vague de 85 », regroupe tous les artistes qui ont fait l'art d'aujourd'hui en chine, à un moment où créer pouvait encore les amener en prison pour quelques années... La qualité des peintures, photos et autres installations qui sont montrées est extrêmement

proche de ma sensibilité car elle renvoie à une foule d'œuvres que je connais – le carré de Malevitch, les peintures de Basquiat, Tapiès... et nous parlons encore une fois de l'internationalisation de l'art, et de la magie qui fait que, partout dans le monde, des gens se mettent à faire la même chose en même temps, sans forcément avoir de contact entre eux. Je me demande si aujourd'hui des personnes sont en train de monter de telles collections (et comment se fait-il que je n'ai pas encore été contacté ?)... Je serais très curieux de voir ça, et d'avoir le recul dans le temps pour pouvoir « juger », notre époque, ou, préférablement, être capable de l'appréhender dans une plus grande largeur...

Le descriptif de l'expo, met au même niveau l'entrée de Mc do, coca, et KFC, que la « Sartre mania », et le massacre de Tienanmen... « Le marché chinois », n'a pas fini de me fasciner. Sur un mur je peux lire : « Except for money and big studios, chinese artists have everything they need »... Ouais, ben je suppose qu'il faut juste être patient... et, comme dit Romain, « Tu préfères quoi ? Un grand verre de vin coupé à l'eau, ou un petit pur ? ». Comment le saurais-je ? Je ne bois pas d'alcool !

Cela dit, la Muraille de Chine était extraordinaire, surtout de loin – à cause des touristes, et les hutongs, que nous commençons à découvrir avec l'aide de nos amis chinois, valent vraiment le détour, mais sans référent, c'est beaucoup plus dur d'en parler... Comment décrire la majesté et la folie ? Le traditionnel en voie de disparition, et le folklore local. Toujours ces clubs remplis d'expat ou nous finissons souvent nos journées...

Parfois j'aimerais avoir un vocabulaire plus riche et, comme mon amie Laurie, être capable de passer des heures dans des dictionnaires à la recherche de nouveaux mots pour décrire mes expériences.

En fait, depuis que j'ai décidé de publier ces textes, tout va de travers... J'ai tellement envie de dire « des trucs importants », de respecter l'ordre des choses, que j'en perds de vue

l'essentiel : la liberté de dire ce que je veux quand je veux, sans me poser d'autres limites que celles de mon propre désir.

Je pense à Léo, Nico, et Thomas, à Paris, en train de se débattre avec leurs propres vies, à tous ces gens qui m'entourent, à Ramdane qui veut relancer l'épicerie (le concept store que nous avons créé ensemble il y a quelques années) (sur quelles bases ?), aux autres... Et au fait que je n'ai presque pas skaté depuis que je suis ici...

Et, après le départ de Romain et Bei, je décide de trouver le skateshop local qui, évidemment, est de l'autre côté de la ville.

Il fait un froid de canard !

« Tour skateshop », se trouve sur Jiodaokou Nandajie, tout près du très joli Banchang Hutong, et, à peine arrivé, je suis accueilli par... Un Français qui habite dans l'appartement de l'étage supérieur, avec la joyeuse bande de skateurs à qui il appartient (?). C'est tout petit mais très sympathique, avec quelques marques locales comme Justice, Symbolic, Black night... Si je me souviens bien. Les prix sont très bas (entre vingt et trente euros la planche, quarante pour une board pro américaine), surtout pour les marques de fringues et de chaussures dont rien ne prouve qu'elles soient vraies (à seize euros le pantalon Spitfire, et huit le Volcom)... Mais je m'en fous un peu parce que, d'une part, je commence à être totalement à sec et, de l'autre, je n'ai jamais été très friand de marques de skate... Ce n'est pas encore aujourd'hui que le consumérisme à outrance aura ma peau ! Nous discutons un peu de tout et de rien avant qu'un Chinois, qui jusque-là n'avait pas dit un mot, tout occupé qu'il était à travailler sur son ordi (le shop semble aussi être un studio de création), se retourne et nous demande de lui expliquer... l'art ! À croire que cela me poursuit !

Sur ce, voilà notre nouvel ami en train de mesurer à l'aide d'un compas le diamètre d'un capuchon Nestlé, et de le poser sur une feuille A4, sur laquelle il dessine un cercle censé représenter le bouchon vu en plan.

- Alors ? Me demande-t-il, en faisant le geste de se masturber devant son oeuvre.

- Ben tu vois, c'est pas tant ton cercle qui est de l'art, mais la façon dont tu lui dédieras ta vie. Si, par exemple, tu es toujours en train de travailler sur ce cercle dans 15 ans, et que tu lui as consacré toutes tes pensées, alors tu seras peut-être un artiste. (Voyant qu'il n'est pas du tout persuadé) Tu vois les deux tabourets là, ce sont deux ronds, ces ronds t'obsèdent, tu les déplaces inconsciemment comme tu dessines des figures géométriques sur le papier, et (avisant deux nouveaux objets) ce chapeau, et ce ballon... Tu es comme possédé par le démon, et tout devient de l'art pour toi. Tu n'as à ce moment pas besoin d'aller au musée, ou de chercher une galerie, car ce sera sans doute le musée qui viendra à toi. Si tu as encore ce dessin que tu es en train de nous montrer et qui est à la base de cette discussion, alors la feuille et le bouchon deviendront des pièces historiques qui vaudront très chers.

- Je ne comprends pas...

- Tu vois, vu comment c'est difficile d'être « artiste », tu peux peut-être accepter l'idée que la plupart des choses qui sont montrées dans ces musées ont une certaine valeur, et pas seulement pour ceux qui les ont créés... Comme tu le vois, ce n'est pas qu'une question de sensibilité mais aussi d'investissement dans la création, quelle que soit la forme que cette création prenne. Et il faut parfois des années pour trouver la bonne forme...

- Oui, mais moi, ce qui m'intéresse c'est la feuille et le bouchon, juste la feuille et le bouchon.

- Et tu compte montrer ça comment ?

Je prends la feuille et le bouchon, les plaque sur le mur et les laisse tomber.

- non, j'aime quand c'est à plat.

- Oui, mais alors est-ce que tu montre sur la table, avec ce qu'il y a autour, ou juste la feuille et le bouchon ?

Je reprends la feuille et le bouchon, les tiens en l'air, et les laisse tomber au sol.

- Ah ! Je comprends un peu mieux... Donc si je dessine le cercle avec le bouchon, ce n'est pas la même chose qu'avec un compas, et tout dépend aussi de la façon dont je montre le dessin... Et puis aussi il y a la façon dont je dessine, avec quoi, et toutes les possibilités que recèle la feuille, l'endroit où je dessine, montre, à qui... Tout ça...

- Voilà, tu as compris !

- T'es mon frère mec, tu reviens quand tu veux ici, il y aura toujours un café pour toi !

J'avoue, j'ai un peu abrégé une heure de discussion à bâtons rompus, et ça semble un peu con comme ça, mais quel moment !

Encore un truc... Je sais, je parle beaucoup de ce mec Romain, et c'est un peu comme si j'étais amoureux, mais les « vraies rencontres » sont si rares.

La veille de son départ lui et Bei sont venus à la maison, pour boire un verre et voir le travail d'Eleonora, qui en plus d'être une très bonne styliste, fait aussi des collages très puissants. Nous avons encore une fois beaucoup parlé, et je lui ai montré mon travail depuis le début. Plein d'œuvres qu'il ne connaissait pas, et expliqué, peut-être pour la première fois, mon travail. Le rapport avec mon vécu, mon éducation, mes rencontres. Le choix du noir et du blanc qui ne sont pas des couleurs, puis l'arrivée du rouge, mon présent intérêt pour ce que j'appelle « le graffiti historique », qui n'a rien à voir avec l'école américaine des années soixante-dix quatre-vingt, mais avec les slogans politiques et autres de l'après seconde guerre mondiale, et tout particulièrement en France. Brassai et Debord plus que Haring et Futura 2000...

Ma galeriste, qui est aussi mon amie, Patricia Dorfmann, ne m'a jamais posé toutes ces questions et Romain était comme avide. Avide de comprendre, de connaître, curieux de mes références comme de mon évolution. Pas mal pour un mec qui dit s'intéresser plus à l'œuvre qu'aux artistes... Le besoin de dire est si important, et même si, dans la pratique, on se fiche bien pas mal qu'un jour mon ex-femme ai signé l'une de mes

peintures pour s'approprier mon œuvre, au même moment où elle étudiait Derrida, et où j'étais moi-même en train de lire le Don Quichotte de Pierre Ménéard, il n'est quand même pas inutile de le savoir.

Sans cette petite signature nous ne nous serions peut-être pas séparés, je n'aurais peut-être pas monté l'épicerie, puis tricks, et je n'aurais certainement pas arrêté de peindre pendant presque trois ans, avant de m'y remettre, lentement, tout en essayant de ne pas utiliser de peinture dans mes peintures (N'utilisant que du noir à tableau, du vernis, de la cire, du gesso et du caparol).

Veronica avait aussi réussi à peindre des grands formats alors que j'étais prisonnier de toutes petites surfaces. Il y a tellement de façons de raconter la même histoire.

Pour ceux qui ne connaissent pas Derrida, il semblerait que ce dernier affirme que quelqu'un qui recopierait aujourd'hui, par exemple, « La république » ou « Le banquet » de Platon, ne réécrirait pas du tout la même histoire, parce qu'il la nourrirait de son propre vécu, et que l'action de recopier n'est, de toute façon, pas la même que celle d'écrire. Que l'appropriation est plus puissante que la création. Même chose pour Pierre Ménéard, Cervantes, et Borgès...

Je me souviens de disputes monumentales qui engageaient bien plus que la subsistance de notre couple...

Comment devient-on artiste ? Et surtout pourquoi ? Pourquoi décider d'engager sa vie parce qu'un carré nous importe plus qu'une guerre, car il est cette guerre, ou qu'une personne, car il est la personne qui l'a peinte. Sa lutte et sa façon d'exister pour et par le monde.

Cette nuit, je me suis levé pour peindre une lettre que j'avais hier grattée de la surface de la peinture. Le blanc qui devait servir de sous couche a, tout d'un coup, au réveil, pris une valeur que je ne lui imaginai pas, car il était la trace physique d'un repentir, d'une erreur, et donnait toute sa qualité à une peinture, qui, sans cela, n'en avait pas.

Je ne décide jamais quand une peinture est finie ou pas, car la peinture porte en elle sa propre vérité. Je m'assieds, je regarde, et je laisse l'émotion m'envahir. Un rien peut faire naître l'émotion, mais il faut beaucoup pour que ce rien devienne l'évidence de l'œuvre, et c'est là qu'est tout le travail du peintre, et pas celui de l'artiste. D'une certaine manière, je crois qu'être artiste est plus facile qu'être peintre, car le concept et non la matière vient poser le sens de l'œuvre. Une œuvre réussie est une oeuvre qui nous échappe et que l'on ne comprend pas avec des mots, même si des mots la recouvrent, ou la définissent.

J'aime regarder pendant des heures mon travail. Me perdre et me trouver dans ce que j'ai réalisé avec mes mains plus qu'avec mon esprit. J'aime tant la matière et le contact physique avec les objets, et les personnes (mais d'une autre manière), que c'en est maladif. Il faut qu'il se passe quelque chose. Toujours.

Là tout de suite un coup de téléphone de ma chérie qui me demande de descendre pour déjeuner avec moi.

Sandwich à San Litun.

Un vrai poème.

Mercredi 16 janvier.

Oï !

Je suis passé à la boutique JCDC aujourd'hui du coup j'en ai profité pour choper ton bouquin. C'est cool. J'ai envie de le colorier avec des vieux feutres mais j'ai pas le courage de l'abimer.

Au fait, t'en as pas marre de la bouffe chinoise ? Quand j'y suis allé, au bout d'un mois je mangeais au Mac do deux fois par jour. La honte maximum.

Yo

Thomas.

Thomas,

Marre de bouffer chinois ? Clair, mais en même temps il y a tellement de variétés de cuisine ici. Tu m'avais déjà dit que tu étais allé en Chine ? Je ne me souviens plus. Tu y faisais quoi ? Quand à colorier mon album, quelle bonne idée, vas-y, lance toi, et j'essayerais de t'en avoir un autre à mon retour, pas de problème !

Putain les mails ça prend un temps fou d'y répondre, mais les tiens me font toujours plaisir. J'ai décidé de publier le bouquin de mes textes ici, et donc, si tu es d'accord y joindre tes lettres auquel j'ai répondu sur ill. On prévoit un tout petit tirage sur papier de merde avec quelques exemplaires en série limitée. Puisque je ne fais qu'écrire autant que ça serve à quelque chose... Au fait tu penses quoi de mes dernières aventures ? Le pire c'est le froid qui limite les sorties et nous (me) donne l'envie de rester à la maison calfeutré sous les duvets (ils ont enfin baissé le chauffage qui était à 27 degrés !).

J'ai bouffé trois fois à Mc Do depuis que je suis là, et, dans les musées, la date d'entrée de Mc Do, Coca, et KFC, est cité

comme phénomène historique. L'ouverture sur le monde prend parfois des allures bien étrange, mais je continue de penser que, ouais, Mc Do, why not ? Dans l'art chinois, on voit parfois d'étranges créatures chevauchant des canettes géantes, et des logos apparaître par intermittence dans des oeuvres importantes. c'est la vie mec ! Faut faire avec, mais quand même deux fois par jour, c'est trop !!!!!!!

Les brochettes à la sauvette dans la rue, c'est un grand truc !!!!!!!

Et puis j'adore le riz !
à bientôt.

Artus.

Hi nao Artus

*si c'est bien le bonjour chinois ! comment vas-tu mec?!
Alors Artus, je viens de découvrir tes pérégrinations pékinoises sur ill studio, ah Pékin! je trouve toujours ton écriture toujours belle. J'espère qu'il va en ressortir quelque chose d'exceptionnel durant ton séjour. Je fais pas plus de compliments, mais Artus, c'est vraiment hallucinant ta description de Pékin... j'ai l'impression d'avoir déjà vécu là-bas, tant l'absurdité du monde, telle que je l'avais lue dans les romans de Dick, de Cendrars, de Makanine, et ... je ne sais plus, a son image à Pékin. ce système-truc une chimère du capitalisme le plus pur et du communisme le plus libéral, c'est pas du Marx, c'est de l'anti-Engels, de l'exploitation hell's angels !!!! un truc de louf, un gâteau de nems au porc au pied d'une tour high tech étagée de crème chantilly si délicieuse mais inaccessible pour ceux du bas de l'étage... il faut appuyer au moins 100 chiffres pour y monter en ascenseur, mais qui parmi les chinois connaît plus de 100 chiffres dans sa poche? pas beaucoup au vu des milliards d'yeux bridés...*

Je vois trop d'images...

Sinon comment Eleonora se porte-elle ?

Depuis Noël, le départ de Daniele, ton départ... Je reste terré chez moi, un peu comme Daniele devant sa télé italienne chez maman, mais au lieu de télé, j'ai à lire les lignes d'un futur livre qui se présente comme plus épineux que je ne l'aurais imaginé, ça avance bien, et lentement... je me retrouve dans la même situation que toi en janvier dernier, c'est la dèche en ce moment. Heureusement il y a ciel pour subvenir à tout, et qui me pousse derrière mon dos. C'est vrai ; ça rend taré la BD, être enfermé chez soi, sur une table à longueur de journée. À ne pas travailler pour toucher 1000 euros ailleurs, à convaincre trois éditeurs différents de me publier et qui me

disent à chaque fois de continuer pour voir pleinement à quoi ça pouvait ressembler, tu parles ! c'est un 300 pages... un truc de louf, ça me fout le cafard ça. J'ai appelé un pote à collaborer avec moi... je suis un peu taré à me faire ce genre de défi pour une première BD dont j'ai laissé tomber les cases, il y a dix ans. Et quoi de plus, si la vie avait un sens, ce serait sa pensée, sa bataille intérieure, immense infinie et bouillonnante, qu'on aurait envie de crever pour la mettre à grand jour au monde.

Voilà que je m'enrhume en écrivant, c'est toujours ainsi, la tête qui bouillonne d'idées à tel point que mon nez coule, comme un trop plein de vapeur... c'est toujours ainsi quand j'écris, jamais quand je dessine, et tant mieux, car sinon mes dessins auraient été d'un dégueulasse "la merde de l'artiste"

En tout cas, ce rhume, ça me rend confiant, c'est bon signe pour moi.

Ça me fait tout de même plaisir d'avoir de tes nouvelles, et bizarrement par Internet...

Si tu m'envoyais ton adresse pékinoise, celle de ton 100 mètres carrés payés par la boîte danoise d'Eleonora, dans le quartier des tycoons, des expat' ça me ferait plaisir, toucher enfin ce papier, ces timbres, lécher les enveloppes, et au moins sortir les poster.

j'ai pas de tunes là, mais j'ai envie d'acheter des roues autobahn, et skater avec ma vieille board, je vais le faire, j'en ai fait hier, j'ai complètement perdu l'habitude, mon skate fait un bruit effroyable quand je roule, les chiens aboient à mon passage, j'emmerde tout ça je suis sourd moi ! je veux aller à gauche je me penche trop comme si j'avais toujours la fibreflex a mes pieds. et je tombe. Putain d'équilibre... tu vois Artus, faut que je me remette à mon bout de bois d'avant le slalom. Je

suis content que tu arrives à en faire des flips, comme les gamins, sur la place en face de chez moi, quand je suis sur mon balcon. Le skate feeling, c'est plus rien dans ce monde, les skaters sont devenus des portemanteaux narcissiques, et le parvis des droits de l'homme, et la place des innocents, c'est devenu le repaire des iroquois fluos désarticulés... le monde évolue, ça part en couille, je te fais pas dire... beaucoup me disent que c'est des nouveaux punks (à cause de leurs tifs) , merde, ça part en couille....

Ah j'ai une envie de dessiner,

Je te laisse

Et je t'embrasse, pote, ainsi qu'Eleonora

Portez vous bien et n'oubliez pas la muraille de chine !

Aleksi

Jeudi 17 janvier,

Salut Aleksi,

Le bonjour chinois c'est « Ni hao », au revoir « Zàijian », merci « Xièxie », et c'est à peu près tout ce que j'ai appris en un mois. Tous les chinois (en fait que des chinoises maintenant que j'y pense) avec qui je traîne parlant un très bon anglais, j'avoue que je fais un peu l'autruche. Par contre, je compte bien prendre des cours lors de mon deuxième séjour prévu autour de juin... Comment vas-tu ? Je lis que tu dessines beaucoup et que ton nez coule régulièrement d'émotion, moi ce sont les étourdissements et la fièvre qui me prennent parfois, étonnant comme le corps réagit aux stimuli extérieurs. Et ta BD avance... Je suis curieux de voir ça à mon retour. Tu en es où ? Et qu'en est-il de l'autre versant de ton travail ? Les grands dessins, les peintures, les projets d'installation... Expérimente-

tu toujours la peinture à l'huile avec de l'huile ? AhAh cet Aleksi ! Et ou en es-tu de tes démarchages de Galeries et tout ça ? Tu sais que c'est ton tour de nous trouver un truc et de faire une grande rétrospective... Tout le monde attend ça avec impatience ! Il faut t'enlever les doigts du cul mec ! Moi, j'adore tes peintures, ta magie et ta sensibilité, et je ne suis pas le seul.

Je suis content que mes textes te plaisent, et oui, je suis en train de chercher des plans pour imprimer ici et revenir avec un petit livre... Et toi ? Ton écriture est bien plus poétique que la mienne et mérite le détour, surtout quand tu pars dans tes trucs manifestes, tes revendications...

Je te cite : *« Si la vie avait un sens, ce serait sa pensée, sa bataille intérieure, immense infinie et bouillonnante, qu'on aurait envie de crever pour la mettre à grand jour au monde »*. J'aime beaucoup tes inversions, tes tournures de phrases étranges « pour la mettre au monde au grand jour ». Ta compréhension du monde.

Les Tekto qui envahissent les rues de Paris (je te rassure, ils ne sont pas encore arrivés à Pékin, même si Victor y travaille) et nous qui vieillissons (et oui, toi aussi mec !). Comment ça va avec Ciel ?

Avec Eleonora, tout se passe bien, malgré quelques crises passagères (comme tous les couples), et une arrivée un peu difficile. Elle n'arrive pas à se faire à Pékin et à son travail car elle est, comme nous, une passionnée. Les codes vestimentaires Chinois n'étant pas du tout les mêmes qu'en Europe, elle doit sans cesse adapter sa mode à un marché qui la dépasse. J'imagine que ce doit être très difficile et frustrant, mais elle est si jeune ! Pleine d'idéalisme et de volonté – de quoi être très malheureuse quand les choses ne marchent pas comme elle l'espère. Ce qui est bien avec le fait de vieillir, c'est qu'on prend une distance qui nous permet aussi de nous « protéger », quel que soit ce que l'on pense à l'intérieur, comme dit Daniele.

Hier, j'ai passé une chouette journée à écrire, envoyer des mails, imprimer mes nouveaux textes, et faire du brainstorming de pub avec un ami de passage (Victor dont j'ai parlé plus haut, et qui avait réalisé ce petit documentaire sur moi, ou l'on me voit faire du skate). J'ai, moi aussi, terriblement besoin d'argent, et différentes marques ont lancé des compétitions : Slimfast, 100 grand (une barre en chocolat), XYZ (une serviette-éponge), et Heinz (le ketchup). Pas mal d'idées plus débiles les unes que les autres... Très drôle en tout cas.

Et puis le soir nous avons un apéro + Dîner avec Mélanie, dont j'ai déjà parlé dans mes textes (une art consultante un peu folle), Victoria (Acheteuse pour Sotheby's), Trevor (un grand collectionneur d'art chinois), Maite (galeriste à 798), Eleonora, et Victor qui s'est joint à nous sur le tard...

Comme je ne cesse de le répéter dans mes textes, c'est très étrange pour un quelqu'un comme moi de mettre les pieds dans toutes ces conversations qui ne concernent finalement que galeristes et acheteurs, et d'être confronté à toutes ces personnes sont capable de changer le quotidien d'un artiste du jour au lendemain. D'entendre parler du prix des œuvres, bien plus que de leur sens profond, de la côte d'untel ou d'untel plus que de leur investissement dans la vie.

Le collectionneur était pour moi une rareté, car c'était l'un des premiers que j'ai jamais rencontré, un gros monsieur, très gentil et assez doux, mais dont la présence donnait immédiatement une autre tonalité à notre tablée. Mis à part Victor, pour qui cet homme n'était rien, et Eleonora qui réussit à être toujours dans son monde, quoi qu'il arrive, nous étions tous, d'une certaine manière, dépendant de son « pouvoir » (qu'il avait le mérite de ne pas montrer).

Pour moi, c'était une expérience hors du commun, d'observer cet homme, et de regarder ce qui se passait autour de la table. La galeriste, une espagnole venue s'installer à Pékin, m'a immédiatement donné l'image d'une femme intelligente et sûre d'elle, comme la plupart d'entre nous, à tel point que c'en était presque choquant. Je ne veux pas ici insulter quiconque, c'était

un très joli moment, mais aussi un moment de puissance, dans le café branché d'un grand hôtel (avec une femme au micro chantant de très belle reprises d'une voix un peu grave).

Nous buvions des cocktails, comme des gens civilisés, et échangeions des propos assez fins sur le monde, l'art chinois, et les occupations des uns et des autres. Trevor restait assez discret sur ses activités, que tout le monde avait l'air de connaître, et j'étais de plus en plus curieux du personnage, non de ce qu'il pourrait m'apporter, mais de ce qui fait qu'un jour un homme se réveille et devient collectionneur. Car je ne l'imaginai pas autrement. Évidemment, il y a toutes ces histoires de placement financier, de gros billets, et de ventes aux enchères, mais rien de cela ne pouvait exister, selon moi, sans qu'un goût vienne ratifier des choix (aussi commerciaux soient-ils). De quelle race Trevor était-il ? Je savais déjà que Mélanie était du genre papillon, Victoria probablement doté d'une grande intelligence du marché, et la galeriste passionnée... Et qu'étais-je moi ? Un authentique artiste ? Pour la première fois de mon séjour et avec ces gens, je ne me sentais pas mal à l'aise, car il y avait d'une part Eleonora qui me souriait de l'autre côté de la table, et, de l'autre, mon skateboard posé à côté de moi. Je rigole à peine. Ce monde n'était pas mon monde, même s'il l'était aussi. J'étais différent, j'étais le souffle, j'étais celui pour lequel ils travaillaient tous, j'étais libre et la liberté.

Dans mon univers, il n'était pas question de travail, jamais, mais de plaisir (j'utilise toujours le mot travail quand je parle de mes peintures, dessins, et œuvres, de manière plus générale, avec des guillemets dans la tête, faute de meilleur mot). Plaisir d'être là, et de savoir que mon « travail », même s'il a besoin de ces personnes pour exister « socialement », a sa propre vie.

Je ne me souviens pas exactement de quoi nous avons parlé au restaurant, si ce n'est qu'à un moment Trevor a mentionné de l'un de ces nombreux projets (un brevet qui permet l'impression d'œuvres d'artistes sur des lits de diamants), et que je n'ai pas pu m'empêcher d'ouvrir ma grande bouche.

Demander à un artiste de réaliser en série limitée une montre ou un tee-shirt, même sur des pierres précieuses, me semblait complètement ridicule, sauf dans le cadre du hip-hop (et c'était justement un chauffeur de camion qui avait eu cette idée en regardant les graffitis dans la rue), ou du street art (vous la voyez la logique)... Et justement... Puis, dans le domaine de la mode, j'ai évidemment conseillé mon pote JCDC, dont nous avons parlé plutôt durant le dîner.

Toutes les conversations me reviennent : le mariage de Sarkozy avec Carla Bruni sur toutes les bouches, les nouvelles élections aux Etats-Unis, les théories du complot, les mensonges des journaux et le peu de cas que j'accorde aux médias, Victor très véhément sur la politique, et les filles qui, très vite, se taisent, n'ayant rien à voir avec toute cette folie...

J'ai noté quelques phrases dans mon carnet durant la soirée :

« - You cannot paint a serie and be a master forever... They all have exhibitions out of china you know »

« - This is all wrong, all wrong... It is one of those old kids jokes : who wants to be president anyway ? »

« - I am just too old for the 24 hour scene ! »...

Shit like that...

Au moment du désert, je n'ai pas pu m'empêcher de montrer mon book à Trevor.

- Why are you so confident ?

- Well, we are only three in paris to do what we do... So

Je crois que c'est à ce moment-là que je l'ai conquis. Nous avions déjà parlé de la nouvelle scène mondiale, un peu du street art, et de cette culture qui se généralise, encore en marge (pour autant qu'elle l'ai jamais été) du gros marché, mais plus pour très longtemps (je parle d'art là, encore... Je sais bien).

Quelques minutes de plus et Trevor plantait tout le monde, demandant à nous accompagner chez nous pour récupérer une copie du book que je voulais lui donner. Il avait adoré les images et y avait trouvé du « vrai ».

- You see Artus, everyone around this table wish they had a life like yours, it is so rich...

(Ouais, ben ça se voit bien que c'est pas lui qui vit dans 15 m2 depuis plus de 10 ans, mais je comprends son point de vue)

Nos amis étaient un peu choqués, et moi aussi j'avoue. La vie est parfois si rapide.

Dix minutes plus tard et nous étions à la maison, devant un thé, à parler de la vie.

Trevor, dans le taxi, nous avait confié qu'il allait, le lendemain, ou quelques jours plus tard, rendre visite à une femme importante de sa vie à qui il allait demander de l'épouser, alors qu'il ne l'avait pas vu depuis trois ans...

Je lui raconte en quelques mots, brefs, mon rendez vous avec Veronica, il y a deux ans, après un silence de cinq (dont j'avais parlé la veille avec Eleonora).

C'est toujours très bizarre la façon dont les choses arrivent.

Après la rupture avec mon ex-femme, j'avais nagé dans les eaux troubles de la mémoire, ne sachant pas si je l'aimais encore et quels sentiments pouvait encore nous lier, malgré son remariage, sa fille, et la distance qui nous séparait. Il y avait entre nous quelque chose de pas réglé. Je lui écrivais régulièrement des lettres que je n'envoyais pas, faute d'avoir son adresse aux États-Unis, et, sans Anna (une autre Américaine) qui m'aida à la retrouver sur Internet, je ne l'aurais jamais revue. J'ai déjà raconté cette histoire des milliers de fois, ma descente de l'avion, son école, la directrice qui essaye de me virer sous prétexte que « si mon ex-femme ne veut plus me voir c'est qu'il y a une bonne raison », et tout d'un coup, derrière moi Veronica, la femme de ma vie, plus belle que jamais. Mon cœur qui s'accroche à ma bouche, son sourire, sa beauté, « encore plus belle qu'avant », « quelle femme », c'était une guerre dans mon esprit. J'en avais le souffle coupé. Je l'aimais encore. Je n'avais jamais cessé de l'aimer.

Et puis nous avons pris rendez-vous, quelques heures plus tard, et j'ai réalisé que j'avais été amoureux d'un souvenir que toujours j'aimerais. Mais nous avons vieilli, changé, et la distance nous avait séparé bien plus que des mots ne pourraient

jamais le décrire. Aussi soudainement que j'avais réalisé la permanence de mon amour pour elle il s'évanouit. C'était enfin, et après toutes ces années (dix), fini.

Trevor a été très touché par cette histoire, et j'imagine qu'elle a résonné en lui. Et puis il nous a raconté son parcours. Du business à la prise de conscience, sept ans plus tôt, de la prison dans laquelle il vivait, du manque de sens, et de la violence du monde de l'entreprise qui vous broie, sans vous laisser aucune chance.

Trevor veut organiser une exposition avec moi, et je comprends ce que nous avons en commun. Il veut me présenter au directeur (ou trice) du Metropolitan muséum, me montre des photos de son appartement de 2500 mètres carrés à Londres, de ses achats d'art, de sa copine, une sublime harpiste dont il me raconte l'histoire.

Trevor n'est pas avare, tout le contraire même, il est passionné, et humain, comme, à mon avis, les collectionneurs doivent l'être, c'est une très belle rencontre. Il aime certaines de mes œuvres, ma vie, les photos de Maryse, ma mère, et me met en garde contre la censure chinoise, à cause d'un petit portrait de Mao qui dit : « Capitalism turned me into a fuckin bitch » (mais qui parle ? est-ce Mao, ou moi ?).

Nous lui montrons aussi les collages de Eleonora, qui sont très puissants, et il essaye de m'expliquer que pour faire des enfants il faut de l'argent, et qu'il peut essayer d'arranger ça pour moi, « la couverture de Times dans deux ans ». C'est de la poésie. Je ne sais même pas si c'est réel, mais je m'en tape, le moment que nous sommes en train de passer, le deuxième en une semaine après le court passage de Romain à Pékin, vaut tout l'or du monde.

Tu n'imagines pas à quel point il est rassurant d'avoir différentes personnes de cet acabit qui « cautionnent mon art ». rassurant ? Que dis-je, splendide. Oui, j'ai l'impression d'être authentique et d'avoir dédié ma vie à une œuvre. Que de sacrifices, que d'envie. Les choses arriveront-elles un jour ? Je n'ai aucun doute, mais quand ? Accélérer les choses ne serait

pas inutile car j'aurais alors d'autres moyens de créer, d'autres moyens d'aller à la recherche de mes démons qui sont peut-être aussi des démons universels. Nous parlons de souffrance, de tension, et pas simplement de politique à deux balles.

Trevor nous montre ses achats, dont « Exécution », un tableau du Smiling artist (le plus grand artiste chinois), Yue Minjin, et m'explique ce pourquoi il est si grand. Des soldats, sans armes, visent un groupe de smiling figures, torse nus et sans défense. L'œuvre a été réalisé d'après un tableau de Goya, déjà repris par Picasso et Manet : la référence est elle aussi historique. Puis il parle du galeriste chinois du peintre qui a été assassiné, peut-être en rapport avec la vente de l'œuvre que Trevor avait promis de ne pas montrer pendant 10 ans (si j'ai bien compris)...

Nous parlons d'engagement, encore une fois, mais surtout des codes sociaux qui mettent à mort aussi bien que les armes. De liberté donc.

Trevor me pousse dans mes derniers retranchements, et, comme Romain, me force à accepter « le marché », comme faisant partie intégrante du travail de l'artiste. Je continue de croire aux rencontres du hasard, même s'il faut démarcher un minimum.

À deux ou trois heures du matin Trevor quitte la maison, laissant derrière lui un couple heureux. Pas un seul instant il n'a été question de pouvoir. Juste des gens qui font des choses. La mode et la sensibilité d'Eleonora, les collections et les amours de Trevor, la vie d'Artus.

À huit heures Eleonora se levait pour aller travailler, à neuf je prenais une douche, et à midi j'appelais Trevor pour lui demander le titre de l'œuvre citée plus haut.

Demain, j'imagine que j'irais voir Maite à sa galerie.

Je ne suis pas venu ici pour démarcher, mais par amour.

Je crois que faire des œuvres est aussi important que les montrer et qu'il n'y a absolument aucune nécessité de vendre son âme pour « arriver ».

Les choses prendront un an ou cinq, dix ou vingt, les choses prendront une vie.

Dans toutes ces discussions l'art posthume n'était évidemment pas absent, il est une base.

Je pense à toi, à Daniele en Italie, et me dit que je ferais bien de lui écrire. Notre amitié est plus grande que ces rencontres qui feront que nous serons un jour des artistes qui marchent ou qui ne marchent pas. Je ne pardonnerais jamais Edouard pour n'avoir pas respecté le mouvement qui nous unissait, bien plus que ma petite personne, mais peut-être suis-je malhonnête en disant ça, et c'est tout le contraire.

Ramdane veut relancer l'épicerie et sortir de l'ombre le troisième membre de notre groupe. Je lui ai simplement rappelé que ce dernier avait témoigné contre lui au procès, que nous avons gagné, au moment de la fermeture de la boutique.

Beaucoup de choses tournent dans ma tête. Tout ce vécu. Il est grand temps que je laisse mes « œuvres » vivre leur propre vie.

Produit-on jamais assez ?

Qu'est-ce qui est important ?

La trace brutale d'un vécu plus que sa retranscription intellectualité et intellectualisante, ou aussi ? Et si nous n'avions encore jamais rencontré les bons intermédiaires ? Et si je les rencontrais ici, en chine, à cent mille lieues de tout ?

Ah ! La vie et ses surprises.

Ah ! La vie.

Je t'embrasse mon ami.

À bientôt.

PS. Les roues Autobahn, c'est de la tuerie, mais elle sont quand même bien dures.

Je n'ai pas encore vraiment skaté ici, à part pour me déplacer... Samedi peut-être, si Eleonora travaille (ce que je ne souhaite pas)...

Je ferais bien de la mini...

Rock n'roll !

Jeudi 17 janvier.

L'homme se réveille. Il pense au grand collectionneur, à ses amours passées, à ses amis skateboarders et artistes, aux autres. Il ne sait pas pourquoi une telle confiance l'anime, pourquoi il est ce qu'il est. « Quand on croit en Dieu, c'est juste plus simple », dit-il à son amie. Quand on croit en Dieu c'est juste plus simple. Les choses arrivent parce qu'elles doivent arriver et non parce qu'elles ont un sens. La vérité, Dieu, la quête du saint Graal. Tous assis autour d'une table ronde, un homme, une femme, un homme, une femme, pour respecter les coutumes. Le collectionneur à une maison au numéro 13 ou il propose à l'homme de faire une exposition. Chaque expérience est différente et similaire, chaque vie. Entre la femme qui n'a jamais quitté son quartier et l'artiste « toujours à l'affût de sensations nouvelles ». Entre le dessinateur de BD et le businessman, entre le petit Italien plein de névrose et la belle Suédoise, entre la mère et le père l'enfant qui pourrait naître.

L'homme pense à toutes sortes de choses, aux best sellers et aux livres populaires, aux quatre cygnes blancs, à l'année deux mille huit qu'on lui avait un jour décrite comme celle de la consécration.

L'homme relit une phrase notée à la va vite dans son carnet, après un rêve un peu flou : « la foule reconnaît tout de suite ce qui est nouveau et le consomme immédiatement ». La nouveauté est une illusion trompeuse, « n'a de sens que ce qui fait le lien », se dit l'homme, tandis que le soleil se couche sur un lit de brouillard poussiéreux.

Dehors le froid le maintient enfermé, mais il sait bien, qu'un jour ou l'autre, il devra affronter le monde, affûter ses armes émoussées, se munir de son plus beau manteau et y aller « comme un seul homme ».

Celle-là est une œuvre historique, celle-là n'en est pas une. Qu'est-ce qui fait la valeur d'un objet, d'une action ? La plénitude atteinte. Dieu ? Ou le regard des hommes et femmes dont l'obsession a noyé les pupilles. Miroir de leurs vies, de

leur destinée, œuvre décorative à faire pâlir d'envie leurs riches convives.

Le quotidien de l'artiste opposé au quotidien de tout à chacun. Celui-là est doué pour retranscrire, mettre en perspective, créer une tension véhicule de sens.

Jaune, bleu, vert. Les couleurs sont chatoyantes, mais n'existent pas. Il leur manque l'angoisse, seule vérité de l'homme moderne. Totalité, sérénité.

Le temps passe. Dehors de nombreux ouvriers travaillent, ils préparent les jeux, le divertissement, leur victoire comme leur défaite.

L'homme se lève, se regarde, il est ému, fatigué, tendu à l'extrême.

Il ramasse son sac de consommateur de masse, et pars à l'aventure, un sandwich pour tout espoir d'une journée en tout point pareille.

Manger. Dormir.

Rêver.

Samedi 19 janvier.

Salut Daniele,

Un jour succède à un autre jour qui succède à un autre jour, et c'est le même quotidien qui nous rattrape. Peu importe le pays, les gens qui nous accompagnent, ou ce que nous faisons, nos idées sont les mêmes. Elles évoluent, simplement, suivant le cours du temps, que, parfois, un événement d'une violence inaccoutumée, vient briser.

Dans le dernier livre que j'ai lu (« le bourgmestre de Furnes », de Simenon), j'ai relevé la phrase suivante :

« Elle ne se senti pas la force de continuer et elle balbutia :

- J'aime mieux vous laisser avec votre conscience !

Sa conscience, en tout cas, ne l'empêcha pas de faire les gestes de tous les jours, de descendre dans la salle à manger et d'appeler Maria pour le servir, de monter chez Emilia pour lui porter son repas du matin. »

Je ne sais pas pourquoi cette phrase à éveillé quelque chose en moi. Quelque chose de profond. J'ai évidemment pensé aux deux Antoinettes, à Édouard, aux traîtres à leur propre (soi-disant) morale, mais à Maryse aussi. Ma petite maman.

Maryse est très présente dans ma vie, comme un fantôme, et je pense à elle très souvent. Quand je joue avec les pieds d'Eléonora (je chatouillais souvent les pieds de Maryse pour lui dire bonjour), quand je marche dans la rue ou au supermarché, je sent souvent son regard sur moi. Un regard d'une infinie bonté, mais en même temps très très dur. Marqué par la vie. Et je me demande quelles trahisons l'ont amené à se laisser mourir ainsi, elle qui était si pleine de vie et d'amour.

Les gens sous-estiment trop souvent le mal qu'ils nous font, ils se disent toujours « -Cela passera », et cela ne passe jamais. Pourquoi ? Parce qu'il y a ce sens de « l'honneur » qui nous habite, ce sens de la vie.

L'autre jour, j'ai rencontré un collectionneur qui, en regardant mon travail m'a dit, « c'est comme la vie de Jesus, il faut avoir souffert pour le comprendre ». Je ne sais pas si j'ai souffert.

J'ai vécu, des choses m'ont blessé, oui, j'ai souffert, mais je ne le dirais pas dans le sens classique du mot, car cette souffrance était aussi félicité, joie d'être en vie, joie de pouvoir avoir la possibilité de souffrir et non d'être endormi dans un quotidien désastreux.

Je pense à toi en Italie, toi qui souffre, se plaint, a peur, comme dit notre ami Aleksí, et je me souviens de toutes ces conversations que nous avons eu et où je te disais qu'avoir peur ne rimait à rien. Pourquoi avoir peur ? Peur de quoi au juste ? De mourir, de se faire mal, de ressentir ? Mais ressentir est la plus belle chose au monde. Toi et ton goût bizarre, tout ce côté baroque de ta personnalité, riche comme le grenât, ou le velours d'un rideau de théâtre. Cette grandiloquence un peu stupide qui te ressemble si bien (je ne dis pas un instant que tu es stupide mon ami, juste ces phrases que tu t'approprie et que tu cite à tout bout de champ, la philosophie de lycée dont tu te sers si bien, Baudelaire, les épicuriens, Descartes...). Ta culture qui en vaut bien une autre.

Je te parle souvent de skateboard, comme il faut essayer et essayer encore, tomber, se remettre sur la planche, et rire de ses blessures, en être fier même.

Pourquoi est ce que je pense à toi, là maintenant tout de suite alors qu'Eleonora vient de se réveiller et me propose « de regarder un film avec elle ».

Une nouvelle journée vient de commencer, et je voulais partager ces premiers moments avec toi, avec ou sans larme à l'œil.

Un peu décousu ?

« L'homme est un animal sensible. »

Au fait... Comment ça se passe en Italie ?

Carpe diem !

Dimanche 20 janvier.

Bonjour Louis,

Comment vas-tu ? Et la famille ? Dominique, les enfants, Julien, Lara, Ganja, ...

Ça y est ! Je suis à Pékin ! C'est un peu dommage que je ne sois pas passé vous voir avant de partir, mais j'avoue que j'étais un peu énervé contre toi comme tu semblais l'être contre moi, après notre dernier dîner. Que de stupidités ! Oui j'ai trente-sept ans et oui j'ai choisi d'être artiste. Les choses ne changeront pas. C'est une vie un peu dure mais pleine d'aventure, sans stabilité, mais je suis quelqu'un de stable. Enfin, je le pense, et c'est grâce à toi. Je ne regrette pas de n'avoir pas été au bout de mes études « pour être prof », avoir une porte de sortie. J'ai fait plein de choses depuis et je n'arrive pas à savoir si tu es fier de moi ou si tu t'en fous. Quand je parle de mes trucs tu quittes généralement la table et il y a si peu de conversation entre nous. Deux cons qui monologuent. Mais peut-être est-ce moi. Je cherche toujours dans ton regard le père que tu n'es pas. J'adore ton énergie, tes blagues, ton vécu. Je suis un enfant, mais je suis aussi un adulte qui cherche des choses, une vérité, comprendre son passé, et essayer de trouver ce que j'ai à dire, dans mon art, en tant qu'humain, et à correspondre avec son époque. Dire que j'essaye est faux, je fais, je laisse des traces en espérant, comme tout artiste, une reconnaissance qui me permette d'aller plus loin. Je sais que tout cela est très loin de toi et que, sans doute, tu ne le comprends pas, ou... Je ne sais pas en fait. Nous avons des visions différentes du monde.

J'ai souvent des problèmes d'argent car je consacre presque tout à mes photos, mes dessins, peintures, expos, et vivre à peu près convenablement. Je n'achète pas souvent de nouvelles fringues et continue de vivre dans le petit appartement de Patrick. Je sais que tu espérerais plus de moi, mais au moins je ne suis dépendant de personne. La mort de Maryse a été un choc, et, financièrement, m'as mis dans le pétrin. Tu es la

dernière personne à qui j'avais envie de demander de l'aide, mais à qui demander d'autre ? Je ne connais pas exactement le vécu qui t'a séparé de Maryse, mais j'ai entendu tes insultes quand elle est réapparue dans ma vie. Tu n'avais pas complètement tort, mais je pense quand même avoir fais ce que je devais. Cela reste une grande fierté pour moi, et puis, au moins, cela nous aura donné une chance de nous revoir et « de faire la paix ». Qu'est-ce qui a pris à Maryse quand elle a décidé de partir ? De fuir le monde pour se réfugier à la campagne ? À Patrick, à toi ? J'ai construit ma vie sur ce chagrin et je suis devenu un enfant de la télé réalité, du skateboard, et, d'une certaine manière, de la rue. Comme Maryse je rêvais de finir sur un banc. J'avais 15 ans et j'étais en pleine rébellion. Cette rébellion ne m'a jamais quitté. Je me souviens de nos discussions, à la palette, par exemple, ou j'avais essayé de te persuader que connaître le nom des artistes ne servait à rien et que leur œuvre était suffisante. Tu te moquais de mon inculture et essayais de me prouver que nous avions besoin de savoir pour être capable d'appréhender l'œuvre d'untel ou d'untel, dans son intégralité. J'ai très peu de mémoire, c'est connu, mais, lorsque je visite les musées la plupart des noms me sont familiers. J'ai fait des études artistiques parce qu'il fallait bien faire quelque chose, et qu'effectivement j'essayais d'en « branler le moins possible le plus longtemps possible », d'avoir « la belle vie » comme tu disais, et je l'ai eu, jusqu'à Veronica. En vieillissant ce n'est pas si simple, et puis j'aimerais bien avoir des enfants un jour, et pourquoi pas avec Eleonora. J'ai eu la chance d'hériter, d'avoir des biens... Ma culture est étrange car imparfaite et mes lacunes sont énormes. Je sais ce que je sais, pas grand-chose, mais suffisamment pour faire partie de ce monde et tenir quelques conversations. Mon intérêt n'est pas social. Un jour tu m'as dit que le travail était une liberté, et pas un devoir, je suis complètement d'accord avec cette définition, et, à ma manière de dilettante, je travaille beaucoup. Je réfléchis, je retranscris, je mets mon quotidien en abîme. Larry Clark,

Nan Goldin, Ed Templeton, Banksi, David Finsher, Harmony Korine (et tant d'autres), sont des noms importants pour moi, des noms que j'ai essayé de partager avec vous avec plus ou moins de succès. Finalement très proche de notre discussion quand tu disais que nous devons avoir des références communes pour pouvoir communiquer. Quand ta curiosité a t elle disparu, endormi devant la télé. Ou peut-être est-ce moi qui suis complètement chiant. Je sais, ton travail est épuisant, et ma culture toujours approximative et facilement sujette à moquerie. Je n'ai rien contre les moqueries, c'est juste que je les essuie de toute part depuis des années : « Le bouffon, celui qui dit la vérité », comme a écrit un jour un journaliste à mon sujet... Je m'en fous, j'avance, et cela, même si tu ne le remarque pas. Combien de temps faut-il pour construire une vie ?

Quand je pense à toi, je pense à la R5, aux Ray Bans cassées, à la moustache, et à Léo Ferré, mais peut-être ais-je « amélioré » ce souvenir comme d'autres. C'est amusant comme cette réalité a du mal à coïncider avec le temps présent en tout cas – Ah ! Jeunesse !

Je ne te comprends pas, sans doute parce qu'il n'y a rien à comprendre. Un fossé de génération nous sépare car la mienne est « inculte et ne se soucie pas du monde », parce qu'elle est trop occupée à le vivre, un i-pod dans la poche, scotchée sur Internet ou à nos téléphones portables ? J'ai peut-être voyagé comme un débile, avec mon pote Ramdane, mais j'ai déjà voyagé beaucoup... De la Syrie aux Etats-Unis, en passant par l'Argentine, le Japon, l'Inde, les Pays de l'Est et Baltes, et maintenant la Chine. J'aimerais être plus indépendant, plus capable de « m'assumer », mais tel n'est pas mon choix. J'aime suivre et témoigner, réagir à ce qui m'est montré, dire non le moins possible... La politique, oui jolie politique qui nous ment à tour de bras depuis la belle « révolution » de 68. En tout cas tu avais raison, quel président ce Sarkozy ! Un vrai génie des médias !

En ayant Maryse à la maison, j'ai compris pas mal de choses, et pas seulement « bienvenue à l'impasse de la lucidité ». Maryse était une femme exceptionnelle, et je ne sais pas, je ne crois pas, qu'elle ait gâché sa vie. Elle a souffert et n'a pas su gérer, avec sa sensibilité, les choix qu'elle avait pu faire. Choisit-on sa vie quand on refuse de tomber dans le quotidien « qui vous broie comme une machine ».

L'art, pour moi, c'était ce rond blanc que tu avais dessiné au-dessus du lit à la grange. C'est là que tout a commencé, ou peut-être l'amitié de Maryse avec les lettristes puis les situationnistes, puisque, sans le savoir, j'ai fait une maîtrise sur ce sujet. Avais-tu fait le lien ? Mon amour du graffiti, des lettrages. Isidore Isou, Guy Debord, Raymond Hains... Je me demande de quoi vous parliez au début de votre relation, et je ne me souviens presque que des disputes. Mais pourquoi parler de cela ? J'essaie de faire un lien, de trouver ce lien qui nous lie. L'éducation que tu m'as donnée, ce qui est enfoui en toi et en moi, pieds nus dans les champs. Évidemment que je suis un produit de cette éducation, alors quoi ? Pourquoi sommes-nous si loin l'un de l'autre ? À cause des années 80, de la différence d'âge, d'opinion ? Des choix différents que tu as pris dans ta vie au moment où tu as décidé de t'installer avec Dominique et de fonder une vraie famille. Quelque chose qui dure et dont tu sois sûr ? Cette stabilité dont je parlais plus haut ?

Patrick a toujours été absent et je ne l'ai jamais considéré comme mon père, même s'il l'était. Il m'a donné le plaisir des livres, une petite éducation aristo forcée (mais qu'est-elle devenue?) et c'est tout.

Je sais, tout ce que je te raconte doit te sembler totalement impudique, et ça l'est, mais cela aussi est de mon temps – en digne enfant des années 70 et 90 (entre l'éducation reçue et celle que je me suis donnée). Pourquoi aurais-je quelque chose à cacher ? Tu te demandes sans doute qui cela intéresse, l'étalage de vécu qui est la base de mon art et de ma vie (puis qu'il est toujours question de cela chez moi – dois-je vraiment m'en excuser ?) ? Mais tout le monde veut savoir comment vis

son prochain, et pourquoi ne donner que du Star Académie dans les médias ? Même notre président joue le jeu maintenant. Même lui a compris ce changement profond de notre société. Tu aimais Cendrars, j'adore Miller, leur écriture était puissante, mais pas moins qu'une bonne émission de télé d'aujourd'hui (et même si je n'aime pas la télé, on y apprend quand même beaucoup sur le comportement humain, non ?). Édifiant, oui, c'est édifiant (synonyme de « modèle », « archétype », « exemplaire »)...

Le monde d'aujourd'hui.

Ce recul que tu as pris, retiré du monde de l'actualité vécue et non juste « vue à la télé », concentré sur ton travail, tes choix, ta famille. Pourquoi ? À cause de l'âge ou d'une « désillusion » dont j'ai l'impression de faire les frais. Une lassitude ? Ou au contraire parce que tu es heureux et qu'être heureux c'est être en harmonie avec les décisions sur lesquelles on bâti une vie. Des décisions qui remontent à loin. L'oubli du moment présent qui ne nous concerne pas, ou à peine, parce qu'il ne correspond pas à nos choix ou qu'il est irréductible ? Le présent qui ne sera jamais pour moi sa vision médiatique, enfoncé dans un fauteuil, ou un cigare à la bouche après un bon dîner – parce qu'on pense le connaître (ici je ne parle pas forcément de toi). Ce monde qui change, vit, et sourit à ceux qui s'en mêlent.

La vérité des journaux et de la télévision qui n'est jamais la réalité de la vie car elle est pré mâché, prédigéré, et déjà recyclée avant même d'avoir été chié...

Oui, je sais, « je suis très jeune ».

Quel mal à cela. À 37, 47, 57, ou 67 ans ?

C'est la seconde lettre du genre que je t'envoie, car je continue de ne pas savoir où me mettre à côté de toi. Toi qui m'a tant appris, et principalement à me tenir droit sur mes jambes, à être le plus vrai possible, assidu, fidèle à ses idées, ses idéaux, tolérant, compréhensif (mais pas trop quand même car tout accepter c'est ouvrir la voie à l'anarchie la plus totale, et qui voudrait cela ?), et libre, surtout libre...

Je n'ai jamais cessé de skater et de porter des pantalons un peu larges car ils sont confortables et expriment un certain déni, mais je suis maintenant aussi capable de porter des jolis pantalons noirs (en grande partie grâce à Eleonora).

Je ne t'ai jamais vu avec une cravate, et tu continues de t'habiller comme je t'ai toujours connu ; mais tu as voté Sarkozy après avoir été socialiste toute ta vie – seul choix possible. Tu tiens souvent des discours, très justes, de père (Ah ! Julien, ou Lara, dans sa période ado ou tu la reniais totalement), de patron (Je me souviens particulièrement de cette discussion sur le jeune musulman, inacceptable en France si l'on a choisi d'être Français), de Beau-père (Même s'il y a longtemps que tu as abandonné cette partie-là, je crois, puisque je suis « adulte », sans l'être vraiment)... Tu as été en Inde, tu as pris de la drogue, tu as vécu avec Maryse qui est morte à « l'impasse de la lucidité », heureuse malgré tout je crois (autant qu'elle était malheureuse).

Je ne sais pas si tu te poses encore des questions et lesquelles... En tout cas tu ne lasses rien voir, sinon un certain énervement, ou un manque total d'intérêt pour ce que je suis, fait, vit. Ah oui ? Tu as été au Liban avec Ramdane ? L'épicerie ? Pourquoi ? L'art posthume ? Qui a besoin d'un manifeste aujourd'hui ? La photo, c'est le numérique maintenant. Le dessin, la peinture, tu ne veux pas mettre un peu plus de couleur ? C'est d'un déprimant tes trucs ! La chine, c'est plein de chinois. Je sais, d'une part, c'est très dur de parler aux incultes, et de l'autre les artistes demandent beaucoup (trop) d'attention, et c'est « à l'opposé même de ton caractère », comme dit Dominique – et puis on ne peut pas tout aimer (comme ce jour où j'essayais de te montrer des dessins et où tu m'as montré, très fier, le catalogue de la boîte ou allait travailler Julien – quel choc !). Mais je continue de venir manger car nous sommes famille. Je me souviens d'un moment où tu étais avant tout un ami, et j'étais tellement fier d'avoir un ami comme toi. J'avais 12, 13, 14 ans (et puis il y a eu la morale, et maintenant l'architecte fatigué)...

Après ma première lettre, tu es venu me chercher à l'aéroport et, si je me souviens bien, tu étais mal rasé. Cette image est restée gravée en moi, comme les moments qui ont suivi et où nous avons mangé ensemble au restaurant, près de ton bureau. J'avais l'impression que tu essayais de cerner une personnalité que j'avais aussi héritée de toi, que nous essayions de nous comprendre, malgré la distance qui s'était creusée. C'est sans doute ma faute de n'avoir pas essayé plus. Il y avait ce lien. Et puis la vie (qui n'a rien à voir là-dedans) nous a emmené ailleurs.

J'aimerais, un jour, par exemple, que tu me prennes par la main et me fasse visiter l'une ou l'autre de tes constructions. Tu as deux fils tu sais, même si l'un est beaucoup plus vieux que l'autre (et même si « on ne dirait pas »)!

Il y a quelques jours, j'ai rencontré l'un des plus gros collectionneurs d'art chinois, et il m'a demandé : « pourquoi es-tu si sûr de toi ? », et je lui ai répondu : « - parce que nous ne sommes que trois en France à être connus pour faire ce genre d'art qui est aujourd'hui en train de devenir une nouvelle référence internationale ». Le street art, avec mes « amis » Zeus et Space Invaders... Un parasitage intelligent à la portée de tous, dans la rue, sur les murs du métro, ou dans des galeries alternatives... L'épicerie était un très bon projet, même s'il a échoué, comme tant d'autres de mes projets. Mais a-t-il échoué dans ce monde où tout va si vite ? À la fin, c'est une durée qui s'inscrit, et pas un truc ou un autre. Je ne fais pas des « trucs », mais des choses qui me tiennent à cœur. C'est une autre fierté que j'aimerais pouvoir partager avec toi, et même si tu n'aimes pas, ne partage pas mes idées, ou ne comprends pas (ce que je veux bien admettre) la plupart des choses que je fais. J'ai tenté l'art posthume (oui, je sais, c'est la deuxième fois que j'en parle dans cette lettre), écrit un manifeste, encore une jolie proposition d'artiste, et pourquoi pas après tout ? Et puis il y a eu, à Beaubourg, une exposition qui a été influencée par notre accrochage, du dire même du commissaire d'expo (pourquoi

toujours me justifier ?). Une petite victoire mais une victoire quand même. Dieu que j'aimerais partager mes victoires avec toi, avec vous, autrement que dans ces grands monologues que je fais toujours à dîner, sans absolument aucun autre écho que celui de ma propre voix, et votre présence (qui me fait toujours plaisir) à certains de mes vernissages. T'entendre me parler d'architecture, ou de je ne sais quoi qui te passionne sur le moment. Je ne connais rien en architecture, et pourtant, je suis sûr que cela m'intéresserait aussi. J'ai tellement besoin de voir des images, d'apprendre des nouvelles choses chaque jour, chaque heure, et même s'il est pour moi très dur de partager aussi, ou plutôt d'exprimer clairement ce que j'ai à dire...

Pékin est incroyable pour son urbanisme à la sauvage, il y a des trucs qui poussent partout. Un jour un Hutong, un autre un centre commercial, ou un nouveau quartier d'affaires. C'est fantastique d'être là et d'avoir l'impression d'assister « en live », à la naissance d'une nouvelle superpuissance (même s'il y a déjà longtemps que c'est commencé). Il y a un peu de l'Amérique dans ces grandes artères qui font penser à LA, ou « au New-York du début du siècle dernier », comme tout le monde ne cesse de le répéter.

En un mois, je me suis déjà fait quelques amis et, comme je l'ai dit plus haut, mis un pied dans le marché de l'art chinois, ce qui est très difficile pour moi. Tous ces chiffres, et les toiles, les artistes, qui se vendent « comme des petits pains » pour des milliers d'euros. J'ai ainsi eu la chance de rencontrer pas mal des grands intervenants de la scène Pékinoise, artistes, galeristes, acheteurs, collectionneurs...

J'habite chez Eleonora, dans le quartier de San Litun, juste en face de l'ambassade Française, un très bel appartement de 150m², ce qui me change beaucoup de la rue Portefoin, même si la vie est un peu la même. Eleonora travaille la semaine et je vaque à mes occupations, dessine, prend des photos, peins un peu, skate d'un point à un autre, visite, et essaye de m'habituer à la ville et à son abominable pollution. Le soir, l'eau de la

douche est noire de crasse ! Le week-end nous sortons un peu, achetons des dvs, allons voir des expos, ou lisons, allongés sur le lit tandis qu'il fait si froid dehors, car on se les gèle grave ici, et l'appartement est chauffé à 27° !

La bouffe est incroyable, entre le canard pékinois, et la cuisine des différentes provinces, un coup épicé, un autre frit, un troisième à la vapeur. La spécialité de Beijing, ce sont ces petites brochettes que l'on mange dans la rue et qui ont l'air dégueulasses à première vue (à tel point qu'Eleonora refuse catégoriquement de même goûter – et je la comprends), mais sont délicieuses parce que très variées (poisson, tofu, champignon, boeuf, porc, nouilles...), et pas chères du tout (10 cents l'unité). Un bon restau coûte en moyenne 5 euros, et il y a plein d'occasions de manger européen, ce dont nous ne nous privons pas car Eleonora a beaucoup de mal à s'adapter à la vie à la chinoise, comme les milliers d'expatriés qui ont envahi la ville. Son travail est compliqué et la fatigue beaucoup, car la mode chinoise est principalement faite de copies et de « mauvais goût », avec ces grands manteaux pleins de fourrures et de brillants qui prennent, malgré tout, tout leur sens ici.

La semaine dernière, le nouvel associé de Patricia, qui croit beaucoup en moi, a fait le voyage pour me rendre visite et faire quelques rendez-vous professionnels liés à l'ouverture de ce nouveau « gigantesque supermarché de l'art ». Nous avons beaucoup parlé de mon travail et de la scène émergente internationale du street art qui a ici aussi ses représentants. Comme si un nouveau mouvement était en train de naître partout à la fois dans le monde (Banksi avec qui j'ai exposé au musée Galliera est l'artiste qui à la côte la plus en hausse du moment, nous tirant tous vers le haut). Tout cela me retourne la tête car je perds un peu pieds ne sachant plus ce qui est « vrai » et ce qui l'est moins. « Rester concentré » et « authentique », « vrai et pas sincère dans mon art comme dans ma vie » me semble plus important que jamais, et je me sens de moins en moins inquiet pour mon futur car je vois bien que « des choses

se passent ». Qui sait ? Peut-être qu'un jour « Innocence » figurera au panthéon des grandes œuvres de notre génération. « Innocence » qui est sur le mur de Lara...

Nous passons beaucoup de temps à 798, un ancien quartier d'usines gouvernementales transformé en quartier des galeries, avec beaucoup d'ateliers d'artistes.

Tout est disproportionné, les studios, les toiles, les maisons, l'architecture, les malls, les écrans télés et d'ordinateur, mais aussi la différence entre les hauts et les bas salaires, et c'est ce qui donne ce charme si particulier à cette Chine que je découvre.

Tous ces paysans avec leurs carrioles qui vendent des patates douces, ou ramassent tout ce qui traîne dans la ville pour le vendre ailleurs. Les Hutongs délabrés au milieu des tours vertigineuses, les échafaudages en bambou, et les centaines d'ouvriers accroupis en train de manger leurs plats du midi...

La poussière partout.

Les paraboles et les néons.

Les vélos tout crasseux et les grands manteaux de l'armée.

Les temples qui avoisinent les bureaux, les centres administratifs, et les milliers de commerces de tout et de rien.

La place Tienanmen, la cité interdite (que je n'ai pas encore visité), le temple du Lama, et la muraille de Chine très impressionnante et recouverte de touristes.

Ruelles, et immenses artères (8 à 16 voies) qui traversent la ville.

Obligé d'aller se déclarer au commissariat sous peine d'amende, censure et main mise de l'état sur encore beaucoup de choses, descentes de flics dans les immeubles et contrôles...

Rock n'roll et musique américo-européenne, des Djs partout.

Les clubs à la sono redoutable, beaucoup de choses ouvertes 24h sur 24...

Les taxis qui ne savent pas lire les plans et ne parlent pas anglais, contrairement à la jeune population.

Les marchés envahis de faux ou de vrais détournés...

Marchés de l'électronique, de la porcelaine, de l'ancien, du nouveau, du sur mesure mais jamais sur commande. Lieux du maintenant tout de suite. Prix qui change du simple au sept fois plus cher, négociations à n'en plus finir. Supermarchés pour les uns et les autres...

Technologie dernier cri dans des endroits surprenants...

Tout consommable comme partout ailleurs, un téléphone dernier cri dans la poche (j'ai payé le mien 20 euros, pardon 200 RMB – « argent du peuple », et 10 la recharge pour un mois !) et un skateboard américain (made in China) aux pieds qui fait bien marrer tout le monde.

Voilà, la chine version grande ville.

Des expatriés partout et finalement peu de touristes (c'est quand même assez moche pour être honnête, même si très intéressant)...

Michel Le Bayon qui est très curieux de la chine post-Mao débarque la semaine prochaine, et Ramdane dans les mêmes eaux, puis le père d'Eleonora, juste après mon départ. J'espère avoir assez d'argent pour revenir vite. Juste vendre quelques dessins et tout devrait bien se passer avec une ou deux expos programmées à mon retour, maintenant que je suis en train de devenir « un artiste professionnel ».

Bon, je suis sûr que j'oublie des choses, mais j'en ai déjà dit beaucoup.

Eleonora, comme moi, vous faisons une grosse bise.

J'espère que tout va bien à Paris pour vous. Ici, c'est la belle vie. Le pied quoi !

À bientôt.

Artus.

Lundi 21 janvier.

Eleonora me dit : « - I don't want a fast food life ». Il est un peu tard et nous hésitons entre regarder un bon vieux film avec Greta Garbo, un Sherlock Holmes de la bonne époque, et « Boudu sauvé des eaux » de Jean Renoir. Évidemment j'insiste pour voir « Man of the Year » avec Robbin Williams, à la télé, ou « King of California », avec Michael Douglas – d'où la réflexion.

Je ne vois pas en quoi mes deux films américains seraient moins bons que ces vieilleries d'une autre époque. Sherlock Holmes m'a toujours un peu fait chier et je trouve Grrretta Garrbo (à prononcer à l'Allemande) très moche, ce qui enlève pas mal de piment à ses films. Je pense qu'elle aurait fait une très bonne nageuse olympique, voir même une catcheuse hors pair, mais pour le reste, entre « Mata Hari » (avec son costume en papier alu) et Anna Karenine (Bizarre, je préfère le bouquin), bouh... Je me demande qui a bien pu la trouver sexy pour lui donner tous ces rôles. Ce n'est pas parce que c'est vieux que c'est forcément bien, aucune profondeur, rien... Par contre quel homme ce Boudu, mais je l'ai déjà vu tant de fois... Boudu, mon héros !

Cela dit, personnellement, je n'ai rien contre la « fast food life », un bon burger de temps en temps ne fait de mal à personne, et je ne vois pas en quoi me priver d'une bonne soirée dans un pieu avec une très belle suédoise, à regarder une merde américaine, me rendrait plus intelligent. Il y a certainement le théâtre, les excellents restaurants, les musées, les visites touristiques, mais ceci fait partie de l'éducation, pas des plaisirs faciles de la vie. Lire, c'est autre chose, mais ça demande quand même une sacrée attention, et l'avantage de la « fast food life » (autrement nommée « Junk life »), c'est qu'il n'y a vraiment rien de mieux quand on est fatigué ou pressé, quand on veut « faire simple ». Pourquoi croyez-vous que ça marche tant ? Qu'il soit question de Kebabs, de Sandwich, de Mc Do, ou de Beijing Stick, c'est le même besoin de nous

nourrir qui nous pousse à « avaler des merdes », ou à consommer du spectacle, bon, ou mauvais.

Ce matin, au réveil, un gentil chinois est venu installer Internet dans la maison de ma chérie. À cause d'un problème de batterie, il n'a pu configurer notre ordinateur « sur le réseau », et j'ai passé les deux heures qui ont suivi à me battre avec cette putain de machine sans âme. Ça m'a littéralement détruit la journée. J'avais pris une douche, commencé à écrire un peu, et allumé la télé en attendant. Comme il était un peu en retard, je me suis allongé sur le lit scotché sur « Beowulf », et ça ne m'a pas dérangé plus que ça d'éteindre, et de revenir à mon texte après qu'il soit arrivé... Par contre, les deux heures suivantes furent un véritable cauchemar, à essayer de savoir quel code correspondait à quoi, et pourquoi ça ne marchait pas. L'ordinateur est un outil actif qui demande un maximum d'attention. Comme nous il a besoin de nourriture, de musique, de films, de programmes, de jeux, et surtout de quelqu'un pour s'occuper de lui, ranger les dossiers, allumer, éteindre, nettoyer... Que sais-je encore. C'est un robot intelligent un peu plus élaboré qu'un mixeur, mais dont les fonctions sont à peu près les mêmes. On met des jolies choses dedans et il s'en dégage de la très bonne bouillie. La télé est passive, relaxante, débile. Qu'est-ce qui est le mieux ? La culture, ou l'absence de culture ? L'obèse, ou l'anorexique ? Tout ça me dépasse et je trouve terriblement violent tous ces outils qui nous dirigent. « Your phone is calling you ». Tyrannie !

Après deux heures de prise de tête, j'étais vidé. La veille Eleonora s'était endormie sur « King of California », et moi aussi, malgré la très belle (?) Rachel Wood, et je n'étais absolument pas fatigué. Le jour d'avant, nous avions regardé « La disparue de Deauville », avec Sophie Marceau, et je m'étais tapé « I am Legend », avec Will Smith, la soirée précédente (tout bien réfléchi, je crois que j'aurais préféré le contraire : regarder Will Smith et me taper Sophie Marceau... mais on ne peut quand même pas tout avoir !). Que du lourd ! Mais pourquoi pas après tout. Les chefs d'œuvres sont si rares.

Le regard de fou de Michael n'était pas déplaisant, le joli minois de Sophie toujours aussi sublime, et le film de Will Smith, une bonne perspective sur l'avenir.

Donc, j'ai rallumé la télé, j'ai commandé les fameuses pâtes aux brocolis de chez Annie's, et je me suis refoutu au pieu... Devant « Man of the year » qui repassait sur HBO. Eleonora, qui l'avait déjà vu, était au boulot en train d'appeler les gens d'Internet pour qu'ils repassent le lendemain, et je me sentais complètement déprimé par l'immuabilité désastreuse de ma vie. Esclave de ci ou de ça, des technologies modernes comme de ma flemme congénitale.

Je repensais à notre Dimanche à arpenter Pékin à la recherche d'un chargeur Nokia, et aux quelques heures passées à lire le matin « Le petit Prince », et « Les inconnus dans la maison », de Simenon, côte à côte, dans le grand lit, un rayon de soleil sur les paupières de ma chère et tendre qui hésitait encore entre St Ex et Chekhov... Je vous laisse deviner ce que je lui ai conseillé... Dans « Les inconnus dans la maison », Loursat, le héros, retrouve goût à la vie, après qu'un crime ait été commis chez lui, juste à côté de la chambre de sa fille. « Enfin il se passe quelque chose », semble être le cri de ce désabusé.

« Enfin il se passe quelque chose », et que ne ferions-nous pas pour cela. Les petites, mais très fatigantes, aventures du quotidien. Musée, télé, livre, ou ballade en amoureux, disputes, stabilité, cinéma.

The « man of the year », est un très bon film qui montre bien les enjeux du pouvoir et cette hypocrisie que l'on sait... Qu'ais-je gagné et qu'ais-je perdu aujourd'hui alors que la neige a recouvert une partie de la ville... Froid, froid partout sauf dans le grand appartement d'ambassade que nous habitons. Pourquoi sortir ?

Oui, j'aime la Junk Life, car je n'aime pas ce qui est forcé, mais, en même temps, j'ai reçu une telle éducation que je ne pourrais me suffire de... Tu parles !

Je crois que je vais me mater la fin de « King of California », tiens !

Demain, j'aurais Internet, et je n'aurais même pas besoin de sortir pour envoyer ce texte.

Qu'est-ce qu'on est bien chez soi, « une bouteille de pinard à côté du pieu ».

Ben ouais que je comprends !

Le rythme de plus en plus rapide du monde. L'ermite qui bouffe Mc Do, et les millions de Chinois prêts à conquérir le monde.

DVDs et Cds valent ici 1 euro, et bouquins 2,50. Le cinéma est à 6 ou 7. Le bus à 10 centimes...

L'argent, l'argent l'argent, travailler pour bouffer et être capable de ne plus rien faire, calfeutré chez soi, devant son écran.

Quelle flemme, quelle énorme flemme !

Voilà, j'ai écrit un nouveau texte.

Mission accomplie.

Je ne savais vraiment pas de quoi parler aujourd'hui.

Vive la Junk Life.

Et le diable se mors la queue.

PS/ À propos de « Maître du jeu », vous vous souvenez quand, en France, Coluche, notre comique national, s'est présenté aux présidentielles, un nez de clown au milieu de son visage ? Les intentions de vote étaient tellement énormes qu'il s'est désisté assez vite. Quelques temps plus tard il mourrait d'un accident, comme son pote chanteur Balavoine qui avait pris des positions politiques « gênantes »... Ouais, nous aussi dans les années 80 on avait nos théories du complot ! Vraies, fausses, quelle importance, du moment qu'elles témoignaient d'un questionnement de l'autorité en place. Les avions renifleurs, les diamants de Bocassa, le sang contaminé, Clearstream, mais voilà, plus on avance dans le temps, plus la France devient un petit pays, avec le niveau d'éducation qui chute dangereusement chaque année, et la peur, la peur qui grandit. Certains avaient l'habitude de dire que Le Pen était une invention de Mitterrand – j'adore les brèves de comptoir, un

contre pouvoir à droite après la chute du communisme à gauche...

Il y a deux ans, pas très loin de chez moi, le rédacteur en chef de l'Humanité, qui était avec un journaliste qui avait écrit un petit papier sur moi, a traversé la rue pour me serrer la main et me dire qu'il « aimait beaucoup mon travail, camarade ». J'étais d'autant plus fier que j'étais avec une copine qui avait besoin de ce genre de conneries pour m'aimer encore plus...

J'imagine que mon père aurait été très content pour moi, cela dit. J'avais fait la couverture des Lettres Françaises, (le supplément littéraire de l'huma « fondé par Jacques Decour (1910-1942), fusillé par les nazis, Jean Paulhan (1884-1968), et dirigé par Aragon (1953-1972) » après la guerre), avec un dessin ou j'annonçais « America go home », « Le rapport Hite » dans les mains : ma plus belle parution jusqu'à présent.

Pourquoi est-ce que je raconte ça, juste après avoir parlé de Junk Life ? Va savoir. Parce qu'une chose en mène à une autre et encore une autre, et qu'il n'y a pas de « culture » qui mérite d'être passée sous silence, niée, ou même ignorée. Tout mène à tout, à partir du moment où l'on s'engage dans une réflexion et où l'on parcourt le monde à la recherche d'un sens, quel qu'il soit. De « pourquoi Gator a-t-il tué, découpée, et enterrée dans le désert, la meilleure amie de sa femme, après avoir été champion de skateboard », aux « valeurs caloriques des céréales Fitness comparées au Thé croissant du matin »... Tout mérite d'être vu, lu, pensé, digéré, et recraché sous une forme ou une autre. Même Mc Do tout autant symbole de l'impérialisme américain que porte-étendard de la mondialisation telle qu'elle est perçue, dans tous les pays du monde (forcément), par le consommateur innocent.

On ne l'est jamais !

Mardi 22 janvier.

J'ai eu, il y a quelques années, une conversation avec mon beau-père, sur les femmes violés, et j'ai cité, pas vraiment au hasard, le chiffre de 7 sur 20. Comme souvent, lors de ces dîners familiaux, on s'est moqué de moi et de mes relations bizarres, sans aucun rapport avec la réalité (médiatique) du monde, puisque je ne pouvais corroborer mes chiffres par aucune étude sérieuse. J'avais aussi été agressé au cutter à Beauvais, dans « la ville la plus dangereuse de France », ce qui est resté « une blague entre nous ». Et puis, j'ai cessé d'essayer de persuader ma famille d'une réalité parallèle à la leur, bien installés dans le canapé du salon.

Voilà quelques jours que j'essaye d'écrire une lettre à mon beau-père, lui faisant part de ma vision du monde, et de recréer un lien qui s'est pas mal effiloché avec le temps.

Je ne regarde jamais de films de guerre et de films d'horreur car je déteste ça, mais je sais qu'ils existent et ne nie pas leur pouvoir évocateur. Quand je vois un film comme « Festen », ou un truc tordu Coréen (je trouve que les Coréens sont très bons pour faire des films « tordus », comme celui que j'ai vu un jour, ou une femme s'enfonce un hameçon dans la chatte pour se punir d'une faute), je me demande parfois « est-ce qu'on a vraiment besoin de ça » ? C'est vrai, on sait que tous ces trucs existent (l'horreur, la guerre, le viol) mais veut-on vraiment les voir ?

Non, et Oui.

Il y a déjà la télé, « le poids des mots et choc des images » pendant le dîner du soir, et puis, dans les journaux, pour qui aime les lire, tous ces faits divers qui sont le quotidien de populations entières, d'individus perdus dans « leur monde » ; comme je peux l'être dans le mien – comme nous le sommes tous.

Je n'ai pas besoin de voir de films d'horreurs, de guerre, ou de connaître les chiffres exacts de viols féminins, « car je sais déjà ». Je veux être heureux, et je ne veux surtout pas que l'on

me dérange dans mon bonheur. Oui, il y a le monde, les journaux, la télé, et je suis content d'être informé, mais il ne faut pas que tout cela me touche trop.

Les chiffres ne sont que des chiffres, le cinéma du cinéma, mais que dire de l'expérience personnelle ? Comment connaître la vérité. Qu'est-ce que la vérité quand il est question d'une chose aussi personnelle que son corps, par exemple.

Hier, Eléonora m'encourageait à ne pas trop faire chier mon beau-père avec des choses qui n'avaient rien à voir avec notre histoire, et sa position dans le monde.

Nous faisons tous des choix, et, de même que j'aimerais qu'il respecte les miens, il me faut respecter les siens.

Savoir pour, enfin, être capable de fermer les yeux et se reposer.

Mon beau-père a voyagé, vu et vécu beaucoup de choses, a maintenant une famille, un gros cabinet d'architecture, et se moque régulièrement de moi quand je ne peux appuyer mes propos de références exactes.

Je suis très rancunier, et il y a des choses que je ne peux ignorer. Taire. Des choses trop importantes. Et c'est peut-être ce qui pousse tous ces gens à faire de tels films, écrire de tels livres, pour être compris d'un public plus large. De pousser l'information à évoluer. Ne serais-ce qu'un peu.

Ouvrir des yeux déjà ouverts est le plus difficile, pousser les gens à s'engager presque impossible.

Je n'ai jamais cessé de vouloir raconter cette histoire, comme tant d'autres.

De vouloir témoigner, sans chiffres exacts, loin de tout professionnalisme, sans me réfugier derrière ci ou ça.

Me battre pour une vérité qui n'est même pas la mienne, mais que je me suis approprié, jusqu'à, un jour, vivre dans les vitrines du magasin « Le printemps » avec une toile nommée « Pornographie » derrière moi. « Pornographie ». « Innocence ». Médias. Sincérité.

« Empathie ».

Une fille me raconte : « Je suis parti dans un quartier un peu craignos, chez mon copain, et il m'a « forcée ». Je ne pouvais pas partir et j'ai du attendre le matin. Personne ne m'a cru quand j'ai raconté l'histoire et j'ai été foutue à la porte du lycée. En plus, ses potes ont cassé la gueule à mon nouveau mec et m'ont pété le bras ».

Une autre : « C'était ma tante, elle me touchait, et c'était ma seule famille. J'étais trop jeune, je ne savais pas à qui le dire et ou aller ».

Une troisième : « C'était mon père, j'avais 12 ans, je me souviens de tout, et maintenant il y a ma petite sœur qui a le même âge, et j'ai quitté la maison. Je ne sais pas quoi faire. Je pense que je suis obligé d'y retourner. Je ne veux rien dire pour ne pas détruire la famille. Je ne pense pas qu'il recommencera. Il boit beaucoup, pour oublier peut-être. Je fais des études pour être avocate ».

Et tant d'autres : « Un faux flic, il m'a coincé dans les escaliers et m'a forcé à le sucer, j'étais gamine ». « Mon père, mais je ne suis pas sûre, tout est flou. Il boit. Ma sœur ne me parle plus ou à peine, et c'est compliqué avec ma mère. Je me suis beaucoup drogué dans ma vie. C'est très dur d'arrêter ». « Ma mère m'a attaché au radiateur et cassé les bras, j'ai fui en foutant le feu à la maison, puis j'ai été SDF pendant quelques années... », « Mon père, je n'ai rien dit, la famille c'est très important, et maintenant c'est trop tard, j'adore ma famille, mais ils n'ont pas compris mon départ et j'ai des rapports compliqués avec mes frères et sœurs ». « Dans un train, dans la banlieue parisienne, je ne savais pas comment m'enfuir, alors je me suis laissé faire, c'était mieux que d'être violée ». « Le frère de mon mec m'a forcée ». « Mon mec, il m'a battue et traînée par le cheveux », « Il me battais, mais j'étais très amoureuse, c'était aussi ma faute ». « Elle pleurait en regardant la scène de viol à la télé, je suis sûr que ça lui est arrivé à elle aussi ». « On l'a droguée, et puis dans un hôtel... Je pense que ça a été très violent, elle n'ose plus sorti de chez elle ». « Un mec à cagoule »...

Est-ce que je peux en dire plus ? Est-ce que je peux ajouter quelque chose ? Ces histoires ne m'appartiennent pas, je ne les ais pas vécu, même si j'ai vécu autre chose. Nous avons tous notre vécu et personne n'ignore réellement « le monde moderne ». Une fille qui n'a pas fui ou s'est laissé faire a-t-elle été violée ? Un mec, dans un camion, un jour, me dit qu'il a été racketté par deux filles qui menaçaient de l'accuser de viol s'il ne leur lâchait pas quelques billets. Et puis, comment témoigner des années plus tard. Comment raconter l'immonde secret et être sûr qu'il ne sera pas ébruité ? Comment ne pas dire quand on sait. Ne pas se mêler de « ce qui ne nous regarde pas », partagé entre rage, déception, sentiment d'impuissance, dégoût.

Oui, les hommes sont des porcs, oui, le monde est sale. Comment faire pour l'améliorer. « Je le soupçonne d'être le fils de son grand père », « Quelle famille de dégénérés ». « C'était chez lui, je me suis enfuie à poil au volant de la 4L, il violait aussi ses filles, alors j'ai quand même réussi à l'envoyer en prison ». Plus j'écris, plus d'histoires me reviennent... Comment faire l'amour « normalement » quand on a vécu ça. Avoir une vie de couple, posée. Un jour un pote m'a dit : « mais nous, on s'en tape complètement qu'elle ait été violée, c'est sa vie d'aujourd'hui qui compte », et, étrangement, cette phrase sonnait très vrai, à part que l'on ne s'en fout pas. Que personne ne s'en fout. Oui, on aimerait ignorer, oublier, faire l'impasse. C'est impossible.

Et me voilà, à mon tour, en train de raconter plein d'histoires horribles, dont certaines sont « à peine crédibles ». Toutes sont vraies car c'est ainsi qu'elles ont été vécues, et ont marqué à jamais la vie toutes ces personnes dont je parle, et que j'ai rencontré – pour certaines intimement. Imaginez avoir quelqu'un d'étranger à l'intérieur de vous... « Get over it », comme disent les américains. Get over it... Une de ces histoires m'a été raconté par ma mère, elle avait presque soixante ans !

J'entends déjà, « mais tu nous fait chier Artus avec tes histoires, c'est d'un déprimant » ; Une conne m'a dit ça un jour. Je ne l'ai plus jamais revue. Des potes, « c'est différent avec les potes ». C'est vrai que c'est déprimant, pire que ça même. Mais que faire ? Continuer de vivre. Vivre plus fort et plus vrai, pour ceux qui ne le peuvent plus. Supporter, aider, être là. Ne pas juger.

Dans un de mes textes, le plus provocateur que j'ai jamais écrit, et qui est devenu une pièce de théâtre, j'avais imaginé le dialogue suivant :

« - Mais t'es affreux comme mec en fait

- Non, je suis bien pire que ça encore, j'ai du vécu, c'est toi qui l'as dit, et ce vécu me fait parfois dire des conneries plus grosses que moi. Je ne pense pas ce que je viens de dire sur les Africains, et je trouve que le racisme, les extrémismes quels qu'ils soient, la misogynie, et tout le reste sont des conneries, mais quand même. Ce qui est bien quand on a du vécu, c'est que c'est très difficile de nous juger. Tiens, par exemple, tu penserais quoi d'un mec qui a été violé par son père et qui viole à son tour son fils, ou sa fille, et les tue ensuite, est-il coupable, à quel point ? Sans éducation ni regard sur le monde aurait-il pu briser la chaîne, comment le juger. Faut-il l'emprisonner, le tuer, lui expliquer et le libérer après un petit séjour derrière les barreaux ?

- Les violeurs, ça s'enferme à vie !

- Oui, mais ce sont des hommes aussi, avec des sensibilités, des envies, et une fatalité impossible. On est tous façonnés par les sociétés qui nous ont vu naître. Comment ne pas être pédophile quand tous les magazines de mode exhibent des filles de 15 ans en couverture ?

- Ouais, mais la majorité est à 16 ans, et la seule chose dont on peut t'accuser c'est de détournement de mineur.

- Tu vois, tu es déjà façonnés par le système, c'est de la pédophilie ouais ! Mais la pédophilie peut aussi avoir du beau, regarde, Lolita, c'est une histoire merveilleuse non ?

- Elle est d'un glauque !

- *J'avoue, mais c'est beau quand même. Et Harold et Maude, et Woody Allen qui sort avec sa fille*

- *Sa belle fille*

- *C'est pareil, il l'a élevé*

- *Non c'est pas pareil »*

Faut-il « tuer tous les affreux », comme dit Boris Vian ? Ou essayer de les comprendre, les laisser vivre ? Presque aucune de ces filles dont je me fais le porte-parole, sauf ma mère et une autre, n'ont porté plainte, et je ne suis pas sûr qu'elles ne comprendrons jamais ce qu'il leur est arrivé. C'est chose impossible pour elles.

Elles ont du accepter et vivre avec cette fatalité.

Deux d'entre elles ont été violées deux fois.

Horreur, horreur absolue.

Pourquoi est-ce que j'en parle maintenant ? Car c'est arrivé, encore et encore, à une amie d'une amie, qui, elle aussi, avait déjà vécu la chose.

En chine comme ailleurs !

Il est midi. C'est la pause déjeuner.

Je suis sûr que le repas va être délicieux, mais sera-t-il profond ?

Qui a besoin d'une telle profondeur aujourd'hui ?

Tout d'un coup je pense à Minority report, ou les gens sont condamnés avant même d'avoir commis un crime.

Il y a aussi des immenses écrans d'ordinateurs tactiles et virtuels dans ce film.

Le monde n'est pas prêt de changer car il semble qu'il reste des choses dont il est impossible de parler, ou, tout du moins, pas tant qu'elles ne se seront pas transformés en chiffres et en statistiques compréhensibles du grand public (et diffusables par les médias), dans des tableaux qui sont, le plus souvent, très loin de la réalité.

Journaux.

Informations.

Pornographie.

Empathie.

Je crois que je vais faire une nouvelle peinture, et aller manger,
il est temps.

Oui. On travaille mieux le ventre plein.

Plus de crédit sur mon téléphone.

Il va falloir racheter une carte et je commence à être à sec.

Il fait froid dehors mais la neige a fondu.

Les chats font un boucan d'enfer, car les femelles sont en
chaleur, et nous ne sommes pas loin de la pleine lune.

J'ai fini la lettre de mon beau-père, tout en essayant de ne pas
être trop personnel.

De quel droit le serais-je ?

Mercredi 23 janvier.

Salut l'Artus,

je voudrais juste dire un bonjour et que tout est toujours tranquille avec George et ton appartement. Celui-ci est pour l'instant un peu bordelique mais rien d'extraordinaire. La situation avec l'eau chaud est toujours la même, et je crains que cela ne changerai pas avant que tu reviens. C'est un peu au-dessus de moi et je suis désolé. En outre, je suis dans une attente impatiente du printemps. Il me semble que tout va s'arranger avec un peu de soleil et cinq degrés en plus. Putain, le malaise, je peux pas te dire.

Bon. Écris-moi une ligne sur ta situation là-bas si t'as le temps quelque fois (je suis les textes que tu mets sur la ill-site bien sûr mais j'aimerais bien lire un mot sur les trucs générales ou quoi). J'espère que tout va bien pour vous et dis bonjour à Eleonora aussi. Salut, Rikard

Salut Rikard,

bah, les trucs généraux il n'y en a pas trop. C'est le day to day life, le réveil, la douche, le petit déjeuner, l'ordinateur, le déjeuner, la sortie du jour, les courses, le dîner, le film, ou, le week end, les sorties avec les amis... Georges nous manques, mais j'avoue que la perspective de douches froides me donne très envie de rester ici, dans notre appartement chauffé à 27°. Il fait un froid de canard en Chine. Quand à Eleonora, ele n'est pas très heureuse dans son travail, mais ça devrait aller quand même. C'est une grande expérience. Je passe beaucoup de temps dans "le monde de l'art", qui est, ici, très curieux. Je vais bien, mais le froid est vraiment terrible !!! La vie pas chère, et, comme je le dis dans mes textes, il y a un nombre d'expatriés incroyable en Chine, à tel point que c'est presque gênant d'en être "un de plus". Tu restes jusqu'à quand à Paris ?

Tu as la forme quand même malgré "le malaise" ? Et ce texte sur mon travail ? Et la philo ? Les films ? Les filles ?

Tiens moi au courant mon ami !
à bientôt.
Artus.

COMME IL SEMBLERAIT QUE J'AI ÉTÉ HACKÉ SUR
MYSPACE JE NE PEUX NI RECEVOIR NI RÉPONDRE À
MES CORRESPONDANTS
JE VOUS INVITE DONC A ME CONTACTER SUR
ARTUSDELAVILLEON@HOTMAIL.COM
MERCI DE VOTRE COMPREHENSION
ARTUS

« Brusquement il passa du matin au soir, et la seule conscience qu'il eu de cette journée-là fut celle de l'absence totale de vécu tangible. L'homme aurait fait n'importe quoi pour vivre, vivre un peu plus, ressentir autre chose que le mal au dos de l'internaute. Face à lui, la sculpture d'un grand artiste le noyait dans un sentiment d'empathie qu'il ne savait gérer. La douleur l'emplissait d'une sérénité étonnante, une sérénité habitée. Calme, calme absolu de la solitude entourée. Il y avait quelque chose. L'air... L'air qu'il respirait n'était pas le même.

Le matin, une équipe de dératisation était passée sonner à sa porte et il avait eu peur d'un contrôle. On lui racontait tout et n'importe quoi, et il croyait encore voir les chinois, comme dans Tintin, un couteau entre les dents. Dans la rue, les expatriés se reconnaissaient d'un seul regard. Ils étaient l'envahisseur, tous perdus au même endroit, tous liés par la même envie de s'intégrer sans pour autant en être capable.

Pour la première fois, et malgré ses grands voyages, l'homme savait ce que cela faisait de se sentir étranger.

De retour chez lui, dans son logement d'ambassade, protégé, il avait laissé la torpeur le gagner, et il s'était presque endormi devant son écran.

Toute la journée il avait pensé à la télévision, cette image qui lie les hommes de tous pays et de toutes couleurs, et les abrutis à coup d'informations, de jeux, et de séries plus stupides les unes que les autres.

La bêtise était internationale, aussi incontournable que le besoin de se nourrir de tout et de n'importe quoi lorsque l'on a faim.

Étranger chez lui, étranger à son propre être, indifférent et pourtant si sensible.

En découpant le paquet de la petite sculpture, il l'avait marquée d'une balafre sur la lèvre, qui lui rappelait cette photo, si tristement célèbre, ou un noir a comme un fil de fer barbelé imprimé sur la peau.

Souffrance d'un peuple, génocide, peine.

Douce et lancinante musique de l'homme qui veut se sentir vivre, quels qu'en soient le prix et l'égoïsme. Tuer à la tâche des innocents, souffrir pour être capable de dire j'ai vécu. Infliger la souffrance pour ne pas se sentir en reste. Scotché sur un écran d'ordinateur sans aucune notion du temps qui passe. Laisser les mots s'empiler comme autant de cartons vides. Ne pas penser. Ne surtout pas penser. Ni aux autres, ni à soi-même. S'assoupir, le ventre plein, ne pas avoir conscience. Empathie, reconnaissance, acceptation, charité, pitié, identification.

Une tête de poisson fraîchement coupée flotte dans un bol de soupe, le coca cola est frais, et l'homme se recroqueville. La nuit est tombée. Il fait chaud et froid. Très froid. Dehors, à l'extérieur de sa vie bien rangée des ombres s'agitent. Désordre ultime de l'homme marié à sa destinée. Implacable tourbillon de désirs réfrénés, courir jusqu'à ne plus sentir ses jambes. S'enfuir pour se réveiller au point de départ, là ou tout a commencé.

Hier ».

Jeudi 24 janvier.

Je péte un plomb, c'est la première fois que cela m'arrive de manière si violente. J'ai besoin de sortir, partir, prendre l'air, faire le tour du quartier. J'ai préparé à manger, ma copine arrive avec une bouteille de rouge et oublie que je ne bois pas. Tout tourne dans ma tête. L'impression d'habiter une vie qui n'est pas la mienne, de n'être qu'un spectateur conciliant qui ne se bat qu'avec lui-même. Je transpire. Me retourne dans le lit. N'arrive pas à dormir. Et c'est déjà une autre journée. J'attends, j'attends sans cesse le technicien qui ne viendra pas ou ne saura pas réparer. Besoin de sortir, de voir autre chose que mon clavier et mon écran.

À neuf heures, je suis dehors, et j'écume les marchés. Je cherche un projecteur, discute avec un ami de souvenirs, partage un vécu que j'ai laissé derrière moi, il y a déjà quelques

années. Nous mangeons une crêpe chinoise, étrange combinaison d'épices et de gaufre salé. Un régal par moins neuf degrés centigrades. Je rentre dessiner, m'achète du matériel, cours à droite et à gauche, rêve d'inattendu. Une amie m'invite à aller visiter l'atelier de l'un des plus grands artistes chinois, « encore un ! ». Je ne sais pas trop ce qui m'attend sinon des conversations à n'en plus finir dans une langue que je ne comprends pas et qui me laisse à l'écart. Je suis seul. Seul au monde. Seul dans mon monde. Il n'y a que moi. Tout tourne, se mélange. Il faut une heure, dans des embouteillages monstrueux, pour arriver à destination. La lumière fait tomber sur la ville une échappe d'écume, et je regarde par les vitres du taxi la ville se noyer dans son âme.

Nous sommes maintenant dans la campagne, un homme se tient par les bras sous un arbre, la nuit tombe. Dans la cour, un autre personnage chevauche un porc géant recouvert de glace, et se réverbère dans un « China landscape », une œuvre à 600 000 mille euros, aussi magistrale que singulière. Alliage d'acier fondu à la Terminator avec des cornes de cerf et des tétons de louve enceinte, entre Louise Bourgeois, Mathiew Barney, et figures folkloriques chinoises, puisqu'il faut bien des références. À l'intérieur, un autre porc se repose après avoir fait l'amour à une femme superbe, dans un lit à baldaquin. Sur les murs des photos de l'artiste et sa famille. Je lui offre un portrait sur lequel je note « It is not the short cuts that counts, but the journey », dans mon Anglais approximatif, puis j'ajoute « L'important, c'est de durer ». Nos esprits se rencontrent et Chen Wenling m'offre une petite sculpture en bronze qui doit bien valoir des millions. Je suis très très touché. Il y a quelque chose dans son regard, une pureté et une générosité ouvertes... Nous sommes pareils et différents, issus de deux mondes si lointains, et pourtant nous nous comprenons ! Je dépose sur son ordinateur le contenu d'une clef USB qu'il apprécie. Nous partons entourés de milliers d'assistants et de mon amie transformée en agent d'artiste, prometteuse chinoise que j'essaie de cerner. Bei à une nouvelle coupe de cheveux qui lui

va très bien, post punk au passé tumultueux. Le restaurant amène les confidences. Mon amie de passage a travaillé dans l'immobilier, été amoureuse, émigré à Amsterdam, puis aux Etats-Unis et en France, travaillé dans la mode, le design, et suivi, pas à pas, les prédictions d'un homme, presque un bouddha, aux oreilles élargies. J'ai de toutes petites oreilles un peu grandes. Chen Wenling raconte via ma traductrice : « J'avais un mécène, et puis il m'a lâché. Je venais de la campagne et j'ai vendu mon appartement pour continuer. Tout d'un coup c'était le succès. J'avais fait une liste des 100 artistes chinois que je voulais rencontrer et ils m'avaient tous reçu avec dédain. Maintenant je suis l'un d'entre eux tout en sachant que je ne le serais jamais. Quand tu es très haut le désir ne te quitte plus, ce sont les médiocres qui n'ont aucune curiosité et ferment leur porte à tout », et puis Wenling nous montre une liste des règles qu'il faut suivre pour « réussir dans le marché de l'art chinois ». Tout faire en grand, changer la matière, avoir un concept, ne pas exposer dans des galeries mais dans des espaces d'art, vendre directement aux acheteurs d'art sans respecter son galeriste ». la liste est bien plus longue, mais je l'ai déjà oublié. Malgré la discussion qui tourne maintenant autour du féminisme, la femme de Chen n'ouvre pas la bouche et l'une de ses assistantes semble s'endormir dans son bol de riz. Le repas est succulent. Têtes de poissons épicées, thé aux fleurs, soupe de végétaux. Tout est très fin. Chen et Bei sont à bâtons rompus, mon esprit d'évade. Je suis ailleurs. Je pense à l'empathie, à ma discussion du matin avec Pétri, mon ami photographe suisse qui rêve maintenant de Leica, et fait du photo journalisme entre la Suisse et la Chine. Splendides paysages humains et combats de buffles dans des campagnes insolites. Chen Wenling nous invite, comme à son habitude. Il travaille beaucoup et nourri toute sa famille, assistants compris, à qui il offre des caisses de vin Français à chaque nouvelle année. Tout n'est donc pas perdu me dis-je, puisque nous exportons encore. J'apprécie ce personnage qui se cache derrière ses lunettes de marque et que sa femme semble

beaucoup aimer. Une très belle famille, à la fois discrète et si présente entoure la table ronde. Je sais pourquoi je suis ici, mais eux, oui, eux, que font-ils ? Le restaurant appartient à un autre artiste très connu et les murs sont recouverts de toiles de maîtres qui les ont laissés là en échange de repas à vie. Le coup dur est paré d'avance. Nous parlons d'écoles, de mondialisation, de mouvement, encore et encore. Comment une nouvelle génération naît-elle ? Qu'est ce qui fait la particularité de l'art chinois. Retour à la liste. Le mélange de tout, sans distinction ni hiérarchie. Duchamp, l'art conceptuel, le pop art. Tout sert à tout et moi à rien. Je ne parle pas la langue et Eleonora m'attend à la maison après une très dure journée de travail. Il est déjà onze heures et j'ai un petit bronze dans le sac... Oui, je reviendrais. Nous fixons rendez-vous et parlons avec l'un des assistants de mon projet de livre qu'il faudra bien maquetter. Le nouvel an chinois approche... Je pense à une nouvelle série possible (ajouter « faire des séries » à la liste), « she is bored », « she fears », « she... »... Mais de qui est-il question ? De l'inconnu, notre peur de l'inconnu, notre position dans le monde. « She is confus-ed ». « Confucius ». Étonnant ce que les gens voient dans les choses.

La tête me brûle. J'ai encore trop mangé. Mon hôte quitte la table. Il est temps de partir, rentrer. Projeter. Brancher l'ordinateur, et, péniblement retranscrire ce quotidien étouffant parce que, toujours décalé. Mais pourquoi ais-je pété les plombs. Que cherchais-je, heureux veinard aux milles invitations ? Se perdre dans la vie des autres. Se faire le témoin de.

Mon ami Aleksï m'envoie une autre lettre, ou il me parle de Scott Bourne, un autre homme aux bras tatoués en noir qui habite maintenant Paris.

Je me souviens de la déception de ma mère quand elle a appris « que je n'étais pas le seul ». Mais je m'en fous bien pas mal d'être le seul. Ce qui compte c'est le pourquoi, et pas le comment. Non ! Tout compte.

Tout.

Même les erreurs, ou ce présent pathétique lyrisme. Tout est moi et nous.

Le petit bronze posé sur la table et les affaires qu'il me faudra abandonner derrière moi pour lui ménager une petite place dans mon sac. Faire attention de le mettre dans la soute et pas dans mon bagage à main, trop dangereux ce petit homme qui souffre. Trop contondant...

Comme une arme.

Aiguisée. Pour tuer qui ?

Le parcours de Chen me fait penser au mien (toutes proportions gardées !), à ces carrières d'artistes qui sacrifient tout ou presque pour leur art et ne peuvent exister sans le soutien de quelques-uns. Y a t-il de mauvais artistes ? La mode de l'aérographe dans les années 80 ? Typique ! Le kitch ? Chacun ses goûts.

Chen est un grand artiste car il est généreux, et, sans doute, obsédé.

Je me reconnais dans cette obsession.

Un pied à côté et un pied dedans. Absent et curieusement toujours présent.

Dans « l'œil », ou « Le guetteur » (Je ne me souviens plus), Nabokov (?) raconte l'histoire d'un homme qui n'a pas réalisé qu'il était déjà mort et ne comprend pas pourquoi, tout d'un coup, personne ne le voit plus. Ce n'est pas qu'il avait une vie extraordinaire avant, mais... Et puis, il faut bien que quelqu'un lui dise...

Dans « L'oeil dans le ciel », Philip K Dick, est obsédé par cette image de dieu ou du diable qui le poursuit et ne le quitte pas des yeux – il le fut aussi dans la vraie vie.

Piaf chante : « C'est une histoire bien banale et qu'elle est originale. Certains disent qu'elle était belle ».

Très belle.

« La blonde et la brune ».

« Tout ça est simple comme bonjour ».

SHE IS FEARLESS.

And I am too.

Fear what, anyway ?
Sa réflexion dans le miroir.
« Tout ça est simple comme bonjour ! ».
Bonsoir.

Vendredi 25 janvier. 4h50 du matin.

Je veux, j'ai envie... Pleins de peintures dans la tête, pas d'argent pour acheter les toiles. Empathy, She fears, she is fearless, she is bored, she's boredom, Pesi/Coca. Grands formats. De combien ais-je besoin ? 2000 euros ? Merde, ce n'est rien. Matériel, toiles vierges et customisation d'œuvres d'art peintes par d'autres, à qui demander de l'aide ? À qui demander de l'argent ? J'aime cette idée de la série, de solliciter quelqu'un à « investir » en moi. Marché aux puces, vieilleseries et œuvres originales d'artistes. Sacrilège et détérioration volontaire. « Plus value ». « Ready-made amélioré », comme dit l'autre con.

Je pense à cet artiste à qui j'ai acheté la toile sur laquelle j'ai ajouté « She is confused ». Abusais-je de lui ? Lui rendais-je hommage ? Est-il question de destruction ou de création (sachant que tout est « vrai », puisqu'il n'y a pas d'impression jet d'encre ou de retour possible – et c'est ce qui m'intéresse « dans ce projet ») ? D'où m'est venu cette idée de « reprendre », cette nécessité de m'approprier. Est-ce que je ne pourrais pas peindre moi-même ? Non, je n'ai pas envie. C'est comme ces fautes d'orthographe, ces ratures involontaires dans mes dessins qui, un jour, seront peut-être considérés comme une marque de fabrique. Quand j'écris (dessine ou peins), il y a comme une petite voix qui me dicte mes mots dans la tête. Parfois le rythme s'accélère et j'ai du mal à suivre. Quel est le sujet de ce livre que je suis en train d'écrire (et de mon art) ? Ma vie à Pékin, la vie d'artiste, ou tout autre chose ? La destinée ? Dieu donc ? Le libre-arbitre, le choix ? L'amour ? La vie ? « Comment je suis devenu moi » ? Période intermédiaire (en tout cas je suis content que les choses ne soient pas plus claires et d'être incapable de limiter ma pratique à un groupe de mots, ou à un « nœud », comme on le verra plus tard). C'est vrai que la rencontre d'Eleonora a changé beaucoup de choses. Je suis plus confiant, plus posé, plus réfléchi. Je ne dépense pas mon énergie inutilement à courir les

boîtes de nuits et à écumer les bars, ou si je le fais c'est avec elle. J'observe, je note, retranscrit, essaye de clarifier ma vision du monde. Dans la pratique je ne clarifie rien du tout. Les choses claires sont si ennuyeuses. Je me laisse gagner par cette euphorie qui fait toujours de la mauvaise littérature, mais qui est vraie. Quête de vérité, espoir, foi. J'ai mes thèmes récurrents.

Une amie, il y a quelque temps, a « mappé » mes textes de l'an passé dans un ordinateur qui en a analysé le contenu. Je ne lui ai posé aucune question sur la technique, mais le résultat était étonnant ! J'avais devant moi des listes de mots « signifiants » impliqués de nombreuses fois dans des groupes de mots au cours du texte : *Love, art, vie, Artus, monde, temps, Eleonora, jour, Paris, artistes, life, dessin, posthume, histoire, Ramdane, nouvelles, know, petit, time, Lavilléon, gens, homme, vivre, work, Daniele, sens, miss, choses, idées* (du plus au moins important). Puis des mots les plus liés à moi : *Artus, Eleonora, love, Lavilléon, art, miss, vie, baby, know, amis, Paris, time, work, posthume, Daniele, hej, hope, nouvelle, toi, artiste, Aleks, dessins, exposition, life, Julien, Photos, Ramdane, Email, temps, galerie, jour, monde, espère, hard, feel, truc* (toujours du plus au moins important).

La suite était encore plus étonnante, entre « les nœuds », groupes de mots centraux et denses, comme « Artus » (*Artus, Eleonora, Lavilléon, baby, big, her, conversation*) et « art posthume » (*Art, vie, posthume, Daniele, Aleks, expo, Anna, contemporain*), et le mapping proprement dit (qui permet de repérer « les thèmes forts du texte, les mots éloignés, les co-occurrences, et la fréquence », je cite).

Il faut savoir que ce programme est utilisé en pub.

Voilà maintenant ce qu'il a tiré de moi et de mes textes. Souvenez-vous qu'il s'agit d'un ordinateur !

Mapping ARTUS
Tout arrive

Potes, skate et art posthume

- *the art of Artus is in very close relation to his time.*
- *très influencé par Malevitch et Rauschenberg, et le Skate art*
- *Artus lance avec trois amis, le « premier magazine de skate de la troisième vague » (tricks)*
- *Ramdane qui me pique le téléphone des mains et ajoute « Artus, il a besoin de vécu, quitte à en rajouter parfois ».*
Ramdane, mon pourvoyeur de vécu. Quel enclulé ce Daniele quand même.
- *being a roller-skate champion and then a skateboarder his influences came from listening to music such as the Dead Kennedy's and Pixies as well as reading science fiction by Philippe Dick, and comic books.*
- *la vie de Daniele, la vie d'Artus, ensemble dans l'art posthume*
- *Daniele a pris cette magnifique photo. et cette image de la chaise verte, c'est mon image de l'art posthume.*
- *après Tricks, l'Épicerie, Nim, l'art posthume, et bien sûr le skate, Artus oeuvre aujourd'hui dans l'illustration.*

Her

- *i love you. Artus.*
- *i think it is hard for you there, and you escaped in paris because your love of life is violent and poetic*
- *it feels strange to be far apart, especially right now when its really difficult period, your absence is hard and it makes the relationship feels abit empty*
- *it's hard to describe. it's hard to tell you.*
- *realise how much i miss you and how much your presence on my side is important.*
- *i miss your joy here, in the tiny room, but it is also good to be alone a little bit,*
- *i miss you and it feels a bit weird because you are not really in the long loving emails lately...*
- *yes i am still here, yes i miss you terribly too, but no i am not unfaithful.*

Les ex

- salut Veronica, un petit bonjour de paris... j'espère que tout vas bien pour toi.
- j'ai même acheté une veste ! bref tout va plutôt bien. Je pense toujours à toi et à ta famille de temps en temps, même si le souvenir est de plus en plus loin, lui aussi. Es-tu heureuse ? comment vas-tu ? Me répondras-tu
- J'aimerais bientôt t'envoyer une petite vidéo que j'ai faite avec des extraits de mon travail et il y a deux photos de toi, très belles, que j'aimerais y inclure.
- enfin, je ne sais pas trop comment le dire, surtout avec la distance, mais tout cela est très lié à toi, à notre histoire.

Maryse, et aussi les amis et amours

- Artus de Lavilléon : ha ha... enulé, non. On peut dire que tout a commencé par ma mère
- le retour de sa mère, absente depuis plusieurs années, dans sa vie, le conduit à prendre du recul sur cette « nouvelle société du spectacle » et à découvrir le travail de Guy Debord qui fut un temps son meilleur ami.
- la vie l'avait usée jusqu'à la corde, « jusqu'au bout ». mais jusqu'au bout aussi elle avait été elle-même, un personnage en marge, produit d'une autre époque où les idéaux n'étaient pas que consuméristes.
- je ne veux pas passer mon temps à m'éviter
- tout le monde l'adorait. Elle me présentait sa famille et moi la mienne. Ses amis à elle me mettait en garde, mais tout m'était égal. Elle était un rayon de soleil dans une vie déjà pas mal abîmée.
- dans notre monde occidental où "le choix" est un but facile à prendre au contraire de l'ailleurs, l'art posthume se revendique le choix de vie qu'il s'est donné.
- lui qui m'a fait découvrir Miller. Et Daniele qui vit en ce moment comme Henri Miller, sans le vouloir et sans le savoir.

Une vie de SDF, dormant dans la rue, dormant chez des amis, et des nuits blanches pour les soirées spleen à Pigalle.

JCDC

- *Artus oeuvre aujourd'hui dans l'illustration. cela lui vaut de sortir une bd chez Casterman mettant en scène la vie de Jean Charles de Castelbajac.*
- *« Artus a un talent fou ! ». Interview de Jean Charles de Castelbajac. Point de vue. avril 07.*
- *quand j'ai rencontré Jean Charles de Castelbajac, en 1998, j'étais plus ou moins l'une des petites stars branchées de la saison*
- *Artus s'oriente aujourd'hui vers le dessin, avec la sortie d'un album aux éditions Casterman, série d'illustrations autobiographiques très liés à la contre-culture et relatant les aventures du créateur Jean Charles de Castelbajac.*

Galleries

- *inviter nos amis, artistes ou pas, à investir avec nous l'ancien hôtel particulier de Molière, autour de nos quatre installations. Plus tard, malgré les critiques, notre accrochage influencera Francis Lacloche pour son exposition « les peintres de la vie moderne » à Beaubourg.*
- *« les couloirs du métro parisien sont devenus rose et vert fluo grâce aux affiches de l'artiste Artus, l'exposition a été couverte par nombreux journaux télévisés ».*
- *Artus vient de publier un album de bd, mais vit toujours dans ses 12m2, à deux maintenant, Daniele a fait sa première exposition en galerie, mais est sans domicile fixe, et Aleksy travaille et montre son travail dans son « appartement d'artiste ».*
- *l'exposition « it is all happening », est présentée par la galerie Patricia Dorfmann dans le cadre de sa programmation « hors les murs ».*

Les dessins d'Artus (et pas de photos)

•j'ai réalisé quatre dessins pour Playstation en échange d'une PS 3 et quelques jeux. Ces dessins restaient ma possession et n'étaient réalisés que pour le lancement de la nouvelle Playstation. Ils étaient prêts pour le lancement. Un dessin d'Artus vaut aujourd'hui 1500 euros pour un petit format (50x65) prix à la fiac off ("show off").

•je travaille beaucoup à mes dessins, un nouveau diaporama, des trucs, et vis avec presque rien (des dessins que je vends dans la rue en ce moment).

•je vous invite à ma nouvelle expo ou il y aura beaucoup de dessins et de portraits (plus de 100)..

•il y aura le lancement d'un nouveau fanzine que je réalise avec X. un nouvel ami, et des dessins faits ensemble...

•et perdu mon matériel "photo de skate", lors d'une session, Leica et objectifs, une énorme galère !

•et a toi de créer de nouvelles choses!!! faudra que tu me montre tes dessins ça m'intéresse !!!!

•tout d'un coup ma vie est devenue ces petits dessins vites gribouillés d'après photo et totalement autobiographique.

Complètement flippant, n'est-ce pas !

Bon, il est quand même 6h du matin maintenant, je retourne dormir une heure avant de prendre le petit-déjeuner avec Eleonora qui tient une très grande place dans cette analyse, comme on le voit... Ma chérie toute endormie.

Ah ! La vie et ces surprises...

Ce matin, je suis heureux.

Temps de me recoucher.

J'éteins la lumière. J'y suis.

Un corps tout chaud m'attend.

La joie de vivre et de dormir.

Se reposer.

Avant que.

Je suis de plus en plus confiant.

Demain, une autre grande journée.

7h11.

Putain, je trépigne d'impatience. Cette nuit, je suis retombé amoureux dans les bras d'Eleonora. Les petits bruits qu'elle fait en dormant. Ses bras autour de moi. Ma main sur sa hanche. Je pensais à la peinture. La grande peinture. Je suis prêt. Je suis enfin prêt. Et je l'ai toujours été. Mon art est unique parce qu'il est moi et que nous sommes tous uniques. Choix multiples. Une exposition commence à se dessiner. « Tu te souviens de Maryse Lucas » écrit sur une grande toile. Et puis « Elle a peur / I can still feel you, even so far away », sur une autre. Voir grand. J'ai vraiment besoin d'argent. Et là, je pense à Chen Wenling vendant sa maison pour pouvoir montrer son travail, à nos singularités d'humain. À ce qui nous lie tous. À 7 ou 9h. Que vais-je faire ce matin ? Préparer le café d'Eleonora, boire un thé, me recoucher, mater un film débile de plus au réveil parce que quand même, il ne faut pas trop forcer les choses. Tenter un ou deux emails. Qui pourrait me prêter de l'argent ? Et puis il y a mes dettes. Toutes ces dettes, sept ou huit mille euros... La vie d'artiste. Un jour on se réveille et on réalise qu'on navigue dans le cliché. Daniele qui emprunte à droite à gauche, Aleksï qui se fait sponsoriser par sa copine et ses amis. Vendre un dessin de temps en temps pour vivre. Je pense aux lettristes, à Isidore Isou dont je connais peu le travail, et que ma mère avait fréquenté : « quand on lisait des poèmes à voix haute aux sociétés savantes ». Tout se met en place. « Libérer le mot de la tyrannie du sens ». Donner au mot sa valeur picturale. Jenny Holzer, Barbara Kruger. Des noms, tous ces noms, et l'ordinateur qui me dit influencé par Malevitch et Rauschenberg. L'art Russe, l'art Américain, l'art français, et maintenant l'art chinois. Mais qu'est-ce que je fous là ? Le mot qui est aussi l'abstraction moderne. Toutes ces publicités, et, sur un tee-shirt de skate, « I love you Henri ». Tout le monde portait ce tee-shirt à une époque. Pourquoi ? Je rêve toujours de très grandes peintures. « What are you looking

at ? I am enlightening you life » sur un panneau publicitaire perdu en Tchéquie. Qui possède les droits de qui ?

Pétri me raconte quand Prince n'était plus Prince parce que telle compagnie, une « major » comme on dit dans la musique, en avait fait une marque déposée. L'époque où il était devenu le « love symbol »... Et moi qui croyais que c'était un génial délire d'artiste ! Michael Jackson qui prépare un remix de Thriller, et les Pixies qui tardent à se reformer. Jamais plus on n'entendra la voix de Yan Curtis (?). « She's lost control ». Joy division. Je mets un point d'interrogation car je ne suis sûr de rien sauf de moi-même. Et Trent Reznor qui chante, effectivement « I can still feel you, even so far away », mais dans quelle chanson ?

Je pense au succès, à la célébrité, à mes envies...

J'ai 26 ans, je suis en train de discuter avec Emily, tandis que Veronica travaille. Elles se sont rencontrées à un casting et sont immédiatement devenues amies, mais n'ont pas eu le temps de se voir. Deux américaines perdues à Paris. Emily habite à côté du magasin-photo où je suis venu vendre un appareil, je passe au hasard et ne vois pas le temps passer. Veronica est jalouse de cette nouvelle amitié que je lui vole. Elle n'a pas ou peu d'amis, se sent seule, et hait son travail de mannequin. Emily fume, et me parle de sa vie, sur fond de tapisserie bleue à fleurs de lys. Elle vient d'Austin, Texas, et a un accent à couper au couteau. Elle est blonde, très belle, et amoureuse d'un mec qui la fait tourner en bourrique. La distance je suppose. Je lui raconte mon amour fou pour sa future grande amie. Nous communions autour d'un thé, et je me lance. Je lui raconte mes rêves. Cette force qui m'habite : « un jour, je serais aussi connu qu'Andy Warhol ». Elle me regarde bizarrement. « Comment peux-tu raconter ça Artus ? », « Comment peux-tu être si sûr ? », mais elle ne dit pas « Tu te prends pour qui là ? ». Plus tard j'écrirais : « Ce sont nos prétentions qui font de nous ce que nous sommes », mais je n'en suis pas encore là. Je sens le malaise, j'ai encore dit un truc qu'il ne fallait pas et je sais, je sais, il y a des choses qu'il vaut mieux garder pour soi.

J'ai 33 ans quand je rencontre un illustrateur « qui marche », dans une soirée. Nous parlons de tout et de rien, de l'univers du branché comme de son humilité, de l'humilité qui est synonyme de talent et de concentration, nécessaire selon lui. Je ne peux me taire et ressort ma phrase choc (je n'aime même pas Andy Warhol, et, tout bien réfléchi, s'il y avait à choisir, je préférerais un succès plus modeste, à la Malevitch, par exemple – le genre qui révolutionne l'art l'air de rien. Grands noms, grandes destinées). Mais cette fois-ci j'appuie mon propos d'exemples : il n'y a pas un grand artiste qui n'ait pas dit un jour une connerie pareille. « Je sais. Je sais que je vais réussir. Et je sais que je vais réussir grand ». Chacun sa façon de le dire, sa façon de s'engager. Warhol est une marque, comme Kellogg, un truc facilement compréhensible de tous. Je parle évidemment de l'épicerie que certains ont comparée à la factory (Le monde, 20 octobre 1998), des vitrines du printemps, et l'illustrateur se ferme. Il refuse même de continuer la discussion, me méprise ouvertement. Mon début de succès rend certaines choses plus crédibles, plus gênantes, plus pornographiques. Je provoque et je provoque exprès. Je me fous du succès, ce n'est pas de cela qu'il est question, mais de la réaction des gens. Encourageras ou n'encourageras pas ? Quand quelqu'un me dit « Je vais tout déchirer », personnellement, j'aurais plutôt tendance à lui dire vas-y, on verra bien. Il y a de la place pour tous de toute façon. Ou pas ? L'artiste Zeus m'a dit un jour, « il ne peut en rester qu'un ». Quel con ! Ce n'est pas à nous de décider, mais je reste persuadé que l'on peut influencer son destin. Son destin, pas celui des autres, surtout pas dans ce sens qui n'est qu'égoïste. S'il ne peut en exister qu'un alors il ne reste qu'à imaginer qu'il existe différentes catégories. D'un côté Warhol, de l'autre Debord. Coca, ou Pepsi. Mc Do, ou Quick ? Mac, ou PC. Nazisme ou Fascisme ? Et si l'on avait aussi le droit de piocher de chaque côté de la liste. De se contredire. Camus, ou Sartre ? The Cure, ou Dépêche mode ? Les Pixies, ou... qui ? Bien sûr que l'on peut s'influencer... Mutuellement.

Putain de course au succès !

Et puis je pars à la campagne. Ma vie est un échec. Je réfléchis à toutes ces fanfaronnades à moitié sérieuses. Il y a bien longtemps que je n'ai pas pensé à Warhol, mais c'est là, quelque part : « Nous sommes le futur Tapie, le prochain Warhol, le nouveau Dior » (L'Express. 3 12 1998). « Finalement c'est peut-être vrai qu'Artus est le plus grand artiste du siècle », dans un autre ridicule article de presse (Prospectivebook, l'élan chaman, septembre 2000)... D'où me viennent ces « certitudes » ? « Quand j'étais petit, j'apprenais à lire dans des textes que ma mère avait écrits, en mon nom, à la première personne ». Et puis il y a cette question du succès, centrale à notre époque, et ce depuis les années 80. Qu'est-ce qui nous a rendu « comme ça ? ».

À Angoulême, pendant mes études, quand on m'avait demandé ce que je voulais faire plus tard, j'avais répondu « Riche et célèbre », en 1990. Mais je déteste la célébrité. Tous ces paparazzis, ces mouches à merde (mais notez qu'il y en a aussi des très bien).

Je ne rêve plus d'une telle célébrité, pour autant que j'en ai jamais rêvé, mais je continue de croire à mon travail et à la reconnaissance. Tout le monde a besoin de reconnaissance et non de dédain. Regardez-moi, aimez- moi. Souvenez vous. Et si je réussissais, et si mon œuvre posait aussi la question de la célébrité ? Je suis obsédé par Bastien Salabanzi qui un jour m'a déclaré : « Plus tard, je serais champion du monde de skateboard » et l'a été. Je suis désolé, je trouve ça merveilleux. Mais il ne faut pas douter, ne jamais douter, se remettre sans cesse en question, réévaluer, réfléchir au but à atteindre, ne pas perdre de vue les moyens à mettre en œuvre. « Riche et célèbre », ou « Pauvre et ignoré ». Sur un bout de papier, à la même époque, puisque je ne cesse jamais cet aller-retour dans le temps, j'avais écrit : « Le courage de ne rien être, personne ne l'as jamais ».

Quand j'étais petit, je voulais être pompier, astronaute, maître du monde ». Il faut encourager, développer, porter ceux qui

peuvent, et ne pas les étouffer sous des pourquoi comment pour qui tu te prends. Il n'est pas question de réussite mais d'humanité, d'entraide, de rêves.

Le rêveur est endormi.

Je veux, je vais.

Ne pas douter mais remettre en question.

Pourquoi autant que comment.

Et une fois le but atteint, quoi ?

Dans je ne sais plus quel livre de Tonino Benaquista, « Saga », je pense, une bande de loser se voit offrir un créneau horaire impossible pour produire une série télévisée. L'un est scénariste de films d'horreur, l'autre de films d'action, la troisième de série à l'eau de rose, la quatrième de thriller, la cinquième... Et ils créent ensemble une série qui devient vite culte chez tous les nuitards de retour de boîte de nuit. De 4h30 à 5h du matin, ils se voient offrir le prime time... La scène marquante du livre est quand l'un des héros caste la femme de ses rêves, et les discussions interminables sur « comment tuer le personnage clef de la série pour se sortir du pétrin du succès » sont inénarrables... Mais ma mémoire est tellement mauvaise.

Eleonora se lève et je remets cette inintéressante discussion à la Saint glin-glin. « Fite putain » comme on disait dans mon village. « T'as fait qué d'là birouette ? ».

Sans la roue, qu'aurait fait l'homme ?

Mardi 29 janvier.

La frustration est un sentiment terrible, le pire qu'il soit car il naît d'une envie non satisfaite, et réprimée. Les raisons peuvent être toutes différentes. Des problèmes au travail, amoureux, sociaux, peuvent conduire à des réactions disproportionnées sans commune mesure avec l'objet de notre désir inassouvi. Démission, rupture ; meurtre, attentat, ou viol à un niveau supérieur. Tout le monde a un jour ressenti l'agressivité d'un patron trop autoritaire, ou d'une copine qui refuse « le mauvais soir » de faire l'amour, mais rares sont ceux pour qui ces conduites ont eu des répercussions à l'échelle d'une vie. Je n'en suis pas si certain. Sans mentionner ceux pour qui la réaction prend forme de vengeance aveugle, dont nous ne parlerons pas ici, ces petites frustrations peuvent forcer l'être raisonnable à se replier sur lui-même.

Je m'explique, forcer les choses, quand il est question d'être « vizir à la place du vizir », n'est pas la même chose que forcer une femme à accepter qu'on la pénètre. Mais pourquoi ? Forcer une femme à « accepter » qu'on la pénètre, ou tout faire pour « prendre » la place de notre chef n'est pas comparable, car les codes sociaux qui interdisent l'un font tout pour encourager l'autre. On parle de développement personnel, d'évolution, de réussite, une fois le but atteint dans le second cas, partant sans doute du principe que le patron aura lui aussi évolué, et trouvé une autre place – ce qui n'est pas forcément vrai. Pour ce qui est de forcer une femme, il s'agit définitivement de « déviance », le genre qui détruit des vies. Mais que dire de forcer une femme « à accepter » qu'on la pénètre ? L'histoire des hommes est faite de guerre, de combats parfois d'une violence extrême.

Quand je fais une peinture, j'ai souvent l'impression de me battre contre la toile, la matière, pour donner une forme à mon désir. Même lorsqu'il s'agit d'intervenir sur une œuvre que je n'ai pas peinte, c'est la même rage qui m'anime. J'ai un contact très physique avec ma création. J'efface, je

recommence, je cherche l'erreur, le hasard, à faire arriver ce que je ne maîtrise pas, ou pas encore. Je veux apprendre de mes égarements car j'aime me perdre avant de me trouver, dominer l'imprévisibilité, et, surtout, que la peinture exprime ce combat. En un mot j'aime le raté fait exprès, les coulures, les usures, le repentir.

Dans mon carnet, hier, j'ai noté :

« Il n'est pas dans ma nature de forcer les gens, ni les choses, et je n'ai nullement l'intention de me faire violence sur le sujet. Pour prouver quoi ? Que je suis un Homme ? Un maître de guerre ? Un fin stratège ? Je ne dirais pas non plus que je ne suis « qu'un simple artiste », car ce mot a pour moi beaucoup trop de sens. Il est une posture dans la vie, un engagement, une façon d'être dont la violence ne s'exprime que dans l'acte créatif – et nulle part ailleurs. Faire l'amour est un acte créatif, une bataille parfois.

Nulle violence ne devrait s'exprimer dans les batailles avec autrui, sauf peut être avec soi-même (et non contre). Se faire violence. Forcer les choses et les gens. Quand il s'agit de comprendre et d'accepter, tracer une route à sa manière, fièrement planté sur ses pieds sans orgueil ni dignité sur jouée. »

Je ne sais pas vraiment ou je veux en venir avec tout ça, je réfléchis tout haut.

Je suis quelqu'un qui a besoin de donner forme aux choses, et pas seulement d'exprimer des désirs, mais je suis incapable de « forcer » quoi que ce soit. J'agis, et cela me semble suffisant, en amour comme dans la vie. J'ai souvent entendu dire autour de moi « celui-là il aurait besoin d'un bon coup de pied au cul », il devrait un peu « forcer les choses ». Ma mère est morte en bas de chez moi parce qu'elle a un jour décidé d'arrêter de sortir, qu'elle n'a jamais cessé de picoler, de fumer, et qu'elle avait un appétit d'oiseau qui, à la fin de sa vie, a eu raison d'elle. Elle ne voulait pas dépasser les soixante-dix ans et a « réussi son coup », dernière fanfaronnade aux yeux du destin. Aurais-je du la forcer à sortir ? Je ne dis pas que je n'ai pas

essayé, mais pas vraiment. « J'ai fait mon possible » tout en lui laissant, aussi, « le choix ».

Je reviens toujours sur la même chose. Ce qui me marque. Ce qui m'a marqué.

J'ai aussi noté :

« Le graffiti, c'est saccager quelque chose de beau. Poser son empreinte. Et c'est ce que les graffitistes artistes n'ont pas compris dans leur évolution vers les galeries (ici je parle du vrai graffiti, et non du street art). Le Beau, c'est la confrontation entre deux opinions différentes et distinctes, le terrain d'entente qui fait évoluer le monde. Le gris perturbe, attire le regard. Qu'y a-t-il en dessous. Et que mettre dessus ? ».

Je ne relis généralement pas mes carnets, ou des années plus tard, leur sens est toujours très abstrait pour moi.

J'essaie de confronter l'intime et ce que le monde éveille en moi.

Un collectionneur me dit : « la femme reçoit, l'homme donne, pénètre, prend ». Il le dit haut et fort : « Il faut forcer les choses, dominer ». Je ne voudrais pas déformer ses paroles, mais je me souviens clairement qu'après m'avoir dit ça il m'a fait remarqué que mon expression corporelle avait changé, de détendu, je m'étais refermé sur moi-même, en position de défense.

Je ne veux pas dominer, mais je veux bien essayer de « forcer (pousser) ma copine à accepter de faire l'amour avec moi les jours où elle n'a pas envie », ou me forcer à « aller de l'avant, dans ma carrière artistique ». Non, non, non et non !

Forcer quoi ? Les gens font ce qu'ils veulent, ils aiment, n'aiment pas, ont envie, n'ont pas envie. Il y a tant de gens sur la planète, pourquoi forcer quiconque.

Et, tout d'un coup, un souvenir de mon enfance me revient.

J'aimais tant manger du riz blanc et du jambon, assis en tailleur sur le sol du salon, face à la cheminée où l'on brûlait des cagettes de Felix Potin les jours de grand froid (faute d'avoir payé le chauffage je suppose), que tout le reste me semblait

déguéulasse. Il en a été ainsi pendant des années, jusqu'à ce que l'on me force à manger autre chose.

Mais ce n'est pas pareil. J'étais enfant. Il fallait apprendre, comme il faut parfois apprendre, dans un couple, à tolérer les absences de l'être cher, ou, au boulot, que quelqu'un soit mieux payé que nous pour x ou y raisons.

Je déteste le laxisme, mais je comprends très bien que les gens pètent les plombs.

Pour en revenir à notre histoire de frustration du début, j'ai beaucoup de mal à démêler le faux du vrai, ou le bien du mal si vous préférez (en termes de réussite sociale et amoureuse). Que faut-il faire pour être heureux ? Forcer ou ne pas forcer. Se battre ou laisser les choses arriver ? Je pense surtout qu'il faut être capable de décider pour soi. Je n'aime pas donc « je quitte », plus que « je force », ou « j'essaye de ».

Avancer, toujours, tracer sa voie, quelle qu'elle soit. Décider pour soi-même et non pour les autres. Certaines choses prennent du temps. Quitter un job ou une copine, ou faire en sorte que tout aille mieux, accepter de « perdre son temps », car il n'y a jamais de temps perdu dans une vie. Il y a des vies différentes et riches de leurs différences.

Je ne crois pas que « forcer » quoique ce soit soit une bonne chose, mais je ne crois pas non plus en l'immobilisme. Je ne croirais jamais en l'immobilisme. Il faut parler, et agir, pour soi, et non contre quiconque. Guérir de ses frustrations non en leur faisant violence, mais en se faisant violence à soi-même ? Même pas ! Oublier ses frustrations et les transformer en autre chose.

Je n'aime pas ma nouvelle peinture, je sens que quelque chose ne va pas, j'efface, je recommence, je me bas, je me fais violence, mais j'essaye de respecter l'œuvre telle qu'elle est apparue dans « sa forme finale », au début de la lutte donc (dans cette accalmie qui précède toujours la grande bataille), puis je refais les mêmes erreurs, mais celles-là sont faites exprès, maîtrisées parce qu'elles ne le seront jamais et qu'elles sont le meilleur symbole de mon humanité.

Salut Teresa,

How are you ?

Je ne me souviens même pas de la dernière fois que je t'ai écrit... Cela fait une éternité ! quant à recevoir une lettre (je sais, je sais, tu n'aimes pas trop écrire)... Je suis maintenant en Chine, à Pékin, avec Eleonora. Tu imagines ! Cela fait déjà un an et demi que nous sommes ensemble ! Tout se passe bien et c'est toujours un bonheur de me réveiller à côté d'une si belle créature. C'est incroyable la confiance que la stabilité peut nous apporter. Tu m'avais dit que tu préférerais être seule, et que c'était plus facile pour monter des projets, etc. Space-Invader, un artiste Français, m'a raconté un jour que tout avait commencé à marcher pour lui quand il a rencontré sa copine, que ça avait changé beaucoup de choses. Je ne me rappelle plus des mots exacts, mais cela m'avait beaucoup touché. Avoir un soutien au quotidien est tout bonnement magique ! Avec mon nouvel agent et galeriste, plus mes potes de skate, j'ai l'impression d'avoir maintenant pas mal de gens autour de moi, et cela me donne des ailes ! Comment t'en sors-tu avec ton école de danse ? Des nouvelles aventures à me raconter ? ça serait pas mal que tu m'écrives un peu aussi. Je pense souvent à toi et à New York ! Le grand loft que tu m'as décrit. C'est impressionnant que tu aies réussi à monter ça toute seule. Quelle femme !

Avec Eleonora, nous pensons parfois à venir nous installer dans ta ville mais, même si tout le monde me dit « que ça marcherait grave pour moi aux states », je n'en suis pas persuadé. Je crois que, depuis le 11 septembre, le monde regarde un peu ailleurs, et c'est dans cet ailleurs que je veux être. Confronter mon travail avec d'autres cultures et nourrir mon regard de différence. En plus New York est un peu comme toutes ces grandes villes « sur le déclin ». Il n'y a pas vraiment de curiosité, tout marche sur contacts et connaissances, à tel point qu'on se croirait revenu au temps des

lettres d'introduction. Pas de danger, rien. Il faut préparer et être préparé.

À Pékin, tout va très vite ! Eleonora a trouvé un boulot de Designer pour une grosse boîte Danoise installée ici, et m'a invité à la rejoindre pour deux fois trois mois. Son contrat dure jusqu'en novembre prochain et je commence à penser à rester. À part le froid mordant du dehors, tout se passe bien. Pas de coup de téléphone pour me déranger ou aller boire un verre, pas de distractions si ce n'est celles que je choisis. J'avais désespérément besoin de ça ! Il faut dire que je me laisse distraire très facilement, esclave de mon choix de toujours préférer la vie à l'art et à sa retranscription détaillée. Pourtant créer c'est aussi vivre, et c'est même là, dans cette création, que se niche le sens de la vie. Le sens qu'on veut bien lui donner.

Il y a très longtemps, j'avais lu une phrase dont je ne me souviens plus clairement, mais qui parlait d'un artiste qui n'acceptait de travailler que quand l'inspiration voulait bien le gagner. J'ai longtemps cru à cette image, mais il est temps de la dépasser, même si je continue de croire que les grandes œuvres, ou les œuvres fortes, ne peuvent venir que de cette « inspiration brutale » que l'on ne peut maîtriser.

Je sais que, dans ton métier de danseuse, l'entraînement est très important. Je ne suis pas sûr que ce soit le cas dans la peinture, le dessin ou la photo, ou rien ne vaut, selon moi, que par l'inspiration, une fois « le métier » (dont il faut se méfier) appris. Il ne faut pas se laisser enfermer dans une pratique, jamais, rester en éveil de toute nouvelle expérience.

C'est une période étrange, car, comme tu le vois, je réfléchis beaucoup au pourquoi comment de l'artiste. Je travaille tous les jours, me lève tôt, bois du thé, et mange bien. Je suis reconnaissant.

Notre rencontre était une très belle rencontre, mais la distance rend les choses si compliquées... Combien de temps que nous ne nous sommes vus ? Il y a trois ans, je t'avais même écrit une lettre ou je sous-entendais que tu étais venue me voir à Ernée

dans ma grande maison de campagne, et que je ne t'ai jamais envoyé... Je t'ai raconté tellement de choses déjà...

Je me souviens de toi avec ton vélo de toutes les couleurs, à New-York, alors que je sortais avec Veronica, dans le métro, assise face à moi. La façon que j'avais de regarder ton vélo, et, au hasard d'un cahot, comment je me suis mis à te dévisager. Ton petit haut rouge foncé, la naissance de ton cou, tes cheveux noirs, l'oblong de ton visage, ton nez busqué, et tes lèvres charnues, puis, ton regard amusé. Tu étais très belle avec cet air hispanisant, fière aussi, et je n'ai pas osé te parler, mais nous étions resté ainsi, à nous regarder, yeux dans les yeux, pendant quelques stations. Quand tu es descendue, j'ai ressenti comme un immense vide, et je me suis retourné alors que les portes se refermaient... Tu étais en train de faire demi-tour. Toi aussi tu m'avais vu ! Quand je suis revenu sur mes pas, je ne t'ai pas retrouvée, et c'était sans doute mieux comme ça.

Je crois que je ne t'ai jamais demandé si tu avais fait demi-tour pour moi...

Je sais, cela peut sembler bizarre que je te demande cela, alors que je nage en plein amour avec Eleonora, mais je réalise maintenant l'importance de cette question jamais formulée.

Quand je t'ai recroisée à Paris, par le plus grand des hasards, tout a été tellement simple, et nous nous sommes réveillés le matin suivant amis, malgré une nuit tumultueuse et magique. L'une des plus belles de ma vie. La distance, ni le fait que tu partais l'après-midi même, n'aurait pu changer le sentiment d'amitié qui nous a tout de suite habité tous les deux.

Quel romantique je fais !

Et le pire est certainement que je vais mettre cette lettre en ligne sur le blog que je tiens sur un site de skateboard, ou je raconte ma vie un peu tous les jours (ill-studio.com). Cette histoire est tellement belle, d'autant plus belle même que nous ne nous sommes vus que deux fois ! Bien que ce soit assez logique dans ces conditions que nous ne nous écrivions presque plus, je refuse que la distance ait raison de nous. Les hasards de la vie ne sont jamais des hasards pour moi, mais la main de

dieu sur nos destinées (qu'est-ce que je me sens ridicule de dire une connerie pareille, et, pire encore, d'y croire, mais c'est vrai, comment expliquer autrement toutes ces coïncidences qui font une vie).

Dans les films, nous sommes parfois surpris par le manque de vraisemblance qui fait qu'un meurtrier, par exemple, est reconnu dans une autre ville ou un autre pays, par, mettons, le frère ou la sœur de sa victime en vacances, qui décide alors de se venger. Mais ces choses arrivent vraiment.

Comme ce jour ou un pote, né à la même date que moi (à quelques années d'intervalle), s'est marié lui aussi à une américaine, dans la même mairie, à la même heure, dix ans jour pour jour après moi, ou quand j'ai trouvé dans ma cage d'escalier deux cent balles alors que je n'avais plus un centime en poche. Et encore, avec un autre ami, alors que nous pétions la dalle et étions en train de nous dire que nous ferions n'importe quoi pour une baguette de pain, quand un coursier, évitant une voiture, en a fait tomber une à nos pieds (je vous jure, j'ai vraiment vécu ça, et en plus j'ai des témoins !)

Il faut garder un lien avec cette magie-là.

Les lignes de la main qui coïncident avec notre façon d'attraper les objets, de saisir les événements de la vie, et qui, paraît-il, évoquent notre destinée. L'acquis, et ce qu'on en fait.

Je ne veux pas perdre contact avec toi, même si cela veut dire ne s'écrire qu'une ou deux lettres par an.

Avant-hier, j'ai fait ma première expérience avec Skype, et c'était incroyable d'être face à mon pote Daniele, malgré la distance et le décalage horaire, lui en Italie, et moi en Chine.

Mais je n'arrive malgré tout pas à croire à la technologie moderne, car « il ne reste rien ». Les lettres restent, et il n'est pas désagréable, des années plus tard de se relire. Comme dans cette pièce de Beckett, avec Michel Simon, ou un personnage écoute et commente les enregistrements de sa vie, lâchant parfois un « quel con » retentissant, ou se servant un petit coup de rouge dans la cuisine. J'adore cette pièce !

Le temps qui passe.

Je ne sais pas pourquoi j'ai tant de mal à laisser partir les souvenirs et les personnes avec qui j'ai été lié à un moment ou à un autre de ma vie, celles qui m'ont comprises et que j'ai comprises en retour (sans qu'aucun jugement, jamais, n'entre en ligne de compte). Un ami pense que certaines de nos relations sont comme des mémoires externes destinées à nous rappeler d'où l'on vient et où l'on va. Si elles n'étaient que ça ! Je crois aux relations humaines et à leur richesse, à toi, à moi, et à tous les autres, mêmes ceux que l'on ne rencontre qu'une seconde, tous et tout nous marque, nourrit notre vision du monde. Car qu'est-ce que le monde si ce n'est ces rencontres plus ou moins divines ? (Voilà que je délire encore) (Mais comment ne pas croire ?)

Pourquoi ais-je fait de notre rencontre, par exemple, l'un des moments les plus importants de ma vie, et pourquoi y pensais-je maintenant, alors que je suis en Chine ? Parce que je projette, peut-être, de m'installer à New-York ? Ou pour une toute autre raison.

Qu'est-ce que je cherche ? Comblé une perte ? Retrouver à travers toi une époque ? Créer une chronologie qui n'aille pas que dans le sens du passé au futur, ou plus les choses s'éloignent plus elles deviennent floues ?

À « je ne veux rien oublier », j'aimerais ajouter : « je veux tout vivre », ensemble. Atteindre « vraiment » quelqu'un est bien trop important, et le nombre de gens sur lequel on peut compter dans une vie trop réduit.

Dans la crucifixion en rose, de Miller, il y a ce passage où il rencontre une femme, dans un salon, qui se met à lui dire ses quatre vérités, à lui expliquer pourquoi il est exceptionnel et comment, s'il l'était plus, il deviendrait un monstre. Elle lui dit aussi qu'il est protégé. C'est une fantastique notion :

« Il est absolument impossible que vous fassiez fiasco, me dit-elle après un moment d'hésitation durant lequel elle eut l'air de se recueillir avant une importante relation. L'ennui dans votre cas, c'est que vous ne vous êtes jamais assigné de tâche

digne de vos capacités. Vous avez besoin de problèmes plus vastes, d'obstacles plus grands. Vous ne fonctionnez à plein que sous la plus dure pression. J'ignore ce que vous faites, mais je suis certaine que votre mode de vie actuel ne vous conviens pas. Votre destinée est de mener une vie dangereuse ; vous pouvez prendre de plus grands risques que les autres, parce que... Mais sans doute le savez-vous très bien vous-même... Parce que vous êtes protégé. »

J'ai l'impression que cette femme me parle directement, comme tu m'as parlé le second soir, et comme les femmes sont parfois capables de parler aux hommes qu'elles aiment, et vice-versa. Ce n'est pas le souvenir de ces conversations qui m'intéresse, mais ce qu'elles génèrent par la suite, la grande amitié plus que la grande oeuvre. Être apte, sans se tromper, de mettre un doigt sur ces « évidences » qui nous habitent tous. Miller ne reparlera jamais de cette femme. Peut-être même l'a-t-il inventé dans le seul but d'écrire ces magnifiques tirades :

« - Protégé? Je ne comprends pas, bafouillai-je.

- Oh! que si, vous me comprenez, répondit-elle calmement. Toute votre vie vous avez été protégé. Réfléchissez seulement une seconde... N'avez-vous pas été plusieurs fois à deux doigts de la mort? N'avez-vous pas toujours trouvé quelqu'un pour vous aider, un inconnu d'ordinaire, alors même que vous pensiez que tout était perdu ? N'avez-vous pas commis plusieurs crimes déjà, sans que personne en soupçonne rien ? N'êtes-vous pas en ce moment même la proie d'une passion des plus dangereuse, d'une liaison qui, si vous n'étiez pas né sous une bonne étoile, risquerait de vous conduire à votre perte ? Je sais que vous êtes amoureux. Je sais que vous êtes prêt à n'importe quoi, à seule fin de satisfaire cette passion... »

Tout ce passage raisonne en moi d'une manière tellement puissante. Il y a des années que j'ai lu « Sexus », et ces pages me font toujours le même effet. Evidemment que je m'identifie

car il y a là, prononcé par quelqu'un d'autre (et c'est là tout le génie de Miller) tout ce que Miller ne pourrait jamais (ni personne) écrire de lui-même. Cette « vérité de l'artiste » qui dédie sa vie à l'immatériel, confiant en sa bonne étoile comme d'autre en leur porte-monnaie. Leur talent comme seule porte d'entrée et de sortie d'un monde qui les dépasse car, seuls, ils sont capables d'en ressentir la magie.

La femme continue :

« C'est vous le plus fort. Et vous le serez toujours - parce que vous ne pouvez penser qu'à vous-même, à votre destinée. Si vous étiez un peu plus fort seulement, j'aurais peur pour vous. Vous deviendriez peut-être un dangereux fanatique. Mais tel n'est pas votre destin. Vous êtes trop d'aplomb, trop plein de santé. Vous adorez la vie encore plus que vous-même. Vous ne savez pas où vous en êtes, parce que, quel que soit l'être ou la chose auxquels vous faites don de vous-même, ils ne vous suffisent jamais, n'est-ce pas la vérité ? Personne ne peut vous retenir longtemps: vous regardez toujours par-delà l'objet de votre amour ; vos yeux cherchent quelque chose que vous ne trouverez jamais. Il vous faudra regarder en vous-même, si vous espérez jamais vous libérer du tourment.

Vous vous faites facilement des amis, je n'en doute pas. Et pourtant vous ne pouvez dire réellement d'aucun être qu'il est votre ami. Vous êtes seul. Vous le serez toujours. Vous demandez trop, plus que la vie ne peut vous offrir. »

Ce sentiment de n'être jamais satisfait de rien qui m'habite si souvent, ces moments de solitude, et ce pourquoi je lutte tant pour me prouver à moi-même, et aux autres, que l'amitié n'est pas ce leurre. Aimer la vie plus que soi-même, tant vouloir qu'à la fin cela nous fait presque mal. Physiquement mal ! Donner parce que l'on est incapable de prendre et qu'en même temps rien ne nous est plus facile. Tout accepter et ne rien refuser. Vivre pleinement et au-dessus de soi-même, bloqué

dans une réalité quotidienne qui ne nous suffit jamais. Témoin plus qu'acteur et acteur plus que témoin.

« - Vous m'avez été d'un certain secours, en un sens, répliqua-t-elle. Vous êtes toujours d'un certain secours, indirectement. Vous ne pouvez vous empêcher de dégager de l'énergie, et c'est déjà quelque chose. Les gens s'appuient sur vous, sans que vous sachiez pourquoi. Vous leur en voulez même terriblement de cela, bien que vous agissiez comme si vous étiez bon et plein de vraie sympathie.

(...) Elle hésita une brève seconde :

(...) J'ai peur de ne pas faire ce que je fais, parce que si je devais m'arrêter, je m'effondrerais.

(...) Si vous deviez mettre à exécution vos pensées, il est probable que vous deviendriez un criminel. Vous avez toujours le choix entre deux routes. Ce n'est pas le sens moral qui vous détourne du mauvais chemin ; c'est l'instinct qui vous pousse à ne faire que ce qui vous servira le plus à la longue. Vous ne savez pas ce qui vous incite à renoncer à vos brillants projets : vous croyez que c'est la faiblesse, la peur, le doute... Erreur! Vous avez les instincts de l'animal; vous soumettez tout à votre désir de vivre.

(...) La chausse-trape ne vous fait pas peur ; non ; c'est du piège qui tournerait vos pas dans la mauvaise direction, que vous vous méfiez. Et vous avez raison. »

J'ai souvent ressenti cette dualité : pourquoi fait-on les choses bien ? Parce qu'à la fin celles-ci ont plus de poids que nos mauvaises actions dans la balance de la vie, ou pour la simple et bonne raison que c'est juste « plus facile » ? Par peur du jugement d'autrui ou par croyance personnelle ? Ou est le mensonge, la vérité ?

Sylvia s'adresse à Miller comme tu t'es adressée à moi cette nuit ou nous nous rencontrâmes pour la seconde fois. J'aimerais pouvoir crier aujourd'hui encore à quel point mon cœur vibrait à l'unisson de tes mots – si proches et si lointains

de moi, vrais et faux comme l'évidence qui s'impose à nous dans sa plus grande nudité.

« - Qui peut dire ce qui est dangereux? Douter est dangereux. Et cela vous vaudra infiniment plus de dangers dans la vie qu'à moi. Vous ferez énormément de mal aux autres en vous défendant contre vos propres peurs, vos propres doutes. Vous n'êtes même pas sûr, en ce moment, de retourner auprès de la femme que vous aimez. J'ai semé le poison dans votre esprit. Vous la laisseriez choir sans autre façon, si vous étiez certain de pouvoir faire ce que vous voulez sans son aide. Mais vous aurez besoin d'elle, et c'est ce que vous appellerez l'aimer. Vous vous rabattez toujours sur cette excuse, quand vous sucerez la vie d'une femme, comme un vampire le sang.

- Vous faites erreur sur ce point, l'interrompis-je non sans chaleur. La proie du vampire, c'est moi, non pas la femme.

- C'est en cela que réside votre erreur. Parce que la femme ne peut jamais vous donner ce que vous voulez, vous vous prenez pour un martyr. Ce que demande la femme, c'est l'amour; et cela, vous êtes incapable de le donner. Si vous apparteniez à un type d'homme inférieur, vous seriez un monstre ; mais de votre frustration, vous tirerez quelque chose d'utile. »

Et c'est là que se fait le lien entre la frustration et la création que je cherchais dans un autre texte. Comme Miller, je ne suis pas l'avis de la femme quand elle dit que je laisserais choir ma compagne « si j'étais certain de faire ce que je voulais sans son aide ». Il n'y a pas de piège, ni de doute qui tienne en face d'une personne que l'on aime vraiment. Tomber fait partie du processus. La frustration n'est qu'un mot pour masquer l'incapacité de faire, d'être, sans l'autre. Je sais que j'existe individuellement, donc je n'ai pas peur, mais en même temps je ne peux exister sans le regard de l'autre, ses caresses, son amour. Il faut d'abord exister seul avant d'exister à plusieurs. La solitude n'existe pas dès lors que l'on accepte le monde dans sa globalité, de faire partie des humains, et les liens qui

nous unissent tous. La souffrance vient de la croyance en l'unicité. Si nous sommes tous pareils, c'est avant tout parce que nous sommes tous pareillement différent.

Je n'aime pas l'idée de « laisser tomber quiconque », mais j'admets que je veux croire plus que je ne crois réellement en la justesse de la vie, en son équilibre et son harmonie, en l'interaction entre les êtres lorsqu'il est question de destinée et d'accomplissement personnel... Et c'est pourquoi...

*« De la laideur la plus hideuse, l'art fait jaillir le beau
(...) L'art est chose pénible, fastidieuse, épuisante. Si vous ne périssez pas en cours de route, peut-être votre œuvre fera-t-elle de vous un être humain sociable et charitable. Vous avez en vous assez de choses pour ne pas vous contenter de la simple renommée, je le vois bien. Probablement, quand vous aurez assez vécu, vous découvrirez qu'il y a autre chose, par-delà même ce que vous appelez actuellement la vie. Il se peut qu'il vous soit encore donné de vivre afin de vivre pour d'autres. Tout dépend de l'usage que vous ferez de votre intelligence.*

(...) Vous aurez la vie plus dure que les autres hommes, parce que dominer autrui ne vous intéresse pas. Ce que vous voudrez toujours, c'est vous dominer vous-même ».

Se dominer soi-même, être capable de décider, ou plutôt être incapable de l'un comme de l'autre est ce qui me fait le plus peur.

Je me souviens t'avoir lu cet extrait de « Sexus » en entier lors d'une de nos longues conversations téléphoniques, et cela t'avait mis en rage, surtout le passage sur les femmes que j'ai supprimé ici, car tu vas cru que, là aussi, je m'identifiais. Dieu merci, je sais encore séparer la littérature de la vie !

Miller, qui ne manque pas d'humour, introduit ce long texte par ces mots :

Sylvia demande :

« - Et moi, que suis-je ? Rien qu'une jolie femme ? (...) À quoi ressemble ma vie, croyez-vous ?

- Je vous crois une créature très dangereuse, répondez-je spontanément et en toute loyauté. Je ne serais pas surpris si vous étiez une espionne redoutable. »

Incroyable !

Une espionne ! C'est amusant que Mille ait pensé à cela.

Ce qui est terrible dans ce long monologue que Sylvia tiens à Henri, c'est que tout est fait pour le flatter, tout en distillant en même temps un poison à l'effet rétroactif.

Écrit en 1949, Sexus retrace la vie d'Henri Miller entre New-York et Paris de 1923 à 28, autour de ses trente-trois ans. Vingt-cinq ans plus tard tout ne devait pas être si clair, tout ne pouvais pas l'être, et pourtant l'essentiel est là, limpide comme l'a été la décision d'Henri de devenir écrivain et de tout abandonner pour cela.

Qu'ais-je abandonné ? Pas grand-chose, une illusion de normalité peut-être, penché sur la table qui devait faire de moi un dessinateur de BD – et pourtant j'ai publié un album chez Casterman. Ce qui m'a sauvé ? D'aimer la vie plus que moi-même.

Mes amis skateboarder définissent mon travail comme « introspectif », alors que j'ai l'impression de passer mon temps à essayer de comprendre le monde, « à travers moi ».

Les yeux me piquent atrocement, et je crois qu'il est temps que j'arrête d'écrire un petit moment. Je suis affalé sur ma chaise, dans un appartement surchauffé, en Chine. « Partir pour mieux revenir ».

Ce midi, j'ai mangé des dumplings en montrant du doigt ce que je voulais, dans un petit boui-boui. La grande assiette m'a coûté 40 centimes.

La veille j'avais mangé avec des amis dans un restaurant dont l'accès se faisait par derrière, et dont l'entrée ressemblait en tout point à une porte d'appartement ordinaire. Le parti avait interdit l'accès sur la rue.

J'ai aussi vu un documentaire, assez mal fait et inintéressant, mais historique parce que très personnel et « en avance sur son temps », sur la révolution culturelle chinoise, à l'ambassade italienne. Il semble que ces films soient encore tabous aujourd'hui, à cause des dénonciations passées et des problèmes politiques qu'elles supposent. Tant d'intellectuels ont eu la vie brisée en partant travailler dans des camps. Une simple chanson pouvait faire de vous un opposant politique, alors je n'imagine même pas ce que le portrait de Mao (l'une de mes dernières œuvres en date) ou j'ai écrit « Capitalism turned me into a fuckin bitch », pourrait m'attirer comme problèmes.

Écrit-moi Teresa, je serais heureux de parler de tout et de rien avec toi.

Je me demande ce qu'Eleonora penserait de cette lettre.

Ah ! Moi et mon passé.

À bientôt.

Artus à Pékin, le 29 janvier 2008.

Ah ! J'ai presque oublié de te dire, non que ce soit très intéressant mais... J'ai rencontré l'un de tes « compatriotes » Américain (je sais, tu est avant tout espagnole, pardon, pas pu m'empêcher), un vieux skateur américain de 40 ans, Jocko Weyland, qui a mis le doigt sur ce que je pensais de cette nouvelle ville : elle est « Raw », et c'est ça qui fait tout son charme ! Voilà ce que je fais ici, loin de toute sophistication, j'essaye de me trouver, et pourtant Paris me manques. New-York, oui, pourquoi pas.

Plus à la prochaine lettre.

A.

Mercredi 30 janvier.

Cette nuit, j'ai fait un rêve très surprenant.

Je suis adossé à un poteau télégraphique dans une rue d'un quartier chaud Mexicain, avec mon Agent et un ami photographe. Alors que nous sommes en train de discuter, une mariée très belle, seule dans sa robe blanche, se dirige vers une ruelle que bloque un groupe patibulaire. Elle a l'air désespérément triste, si triste et belle que nous décidons, avec le photographe de suivre l'action, et d'aider si nous le pouvons. Nous escaladons une butte pour voir de loin ce qu'il se passe. La mariée fend la foule et se dirige vers l'océan, au fond de ce qui s'avère être une sombre impasse. Mon ami photographe escalade les fils électriques, et, comme un funambule, documente au téléobjectif le drame qui se joue.

La femme avance dans l'eau, seule face à l'océan, comme si elle voulait se noyer. Le groupe regarde, de loin, nous empêchant d'agir, et mon ami, se débat pour ne pas tomber. Je cours en sens inverse, Leica à la main, et fends à mon tour la foule - que des hommes -, qui, à ma grande surprise, me laisse passer. Une mariée habillée en noir est apparue dans l'eau, de l'autre côté d'un mur. La femme en blanc est en train de se noyer. Je suis trop loin pour faire quoique ce soit, et, dans ma course, je commence à appuyer sur le déclencheur. Un homme, petit et trapu, me retient et essaye de m'arracher l'appareil photo des mains. Mon Leica est ma seule fortune, mon seul témoignage, je refuse de lui donner, pensant à, pourquoi pas, ouvrir la trappe pour voiler mon film et qu'il me laisse partir. Bientôt il sera trop tard et la mariée sera morte. L'homme me retient, et, en même temps, m'impose une certaine dignité. Il me calme. Malgré la peur, je ne peux quitter les yeux de la scène qui se déroule devant moi.

La mariée en noir avance dans l'eau, sauve la mariée en blanc, et vient la déposer au bord de l'eau, avant de faire demi-tour et de disparaître, par l'océan, derrière ce mur le borde.

La foule se rapproche, j'ai très peur, mon ami pend au bout de son fil électrique, accroché d'une main, et mon agent est encore sur son promontoire.

Et puis je réalise que la foule est émue, l'homme a lâché mon appareil photo et m'explique.

« C'est ma femme, c'est une vieille coutume d'ici pour parer au mauvais œil. La mariée en blanc se livre aux eaux, et celle qui est en noire la délivre ».

Des cris de joie parcourent la foule, que des enfants et des femmes ont rejoint, quand l'homme me quitte pour aller chercher sa femme.

Dans ma main un billet de cinq pesos.

Il m'a demandé de faire des photos.

En me réveillant, ce matin, j'ai pensé à mon voyage aux Etats-Unis en 1995. J'étais là, avec tous ces bruits, ces couleurs. J'avais décidé de quitter ma petite vie Parisienne, l'amie avec qui j'étais resté six ans et qui m'avait sauvé de mon adolescence turbulente, et tant d'autres choses, pour, enfin, partir à l'aventure.

« New-York, New-York, big city a dream », moi qui avais tellement peur de voyager, de la chaleur, de l'étranger et de l'imprévu. Comment avais-je pu oublier et tout mettre de côté ? Mon enfance, mon éducation. Comment avais-je pu croire à une vie rangée, organisée autour des parties de Dada week-end chez les beaux-parents, les sorties au cinéma du coin, et les calculs sans cesse renouvelés pour savoir si nous pouvions nous permettre ceci ou cela. J'avais envie de vivre, de dépenser l'héritage de mon père en conneries, de découvrir, sentir et ressentir, souffrir pourquoi pas même. Déjà je savais que le jeu en valait la chandelle. Je partais retrouver une presque inconnue et m'installer dans le Bronx avec elle. Vivre dangereusement. Les coups de feu dans la nuit parfois, la cage d'escalier défoncée, la chambre du roommate couverte de posters pornos, la chaîne hi-fi à fond qui fait trembler les vitres, et cette chaleur moite de l'été et de l'air conditionné.

Tout est tellement clair dans mon esprit. Je me sentais si petit à côté de ces grands Américains, grandes artères, grandes stations de métro... Et ces buildings qui touchaient le ciel, les cages d'escaliers, les couleurs et la saleté. Les chewing-gums qui tachent le sol de leurs milles éclats, les taxis jaunes, la musique omniprésente dans les ghettos, le quartier des affaires, Chinatown, Little Italie, les Projects ou je l'on m'avait interdit de mettre les pieds, Alphabet street, les docks, Harlem ou nous allions vite déménager pour avoir notre propre appartement, Central Park. Et le danger, le danger partout, les contres allées, les clochards agressifs, les codes qui ne sont pas les mêmes. Sans compter la bouffe, les dîners à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, la culture des feuilletons télé, du sensationnel, tout gigantesque, tout hors proportion.

Et puis les musées, le Metropolitan tout d'abord avec sa collection Aztèque et Inca, Le Whitney ou j'ai enfin pu voir, en vrai, « Le carré blanc sur fond blanc » et « Le quadrangle noir » de Malevitch, les galeries planquées dans des buildings, les magasins au design impressionnant, le consumérisme à outrance, la liberté.

Pollock, Rauschenberg, Lichtenstein, Warhol, Johns, Stella, Reinhardt, Rothko, Twombly, l'art Américain dans toute sa splendeur. Saleté, saleté partout, drippings, all-over, pop art, abstraction, puits de lumière.

Il y a de tout cela à Pékin, les noms sont différents, moins connus, plus imprononçables, nouveaux : Zhang Xiaogang, Qi Zhilong, Feng Zhengjie, Wang Qingsong, Zhang Dali, Zhang Huan, Zu Wei, Wang Guangyi, Yue Minjun, Yan Mian... Une véritable poésie.

Deux voyages qui coïncident à deux décisions d'artiste. Prendre à bras le corps la vie pour l'englober dans sa plus grande totalité, se laisser envahir, pénétrer, par toutes ces influences, ces envies.

À New-York, j'étais parti le sac rempli de Livres d'art, « l'histoire de l'art contemporain » de Catherine Miller, un livre sur Tapiès, un autre sur Soulages, Duchamp et les Dadas

(...), à Pékin de littérature. Philip K Dick, Simenon, Camus et Miller m'accompagnent dans un voyage différent, à la recherche de maturité.

Le froid n'est pas le même, mais la lumière, la lumière qui m'envahi est la même, la chaleur (malgré le froid tenace), l'envie de faire, de me réinventer.

Je sais déjà que « je ne changerais plus », c'est impossible maintenant, depuis que j'ai choisi, mais j'évoluerais, plus ou moins lentement, en fonction des rencontres.

Si mon départ à la campagne en 2003 était une retraite, et celui à New-York en 95 une découverte, ce voyage-ci est un combat. Le combat qui m'oppose à moi-même et à ma création.

Deux années de doute, des histoires amoureuses compliquées, familiales, et la décision « de ne plus faire que de l'art », m'avaient rendu aigri, et, même si rien n'a changé, l'impression de ne plus dépendre de personne, et que personne ne dépende plus de moi, m'a libéré.

La distance. Les vertus de la distance.

Seul toute la journée dans cet appartement surchauffé à écrire ce livre et à publier, chaque jour, mes réflexions sur ill-studio.

J'entends encore quelqu'un me dire : « mais qui crois-tu que cela puisse intéresser toutes tes conneries Artus » ? Personne, ou tout le monde. « Un public choisi », par qui, pourquoi ?

Les murs sont blancs, le parquet clair. Il y a deux pièces principales en enfilade, la chambre, très épurée, au fond, avec le lit et la télé, et le salon, avec son canapé blanc et sa grande table en bois. Dans les deux pièces, les deux immenses fenêtres, que bordent deux étagères en marbre, font penser aux lofts new-Yorkais. Quelques livres, des fleurs séchées dans des grands vases transparents, quatre chaises, une entrée avec quatre portes, le salon, la cuisine, la salle de bain, le dressing.

Nous habitons l'appartement 22 qui se trouve être mon chiffre porte bonheur, ma date de naissance aussi, dans le building 1-3. Une fois additionnés, ces chiffres donnent le 8, qui est aussi paraît-il, un chiffre important pour moi, celui de mon « chemin de vie ».

Deux personnes dans le passé m'ont fait ma numérologie, et ce sont toujours sur ces chiffres qu'elles se sont arrêtées. « 2008 sera une grande année »... 2008 et 2009 et 2010... Je ne suis pas quelqu'un des chiffres.

Les chiffres sont bien trop abstraits, ils disent tout et rien. Pair l'équilibre, impair le déséquilibre, 1 l'individu, 10, la multitude. 2 la dualité, 3 « the magic number ». 4 le premier groupe, 5...

En fait, mon chiffre porte bonheur est le 4. 2+2.

Logique, logique inébranlable des cieux, musique.

Les yeux me piquent atrocement à force de rester devant cet écran.

Envie de sortir, prendre un bain. Voir de nouvelles choses.

Hier, j'ai un peu skaté le toit d'un building en pente.

C'était intéressant.

Le thé refroidi.

Une nouvelle journée commence.

Pourquoi ais-je tant confiance ?

Vendredi 1er Février.

Aujourd'hui il fait un temps superbe et j'ai été réveillé par le gazouillement des oiseaux. J'étais si bien dans le lit qu'il a fallu toute la bienveillance d'Eleonora pour me sortir du lit – et un thé chaud. J'aime de plus en plus me réveiller « tôt », entre huit et neuf heures ! Et quand je pense que la plupart des gens se lèvent aux aurores. À Paris, je me couche rarement avant deux trois heures du matin pour me réveiller vers neuf heures et demie dix heures. Je ne connais pas le travail du matin, même si c'est généralement le moment où je suis le plus efficace, « frais et dispos » comme on dit. Je commence ma journée vers onze heures, écris un peu, et prie pour que personne ne m'invite pour un café, ce qui est presque toujours le cas. Une fois dehors la journée est « fichue ». Le temps passe si vite lorsque l'on est dehors, on discute avec les amis, cumule les rendez-vous informels, fait les boutiques, dépense de l'argent qui serait tellement mieux utilisé dans des voyages ou des projets artistiques. Quand « l'inspiration » me prend, je rentre dans mon petit appartement travailler un peu, mais pas trop, sur un dessin ou autre chose. Toutes mes journées dans cette espèce de flou. Une heure après je suis dehors, souvent mécontent de moi et de ressortir, mais c'est le soir et il faut aller « draguer ». Je dis ça comme si j'étais encore célibataire et je ne le suis plus. Voilà un an et demi qu'Eleonora et moi vivons ensemble. Le soir, c'est le soir. Il y a les terrasses de café, les amis, les soirées, l'amour, le bon temps. Les engueulades, les réconciliations, les discussions de comptoir... La vie sociale. J'ai mis beaucoup de temps pour me faire à la vie sociale, et je me demandes encore ce qu'est devenu ce jeune homme, cheveux aux vent et roller aux pieds, qui refusait toute forme de « normalité », et dont les cafés étaient le pire ennemi, car ils signifiaient, avec l'arrivée des filles dans la bande, la dissolution du groupe et la fin de l'adolescence rebelle. Je n'avais pas choisi d'être rebelle. On disait de moi que j'étais « sauvage », un fou, vraiment ! J'étais un champion,

ou un « local hero », comme on dit en Amérique. Je passais la barre des 3,14, en tremplin, alors que le record était à 2,10 (je n'ai été battu qu'en 2000), m'accrochais aux voitures à plus de 140 km/h, et descendais les marches du Troca en tac-tac en quelques centièmes de secondes de moins que tout le monde. J'étais aussi réputé pour m'être pris une cabine téléphonique dans la tronche, en bas d'une grande descente, alors que je faisais la course avec une mob., à soixante kilomètres à l'heure, comme mon nez cassé et mes douleurs récurrentes aux genoux en témoignent encore. J'avais quinze-seize ans et quelques violentes pertes de connaissances à mon actif en faisant les pires conneries. Un Chrit Air raté en big rampe à six mètres du sol, un saut de voiture en 360 qui tourne mal, une chute en essayant de sauter les trente-six marches du Troca. Le black-out, les trente-six chandelles, c'est fou ce qu'on se sent vivant dans ces moments-là. Les pompiers qui m'auscultent alors que je fais « un petit coma visuel », la peur qui me gagne. Et si je ne voyais plus jamais ? Et si j'étais aveugle ? Un tesson de bouteille au mauvais endroit qui se plante dans ma main et la paralyse, un doigt cassé, épaule-chevilles luxés, épanchements de synovie, et le raz le bol... Quand on est un skateur, il n'y a pas de pire passé que d'avoir été un jour sur des patins à roulettes. Si je suis honnête, je dirais que je me suis mis au skate parce que j'en avais marre d'avoir mal. Je m'étais déjà prouvé à moi-même que je pouvais beaucoup. Le challenge n'était pas le même – ce qui a fait de moi un skateboarder très moyen. Toutes les conneries sur la supériorité de la culture skate ne sont que des conneries. La base de la chose est quand même la pratique d'un sport dangereux, en communion avec la ville, et il n'y a pas tant de différence que ça entre nous et les roller-bladeurs, si ce n'est, justement, cette culture.

Quand j'ai entendu parler la première fois de skate art, j'ai été fasciné. J'avais vingt ans, et il y avait une nouvelle culture émergente – dont je faisais partie. J'ai rangé, caché serait plus exact, mes patins dans un placard, et me suis entièrement consacré à la pratique de ce sport qui n'en était pas un. Nous

n'étions plus une bande, mais une bande d'individus. En roller, on fait les conneries ensemble, c'est plus drôle. On vole à la tire, aux étales des magasins, on pique les képis des flics, on (je) tague les cars de CRS en marche, on roule sur les capots et les toits des voitures bloquées dans des embouteillages (il faudrait quand même que je raconte tout ça un jour), et, pour faire court, on essaye de faire le maximum de conneries en un minimum de temps. Le soir, on improvise une « démo », ici ou là, et on fait la quête pour se payer un Domac ou une bouteille de Coca et des gâteaux... « On est jeune et on a la belle vie ». On se fout de tout et de nous-même, ce qui explique qu'il n'y ait pas de « style » roller. Le matériel n'est pas très cher et dure longtemps. Les rollers sont issus de classes moyennes de la société, voire de banlieues, et sont souvent très jeunes. Dans les années 80, au début de la deuxième vague du skateboard, il n'était pas rare de voir rollers et skateurs traîner ensemble, surtout en province, un ou deux BMXeur en mal de potes accroché à leurs (nos) basques.

Quand je repense à cette époque, je réalise que l'évolution du roller au skate était tout ce qu'il a de plus logique, en tout cas pour moi. Mes potes les plus malins commençaient à voir le « potentiel commercial » du roller et parlaient de plus en plus « d'entraînement ». Je détestais cet état d'esprit qui a donné naissance au In-Line skating et aux X-Game. Les rollers, en quelques années allaient devenir des skateurs ratés (avec eux aussi des marques et un style qui ferait vite des plus pauvres des « blaireaux »).

J'ai dit plus haut que la skate était un sport individuel à plusieurs, c'est ce qui fait sa spécificité et le sauve de toute professionnalisation à outrance. On ne peut pas s'entraîner ensemble (en tout cas pas dans le sens où les sportifs l'entendent) car chaque personne à sa propre planche à contrôler (on ne passe la planche à personne), son registre de tricks (ou « son style »), et sa façon particulière d'apprécier la ville.

Avec l'arrivée du skateparc et des grosses compétitions internationales, le skateboard est, lui aussi, devenu pour certains « un moyen de s'en sortir », de sortir de la rue.

Le truc avec le skateboard, c'est que tout est très cher : une planche complète vaut en moyenne 180 euros, et le plateau (la board) se change tous les quinze jours à trois semaines, dans le cadre d'une pratique quotidienne. Même pour les plus doués d'entre nous, il faut quelques années avant de pouvoir décrocher un sponsor, ce qui explique que le skate reste un sport « de riches » (puisqu'on le commence souvent jeunes, alors que l'on dépend encore financièrement de nos parents). Évidemment, il y a le système démerde, mais il est très mal vu d'avoir du matos pourri quand on arrive sur le spot (les pros ont toujours des boards relativement neuves dans les photos des magazines)... J'entends déjà tout le monde se moquer de moi quand je dis ça, c'est juste que je ne comprends pas trop de quelle rue tous ces mecs essayent de se sortir. « Vivre de sa passion » me semble nettement plus intéressant.

Je n'ai jamais voulu vivre de cette passion-là.

Vivre de sa passion, c'est devenir professionnel, et j'ai toujours adoré être un amateur éclairé.

Avec mes rollers, j'avais cette étrange sensation de flotter au-dessus du sol. J'avais une telle maîtrise que je pouvais, ou avait l'impression, de pouvoir faire n'importe quoi. J'étais « superman ». Je sautais d'un quai de métro à l'autre, « comme dans Subway », faisait la course avec les contrôleurs, me jetais dans la foule aux heures de pointe comme un sauvage, insultais les flics, explosais les rétroviseurs des automobilistes récalcitrants (rappelez vous que j'avais 15 ans !)...

« Les skateurs détruisent le mobilier urbain », leurs roues font « un boucan d'enfer », en plus « ils sont super dangereux quand leur planche leur échappe ». Non ! Les skateurs, fument, boivent, et font n'importe quoi... quand ils n'ont pas leur planche aux pieds (faute de quoi ils sont plutôt inoffensifs, même « en bande » - chacun dans son coin en train de faire « ses tricks »). Rien n'est pire qu'un skateur en soirée, modèle

type de l'asocial qui veut se rendre intéressant. « Gosse de riche ultra-gâté qui se la pète avec ses fringues de marque inconnues du grand public (jusqu'en 90) »... Le skate n'a jamais été aussi hype, il est « sur un plateau » comme dit Jocko Weyland. Redescendra, redescendra pas ? Il est une époque : notre époque, et voilà, peut-être pourquoi je me considère bien plus comme un skateur que comme un roller. Le roller, c'était les années 80... Et si le skate c'était les années 70 ? Une planche de slalom aux pieds ? Je suis né en 1970.

Avant-hier, j'ai vu « Quicksilver », avec Kevin Bacon, à la télé, sur les coursiers à SF, dans les années 80. Le temps est cyclique. Je n'aime pas le blade parce que ces mecs n'ont aucun style et qu'ils ont tout emprunté. Les skateurs, quoi qu'on en dise, sont « vrais », jusque dans leurs conneries (je vais encore me faire des amis moi !) – et je me reconnais dans cette vérité. L'illusion d'être ensemble alors que l'on est toujours seul, lié par une culture et une pratique qui est aussi individuelle que peut l'être le monde d'aujourd'hui.

Quand le « skate art » est-il apparu ? Quand la « culture street » est-elle arrivée à maturité ? Au moment où, à force de traîner dans la rue, tous ses pratiquants son devenus cette rue et cette inspiration ? Sortir de la rue, non parce qu'on y était né, mais parce qu'on en avait fait sa maison et que l'on avait « tout abandonné », pour elle. L'école, les amis bourgeois, la famille un peu tordue que l'on veut fuir. Le mensonge de la société. « Le masque de la société », comme dit mon pote Daniele qui n'est pas un « skateur ».

Qu'il est dur de parler de ce monde et de ces codes pour qui ne les connais pas. Le skate des années 60-70, n'est pas le même que celui des années 80, 90, et 2000, mais il traverse toutes ces époques. Le roller ne traverse rien, il est là, inchangé et interchangeable – tu parles ! Le Roller suit alors que le skate invente... Peut-être, mais nous ne parlons pas de la même

chose. Il y a d'un côté une culture de masse, très ouverte et très accessible, et de l'autre un phénomène élitiste qui a toujours lutté pour « être à part ».

Je déteste la légende des Dogtown, ces mecs qui ont paraît-il inventé le skate moderne, dans des piscines, au début des années 70, mais je dois dire que c'est certainement exact. L'esprit du surf « Locals only » (et ce pourquoi je n'aimerais jamais le surf), les graphiques... Tout a pris son sens lorsque les skateurs se sont, enfin, confrontés à la ville, et se la sont appropriés.

En tant que skateur, je ne regretterais jamais assez de ne jamais m'être mis sérieusement à la rampe, mais, puisque tout était lié à la rue, il me semblait complètement impossible de perdre mon temps à faire semblant d'être encore un surfer. C'était une grande erreur.

Pour qu'une culture arrive à maturité, il faut qu'elle accepte de se nourrir de tout, de s'ouvrir, mais jusqu'à quel point ? S'ouvrir tout en restant très suspicieux envers ce qui l'entoure...

Pour être un skateur, il suffit d'avoir une planche et de savoir s'en servir. Être un street artist sous-entend avoir un rapport intime avec la rue, y avoir passé des heures et y avoir perdu beaucoup de temps. Essayer de comprendre le fonctionnement de la ville, ses règles et ses limites, en marge ; Regarder, regarder beaucoup.

Avoir un « spot », un endroit auquel on est tout particulièrement lié.

« Son » spot.

Quand j'étais Roller, je passais le principal de mon temps, au Trocadero, du côté droit, au-dessus du restaurant des droits de l'homme dont les effluves étaient parfois très dures à supporter (surtout le chou fleur cuisiné). Je draguais les touristes, faisais mon kéké... J'ai vu beaucoup de choses au Troca. Un combat à

mains nues, dans une espèce de ring improvisé, entre le champion des Black Panther et des Red Dragons, les flics campés à une distance respectueuse qui n'osent pas intervenir. Des blacks partout avec leur propre système de sécurité. Une descente de skins, batte de baseball à la main, pour « instiller un climat de terreur propice à la (re)montée du national-socialisme », les CRS qui attendent l'ordre d'agir. Mandela, à sa libération, en train de déposer une gerbe de fleur devant un public restreint qui paraîtra foule à la télé... Sans compter, en bas, les démos de skate (Slalom et Freestyle) de José de Matos, Jean-Marc V7, Denis Terrasse, et Pierre-André, avec leurs roues fluos (pas que leurs roues d'ailleurs)...

En 1990, à Angoulême, j'ai eu beaucoup de problèmes avec les skins et un mec à qui j'avais volé la place « de meilleur skateur de la ville » (J'avais d'une part gagné une étape du championnat de France de skate avec un 360° flip en banks, et, de l'autre, commis l'erreur irréparable « d'imposer » un nouveau spot « en ville »). Nous squattions alors à la place de la musique (interdite depuis), et une usine désaffectée dans laquelle nous avons installé un simili skatepark, bien dangereux comme il faut, entre les canettes de bière explosées, et les modules fait de bric et de broc...

À Paris, on m'a souvent demandé pourquoi je traînais tant à la fontaine des innocents, ce non-spot réputé pour les embrouilles à répétition avec les dealeurs du coin. De 1986 à 1998, j'y ai effectivement passé le plus clair de mon temps à observer les gens et skatouiller pour la forme une ou deux fois par jour. Du temps des « Bassins Team », avec Bamba, Ganmor, Trambert, Trashmax, Roi du Wall, Le man, Blacky, Double, Raquique, Jabba, Alex Wise, Alban (...). Il y avait plus ou moins les deux sessions officielles de cinq à sept heures du soir, puis, après le dîner (généralement après un Mc Do ou un Kebab du coin) de huit à dix, voir minuit ou une heure du matin. Il n'était pas rare que nous ayons à partir skate aux pieds, « à l'arrache », après

une bagarre entre poivrots à coup de tessons de bouteille, ou, plus exceptionnellement, de couteau. Tout le monde skatait vite et bien (je n'ai jamais vu personne y skater aussi vite qu'à cette époque avec les énormes board slides de Bamba), et nous avions souvent la visite de pros américains : Jason Lee, Marc Gonzales, Ocean Howell, et tant d'autres sont passés sur ce spot. Tout le monde parlait à tout le monde, et il régnait une ambiance très bonne enfant qui m'a très vite fait adopter l'endroit comme une seconde maison (ou peut-être est-ce « La fontaine » qui m'a adopté). Le spot, en douze ans a beaucoup changé, et je pense qu'il est officiellement « mort » avec la disparition de René en 2003 (?), le vieux pédé avec son bonnet fluo vert, qui nous parlait toujours de ses voyages imaginaires, de ses projets de films, et nous montrait des poésies... 97 fut ma meilleure année... Avec Nicolas Malinovski, Julien Deniau, et Roland, nous avons monté le « Each Other Team », qui correspondait à l'époque de « Tricks magazine ». Des noms qui ne diront absolument rien à un public non averti. Je cite en vrac : Leo, Spoon, Rico, Jimmy, Avrell, Benjamin Deberdt, Blaise, Alf, Ptit Nico, Charbo, Farmer, Jean Tongo, Gab, Fab, Ben, différentes générations, différentes envies, le Bercy Team, Bastille...

J'aimais, et j'aime toujours, en été, le bruit de l'eau qui coule et cette incroyable mixité de gens, banlieusards, touristes... Rester assis là, des heures, à ne penser à rien et à tout, la tête vide et pleine...

L'arrivée des Tektonic sur le spot été 2007, après celle des Gothiques en 96, semble sonner le glas d'une génération et en annoncer une autre.

(...)

À neuf heures dix Eleonora pars, et il est rare que nous mangions ensemble près de son bureau, dans le quartier des

affaires, car je n'aime pas couper ma journée en deux ni les restaurants, trop chers pour mon budget, qui bordent « the place », sa tour d'affaires, avec le super mall qui va avec. À neuf heures trente, après une douche rapide, mais pas toujours, je suis en train d'écrire jusqu'à une heure, après je pars généralement à l'aventure, et ne rentre que le soir... Mais j'ai « mon temps à moi ».

Eleonora, arrive entre six et huit heures trente. Vers cinq heures, nous nous demandons presque toujours ou nous allons manger car faire les courses « à l'Européenne » est un problème épineux. Tout d'abord les produits sont durs à trouver, ou loin, et puis nous sommes généralement fatigués par nos journées de travail respectives. Tendus serait plus exact. La chaleur de l'appartement et ces textes que j'aimerais partager, ne sont pas pour arranger les choses. Nous finissons donc presque toujours au restaurant, et par regarder tranquillement un film, allongé dans le lit en fin de soirée... Mais vous savez déjà tout cela.

Vers onze heures, je n'endors difficilement pour être avec celle que j'aime, et me réveille, une heure plus tard, l'âme en peine, avec l'impression que je devrais travailler plus. Mais ma paresse est telle que je m'imagine que c'est pour ne pas déranger que je n'allume pas la lumière. Alors je vais aux chiottes. Je vais aux chiottes environ dix fois par nuit. Je ne déconne pas. Je me demande si cela ne date pas de l'époque où je pissais au lit, mais je ne crois pas. J'ai une toute petite vessie – vous vous en foutez certainement pas mal, mais c'est vrai ! En plus, j'ai mal aux genoux à cause de mon époque roller. Je me tourne et me retourne dans le plumard, je regrette d'avoir bu trop de thé ou de coca, en fonction des ballottements ou de l'envie de pisser. Vers deux heures vingt, je m'endors plus sérieusement.

Je ne pense pas à « mon travail », ou peu.

La nuit, quand je faisais du roller, je rêvais à mes figures. Je les imaginais si bien que c'était presque comme un entraînement. Comment mettre mes bras pour mieux tourner... En

vieillissant, j'ai trouvé la paix. Je ne me souviens que d'une dizaine de rêves par an, très peu, ce qui me permet d'essayer de leur trouver un sens, et de les noter, ce que je fais dès le réveil, ou même parfois la nuit.

Quand je dis que je ne pense pas à mon travail, c'est faux. J'ai, comme tout le monde j'imagine, des grandes périodes d'activité, ou il m'est impossible de dormir. Je peux travailler jusqu'à une semaine ou un mois presque sans pause. Je « n'accepte le travail qu'extrême car travailler c'est se retirer de la vie ».

J'aime particulièrement la torpeur du matin, les rares fois où je me réveille avant l'heure, vers sept heures en Chine, huit à Paris, et où mon esprit est envahi de toutes sortes d'idées.

Un mélange étrange, innommable, et très créatif. Ce sont des sensations qui m'envahissent, des couleurs, un aller retour bizarre entre mon passé-présent-futur, pour autant que le futur soit aussi tangible que le reste, et, dans ces moments étranges il l'est.

Je suis très optimiste dans mon sommeil.

Cette nuit, par exemple, je me suis levé pour regarder la fin d'un film d'action minable, avec Nicolas Cage, et je me suis endormi avec tous ces personnages en train de se faire la guerre.

Je ne sais pas pourquoi j'aime tant le cinéma dans sa pire version hollywoodienne. C'est juste mon truc : les livres, les mauvais films (les bons sont si rares), et le skateboard, plus, je dois bien l'avouer la junk food (Chinois, Mac Do, Kebab, Couscous du coin... Pour le Chinois, ici, je suis servi !), l'art, et, bien sûr, faire l'amour (je ne vous dis pas où je mets cela dans mon emploi du temps – moi aussi j'ai besoin d'un peu de vie privée).

J'aime contempler, mes pieds, le plafond, une peinture que je viens de réaliser, un mur, et adorer me perdre dans mon œuvre ma vie – ce qui ne veut pas dire que j'en parle tout le temps mais que j'adore en parler. J'essaie de comprendre le monde à travers moi, je sais, ça aussi je l'ai déjà dit, et c'est très pervers,

mais ça me paraît plus simple que d'essayer de comprendre autrui.

Au restaurant, avant-hier, Eleonora m'a (enfin) donné sa vision de la mode chinoise. Selon elle, cette luxure de brillants, cette surenchère de poches, de fourrures, et de bling-bling correspond à une « exagération » de la mode européenne. Les coupes, assez droites (à cause de leur physiologie, très différente de la nôtre), ne leur permettant pas de fantaisie, c'est ailleurs qu'ils vont chercher leur spécificité. Comme les Chinois ont déjà les copies, et qu'il est très facile ici (enfin, pas si facile que ça) de se trouver des faux de tout (de Vuitton à Hermès en passant par Prada et Dior), ces derniers ont développé une mode bien à eux. Tailles exagérément petites et basses, surenchère de couleurs, rivets, boutons, ceintures... L'accessoire devient le vêtement. Le rapport à la ville avec ses signes gigantesques partout, très colorés, est évident, parfois même obscène.

Et puis Eleonora m'a regardé et m'a demandé ce que je pensais d'elle... et quel lien exactement m'unissait à elle.

Aimer quelqu'un sous-entend pour moi apprécier une différence, une singularité autre que la nôtre, mais comment la définir ?

Après quelques essais infructueux de ma part - j'étais tout bonnement lamentable, incapable de « définir » quelqu'un d'autre que moi, autrement que par le lien qui m'unissait à elle ; Eleonora a dressé, en quelques minutes, un fantastique portrait de moi.

Pour elle j'étais une tour très bien conçue, étage par étage, pierre par pierre, très stable, très liée au sol, avec des bonnes fondations et des liens avec le skateboard, l'art, la mode, ce qu'elle appelait « mon territoire ». Une tour qui chaque année, chaque minute, gagnait en hauteur, lentement mais sûrement, et que chaque projet élevait (avec un planning et des délais à respecter). « En 2010 à Beaubourg, en 2020, à la campagne, en 2030 à Paris à nouveau »... Mais il fallait que je fasse attention

à ce que quelques pierres instables ne fassent vaciller et tomber l'édifice. Que mes échecs personnels ne viennent perturber ma construction. Eleonora a alors cité le nom de deux ex et d'un ancien ami. Pas un instant elle n'a parlé de mes « échecs » professionnels, qui, pourtant, de l'avis de tous, ont été de sacrés gâchis. Eleonora a aussi insisté ma capacité à voir « plus loin que mes amis »... Sur les buts plus nobles que je m'étais fixé dans la soi-disant incompréhension la plus totale, liés à mon aristocratie latente, à mes désirs d'artistes et d'homme, à l'excellente éducation que j'avais reçu de mes deux parents, et, surtout, à celle que je m'étais moi-même donnée. Que j'attendais encore la pierre principale de l'édifice, et que, peut-être, elle était cette pierre, mais que je doutais encore d'elle...

Je ne savais que répondre, et j'étais noyé dans sa beauté. Pas un instant, je ne l'imaginai prisonnière de ma tour, elle était plutôt le jardin, la respiration, les fleurs, le lierre qui grimpe aussi, sans faillir, pour bourgeonner en haut des cieux... Un magma bouillonnant, une sensibilité fière et capable, et je lui ai dit.

Nous sommes rentrés sereins, main dans la main, dans le froid hivernal Chinois, seuls dans notre monde et tellement heureux. J'avais envie de lui raconter l'épicerie, comme elle me l'avait demandé quelques jours plus tôt, mais j'ai préféré me taire. Cet instant était le nôtre et l'épicerie n'avait jamais été « mon » projet, pas plus que « Tricks », « Nim », ou « L'APA ». Avec Eleonora, j'étais enfin dans « ma » vie et je lui devais tant.

Ramdane me rappelait souvent pour me dire qu'il voulait faire un livre, ou qu'il avait, où allait, relancer la machine médiatique de nos débuts. J'avais peur de faire une erreur, mais je ne me sentais pas capable de me replonger dans un projet de boutique de plus, même s'il s'agissait de lieu de vie. Ne serais-ce que pour un jour (une heure ou une année) comme il l'imaginait.

Je fais beaucoup de raccourcis.

Je vais essayer de raconter mieux.

« Comme je le raconterais dans le livre que je n'écrirais jamais ».

Quand j'entends pour la première fois parler de Ramdane, il est l'enculé qui a arnaqué tout le monde dans l'industrie du skateboard, « un mec dont il faut mieux se méfier », bref « un sale Arabe ». Je le croise par hasard au magazine Tricks dont je m'occupe en tant très mauvais photographe-journaliste-directeur photo, avec mon pote Jonathan (AKA « le concierge de San Francisco ») et Fif (un mec « qui n'est jamais redescendu »). Les médisances, dans ce milieu, comme dans s'autres vont bon train. Nous avons monté le premier magazine Français de la troisième vague et Ramdane une marque qui a trois ans d'avance sur le marché Européen. Une grosse berline noire l'attend devant la porte et j'aime tout de suite ce personnage qui gesticule dans tous les sens, plein d'une énergie communicative.

La seconde fois que je croise ce « phénomène », il est en train d'échanger une (très) grosse liasse de billet contre une promesse de sponsoring à Tom Penny, l'une des légendes du skateboard international, dans une petite chambre d'hôtel miteuse surchargée de ces parasites, joint au bec, qui font l'actualité Parisienne.

Il me parle de sa marque avec passion, en me montrant un détail de couture, la qualité du sweat et du jean qu'il a ramené pour Tom, me dit qu'il est « le meilleur », « impossible, c'est moi ». Nous sommes instantanément amis et nous finissons chez moi, devant un thé bouillant. Ni lui ni moi ne prenons de drogues, ne buvons d'alcools, et nous sommes l'un comme l'autre plein de projets. Des « bouffons », comme on dit dans notre milieu.

Ramdane, qui en a marre du skateboard, me parle de son intention de monter une boutique, et me demande si je serais intéressé... Pourquoi pas, si l'on y ajoute une galerie « à la new-yorkaise ». J'ai le souvenir de grands espaces, ouvert sur

la rue, et très conviviaux, à la mode de « Suprême », canapés et vidéo pour « Chiller ». Nous nous comprenons, nous venons du même univers, que nous avons envie de « dépasser ». En quelques mots, le projet se dessine. Il y a longtemps que Ramdane y pense, et il a déjà monté une (fine) équipe, dont quelques noms me sont connus.

Pour la première réunion, nous sommes dix-sept (?) dans une petite chambre. Gildas (un skateur très connu que j'ai beaucoup pris en photo), Aurore Leblanc (qui deviendra la journaliste très connue de FG), Alex (Futur DA de Citizen K), Massaya (de Kitsuné) qui fait déjà la gueule et veut avec son pote dont j'ai oublié le nom, se retirer du projet (n'oublions pas que Ramdane est « un escroc » - pourquoi s'être associé à lui alors ?), sa copine Julie, une amie de sa copine, sans doute le propriétaire de l'appart où nous sommes, et... Je ne sais plus.

Je serais le seul, sur ces dix-sept personnes à rester jusqu'au bout, même si certains ont fait partie des premiers fidèles.

Ramdane a déjà distribué ici et là les tee-shirts « Polette, de la balle si tu as de la caillasse », qui font référence à un magasin dont le concept semble se rapprocher du nôtre et qui n'a « que le mérite d'avoir ouvert avant ». L'espace est froid, impersonnel, et centré sur la consommation de produits exclusifs et en série limitée.

Si nous devons « taper dans la mode », pourquoi pas, il nous faut, nous aussi, avoir de tels produits à présenter. Et pourquoi pas demander directement aux créateurs de nous aider.

Nous dressons une première liste en même temps que nous cherchons, à droite et à gauche, d'improbables financements.

Les articles de presse sur le tee-shirt (limité à 235 exemplaires et que Colette cherche vite à nous racheter) commencent à pleuvoir, et nous sortons beaucoup, toujours ensemble, à la recherche de contacts qui pourraient faire progresser notre petite entreprise.

Ramdane a le génie des rencontres.

Premières ex ecco sur la liste des personnes à nous avoir supporté et suivis depuis le début : Rebecca Voigt (qui écrit

pour le Herald Tribune et Dutch) et Eco Sato (Minimix). Personne ne parle du pourquoi de « À Paris la vie est belle si tu as plein de meilleurs amis, si tu baisses un mannequin, et si tu vas chez *olette » qui est au dos du tee-shirt, mais tout le monde a compris le message : nous sommes différents, et nous avons notre franc-parler.

Le rebeu et l'aristo, de leur côté se démènent pour transformer l'essai.

Ramdane est issu d'une famille nombreuse de la banlieue de Montauban, et moi d'une éducation à la fois hippie et noble, qui nous permettent d'entrer plus ou moins partout., de la scène du Hip hop (que Ramdane maîtrise), à la chambre des commerces et de l'industrie (qui ne nous apporte pas grand-chose).

Au hasard de l'une de nos ballades nous rencontrons Antoine (le deuxième du nom), qui travaille pour Jérôme Dreyfus, et, est, lui aussi, issu du skateboard. Selon la légende, ce garçon assistait déjà, à 15 ou 16 ans, Issey Miyake et participait à l'organisation de défilés.

Il est la pièce manquante à notre puzzle infernal.

Nous sommes maintenant bien décidés à être les enfants terribles de la mode.

« La mode, c'est nul et en plus tout le monde se la pète. Non mais tu l'as vu celle-là avec son chapeau de clown. Il s'est fait attaquer par un créateur ou quoi », est un bon exemple de nos discussions de tous les jours avec n'importe qui – journaliste, créateur, assistant.

Nous n'avons pas notre langue dans notre poche et nous ne manquons pas une occasion de dire leurs quatre vérités à tous ces gens qui nous cirent les bottes parce qu'ils veulent un tee-shirt gratos, et que nous sommes, va savoir pourquoi, tout d'un coup très « Hype ».

Nous sommes en septembre 98, quand je décide d'arrêter « définitivement » la photo de skate.

Ramdane est venu me chercher en voiture à un contest que je suis censé couvrir, pour un rendez-vous important. Ou je reste, ou je pars avec lui.

Ramdane fait à peu près le même coup à Antoine.

Trouver de l'argent devient très très urgent.

Beaucoup de créateurs sont intéressés par notre projet.

La suite au prochain épisode.

Eh Eh !

Livre à paraître en septembre 2009.

Putain, ça fera 10 ans quand même !

Samedi 2 février.

Après l'épicerie, Levi's est venu me chercher pour me demander de designer leur « boutique image ». Je me suis toujours demandé pourquoi j'avais accepté, mis à part la paye mirobolante. Je crois que cela avait du sens. Dans notre « concept-store », nous avons commencé à travailler (ou noué des contacts privilégiés) avec beaucoup d'artistes, Zeus, Space-Invaders, Ora-Īto, Th.Th. alias Alibi Art, Frédéric Casse (futur Michel Vedette), Daniele Tedeschi, Fred Mathias (...) et je me sentais... comment dire... responsable.

Pour certains d'entre eux notre échec était aussi devenu leur échec, car ils attendaient tant. Ils avaient vu le strass et les paillettes et avaient commencé à rêver. Nous avons débuté ensemble et même si nous avons chacun notre propre destin, il y avait un lien que je ne voulais pas rompre. Ce que j'essaye de dire, c'est que pour la première fois, j'avais l'impression qu'il n'était pas question que de moi et nous avons « promis », d'emmener ces gens avec nous.

Ramdane, pour sa part, s'était mis à travailler avec Jean-Charles de casteljajac, et nous ne nous parlions plus. Il lui avait présenté Space-Invaders et Jeremy Scott (nous avions aussi représenté beaucoup de créateurs), et avait pour mission

de faire quelques achats pour son nouveau concept-store, rue Madame.

De skateboarders nous étions devenus consultants ou designers de boutiques branchées...

Tout semblait possible et l'as été.

Je me suis associé avec Patricia Dorfmann sur le projet « APA », et après avoir exposé beaucoup de « mes » artistes dans la petite boutique Levi's NIM, en ai fait rentrer quelques uns dans sa grande galerie (Zeus, Space-Invaders, Ora-ïto, Baptiste Debombourg)...

J'étais redevenu ami avec Ramdane, qui, après une période compliquée pour moi, était venu tagguer sur ma porte, à la bombe noire, alors que je ne voulais plus le voir, « Je sais que tu vas mal, téléphone moi ». Ce n'est pas autrement que naissent les grandes amitiés...

Et dire que maintenant son fils s'appelle Adam-Artus !

Peut-on vraiment limiter une vie à ce que l'on a fait ?

Les ballades en Tank dans le marais sans autorisation dont je parle si souvent, le paquebot que nous avons failli couler sur la seine pour la fête ID que nous avons organisé, « notre fashion show », ou, sur Canal plus, nous volons le prime time à Jean-Paul Gaultier... Dans une interview où le journaliste nous demande pourquoi nous nous sommes mis à la mode Ramdane et moi répondons en chœur : « non, mais vous avez vu les meufs ! ».

C'était comme ça...

Je n'ai pas tellement envie d'écrire aujourd'hui...

Je rêve de crêpes chinoises, d'abrutissement devant la télé, et de bon bain chaud.

Tous ces morceaux de vie, ces souvenirs qui se mélangent... L'art posthume, les vitrines du printemps, toutes ces

rencontres... Ces moments qui en résument d'autres dont il est plus difficile de parler.

Je suis en train d'écrire un livre, un truc qui va rester...

Ma vie, mon œuvre.

Tellement besoin de poser les choses par écrit, de dire : regardez, vous pouvez le faire aussi, c'est si simple. Et vous pouvez le faire sans arrogance, et avec générosité. Faire quoi ? VIVRE !

Vivre pleinement et sans contrainte.

Quand je raconte les choses, j'ai toujours ce ton un peu naïf, comme dit Romain, gentil...

Je ne suis pas un mec gentil et je peux avoir des colères terribles, des envies de vengeance froides... Malgré ma très mauvaise mémoire il y a des choses que je n'oublie jamais, des choses que je ne veux pas oublier.

L'amour. La trahison. L'amitié. Les engagements réciproques. Soi avec soi-même, soi avec le monde.

J'ai un bras tatoué en noir sur lequel j'ai écrit « Forgiveness is heaven », cette connerie tellement chrétienne. « Notre rancune se doit d'être tenace car pardonner, c'est déjà être supérieur ».

En fait, je réalise que dire un truc et son contraire ne me fait absolument pas peur car la vie est ainsi faite de ces contradictions insolubles qui sont le propre de l'homme. Sa spécificité même.

Il faut se brûler avant de savoir que cela brûle. Lire, se cultiver, apprendre.

Je ne sais pas pourquoi, mais je repense à cette merde Américaine que j'ai regardé en DVD l'autre soir, « Con Air » avec Nicolas Cage, John Cusak et John Malkovich. Pourquoi ce film m'a-t-il tant marqué ? Un soldat tue un mec qui agresse sa femme, il est condamné à cinq ou sept ans, malgré la légitime défense. Le jour de sa libération, l'avion qui le ramène vers sa fille (qui a grandi sans lui), et la liberté, est détourné par une bande de malfrats, tous plus horribles que les autres. Voleurs, tueurs en série, homos, vicieux de tout genre. Après

une dure bataille Nicolas Cage « tue tous les méchants », sauve son ami black, et retrouve sa famille. Seulement un prisonnier cours encore, le mass murderer le plus dangereux de tous (Steve Buscemi), à qui il est donné une nouvelle chance dans la vie (de tuer plus ?).

Le moment marquant du film est celui où il, Steve Buscemi, épargne une jeune fille qui lui a demandé de chanter avec lui « He got the whole wide world in his hands », sans avoir aucune idée de ce à quoi elle est en train d'échapper.

Je crois que l'idée d'avoir un tel pouvoir sur les autres hommes, et qu'il soit enfin reconnu, même par une gamine de 7 ans, sauve le méchant de son vice...

Steve Buscemi est le méchant le plus méchant de tous les méchants, parce qu'il tue par plaisir, consciemment, parce qu'il juge la société et le monde absurde. Il juge et condamne tel dieu. La rencontre de l'homme fait dieu et de l'innocence incarnée tient du miracle. L'innocence permet d'absoudre l'homme qui se prend pour dieu.

Je me suis endormi avec la chanson dans la tête.

« He got the whole wide world in his hands »,
« He got the whole wide world in his hands »,
« He got the whole wide world in his hands »...

Qui ne s'est jamais pris pour dieu me lance la première pierre.

C'est tout pour aujourd'hui.

Ah... Une dernière chose, la « street culture » ce n'est pas sortir de la rue, mais s'en sortir dans la rue.

En anglais ça donne : « Street culture is not about escaping from the streets, but escaping in the street »

Et c'est ce qui rend si difficile de s'en sortir après.

Y a t-il un futur après le banc ?

Après guerre tout est possible

Après la révolution des années 60
Après le sexe et l'amour dans les années 70
Après l'argent et le succès dans les années 80
Après le Fuck the world des années 90
Après la mode High-street des années 2000
Le consumérisme à outrance des années 2010 ?

Tektonic !

À peine un début de...

Samedi 2 février.

Hello Artus,

Terrible ton drop de malade !!!

J'imagine que tu n'as pas replaqué au sol en droppant du toit...

Tu skate par le grand froid chinois en ce moment ou c'est complètement mort ?

Aux infos, ils montrent des images de chine recouverte de neige de partout, ça a l'air chaud...

Sinon par chez nous tout va bien, toujours du taf, en ce moment on fait un truc pour Reebok, et avec Thomas on a pas mal de projets pour commencer à donner une vraie vie au ill-studio...

On veut prendre les choses en main pour faire avancer le projet...

À part ça, je m'applique toujours à faire un maximum de choses (pour être !) mais j'ai envie de lire plus, je manque de culture et ça m'énerve vraiment...

L'histoire de l'Art, la photographie, la sociologie, l'histoire tout court... Je ne regrette pas de m'être barré de l'école pour faire ma vie, mais j'arrive à un moment où je me sens vraiment inculte... et j'ai très envie d'apprendre...

Que penses-tu de Richard Prince toi ?

J'ai découvert son travail récemment (en bon inculte) et il a dit une phrase qui m'a pas mal marqué... je ne me rappelle plus les termes exacts, mais ça disait à peu près ça :

" Ce n'est pas tant le fait de faire quelque chose de nouveau - dans l'Art- mais plutôt de produire quelque chose qui s'inscrive dans la suite logique de ce qui a déjà été fait..."

C'était dans un reportage sur Vice TV (www.vbs.tv) et on le voyait faire ses trucs tout seul dans la campagne de New-York... la classe.

Enfin bref, moi je m'en fous, je suis pas un artiste et je ne cherche pas à l'être, tout ce que je veux, c'est acquérir une meilleure technique / maîtrise en photographie, en design graphique, et me cultiver pour essayer de produire des images avec plus de sens...

Bla bla bla...

Ravi que tu sois devenu (enfin) addict au web, depuis le temps que j'essaye de t'y mettre, par contre je n'ai pas Skype mais i-chat...

*Bon courage avec les Chinois, ton Art et ta Meuf..
À bientôt*

-Léo

ps : ça y est j'ai posté les images, désolé pour le retard !

Salut Léo,

Ouais, pour le drop, j'ai eu un bon coup de peur, c'est hyper raide (plus que sur la photo), et, non, évidemment j'ai pas droppé jusqu'au sol, l'idée c'était de me finir en Power slide... Mais putain, tu prends une putain de vitesse sur un truc pareil, donc c'était pas gagné, et j'ai bien niqué mon pantalon en cul slide avant de réussir !

J'ai qu'à pas squatter avec des pantalons de tapette en toile, mais, bon.. mon sac était plein et je ne pouvais pas prendre de jeans !

À Pékin, il n'a neigé que deux jours et, depuis, c'est un peu le redoux, même si je ne m'en rends pas trop compte, le cul rivé sur la chaise et les yeux sur mon écran d'ordi dans cet appart surchauffé, avec un mal de dos récurrent.

La phrase de Prince elle déchire ! Ramdane m'avait offert un bouquin du temps de l'épicerie et j'avais pas capté à quel point le gars était cool, et ce n'est qu'en revoyant ses toiles des années plus tard, "en vrai", que j'ai réalisé.

Tu devrais peut-être essayer d'arrêter de ne pas vouloir être un artiste et de ne pas chercher à l'être... C'est pas mal aussi parfois de laisser aller les choses ! Je pense que faire des erreurs (make mistakes comme dit Aleksis) est aussi important qu'acquérir de la maîtrise technique... Mais, bon, moi ce que j'en dis... Je suis pas le boss d'un studio de création dans le vent avec des contrats pour Reebok et pleins de projets de ouf « pour commencer à donner une vraie vie à ill-studio ». Ça fait déjà quelque temps que c'est commencé, non ?

La culture... Je ne sais pas trop... On a chacun la nôtre. Moi les livres, toi le graphisme et le skate dans son sens le plus large. Je ne connais pas un tiers des gens dont vous parlez toute la journée avec Thomas ou Niko, des marques de pompes, de fringues, de gadgets Hi-Tek, des magazines, des sites Internet... « L'histoire de l'Art, la photographie, la sociologie, l'histoire tout court ». Ouais, moi, je ne me suis pas barré de l'école, et mis à part l'histoire de l'art (et encore) (parce que j'aimais ça), je suis une vraie brêle dans le reste.

Je ressens aussi le manque d'histoire (C'est peut-être notre génération, ça) et ma « culture » est avant tout littéraire - ce qui veut dire que je « sais » comment les gens pensaient à

différentes périodes de leurs vies et du temps. Une certaine catégorie de gens (genre les inadaptés qui écrivent des livres tout seuls chez eux, alors qu'il se passe tant de trucs passionnant dehors).

Ramdane lui à une culture Géo-Politique, il « sait » comment marche le monde. Il lit le journal tous les jours... Est abonné à tous les flux, c'est une autre vision.

La sociologie, c'est incroyable ! Comment marche les choses, j'ai commencé à m'y intéresser dernièrement, mais encore une fois, il y a tant de sujets et de façon de voir les choses.

D'une certaine manière, je crois que tu es beaucoup plus de ton temps, et de ta culture, que moi. Une culture de l'image qui pioche à droite et à gauche pour « faire ce qu'il y a à faire ».

Et puis il y a Internet, cette immense base de donnée en ligne.

Tu vas voir des expos, tu es curieux...

J'adore lire parce que chaque livre exprime un point de vue différent et que rien, selon moi, ne nourrit plus que ça ! On (je) me sens vachement moins seul !

Je vais pas dire que la culture on s'en fout, mais est-ce si important ? C'est important pour communiquer, d'accord, mais ce qui compte c'est ce qu'on fait, non ? Plus que ce qu'on pense ou a pensé. L'Histoire du monde, ça aide à mettre en perspective, mais quoi d'autre ? Ouais, je sais, c'est énorme !

Putain, je parle comme dans mes textes... À force d'écrire tous les jours...

Blablabla.

Tu crois que ça permet de produire des images avec plus de sens tout ça ?

Ouais... Peut-être...

À toi de me dire.

Ça te tord l'esprit dans tous les sens, ouais !

Les jeux télévisés c'est aussi une culture, le ciné Américain... Est-ce qu'on a besoin de savoir pour faire ?

Sais pas... Mais ça vaut le coup d'essayer, mais fait gaffe... Avec des idées comme « faire des images avec plus de sens » tu risque fort de flirter avec l'art toi ! Voire même de devenir... Artiste. Ah la merde ! Tu crois pas qu'il y a assez d'un Artus dans ce studio ?

Bon, c'est quand que vous me trouvez un petit taff payé que je puisse rester plus longtemps en Chine, avec ma meuf qui ne rêve que de revenir à Paris, et tous ces chinois ? T'en pense quoi de mes textes au fait ?

Yo !

Bonjour à « la famille ».

Ce que je peux être « moralisateur quand même ! ». un Vrai vieux con !

Artus.

Samedi 2 février.

Artus,

Mon ami, je m'occupe de ton courrier, te le rapporte si besoin et te tiens au courant.

La date de nos retrouvailles se rapproche et je ne pense plus qu'à ça.

M.

Michel,

Ne ramène pas les factures de tel c'est inutile... pour le reste, par contre : électricité et dettes pompes funèbres, je crois que ça commence à urger... tu sais quand c'est les impôts ?

Que de tracas !

Un peu de divertissement maintenant

Je pense t'emmener

À la Cite Interdite et Tienanmen

Bouffer de l'excellent canard pékinois dans un bouy bouy qui fait peur (tu ne serais pas végétarien toi ?)

À 798 quartier des galeries rencontrer des artistes

Bouffer des brochettes dans la rue

Dans des Hùtongs

Bouffer des crêpes gaufres dans la rue

Dans des hyper mall

Bouffer des dumplings avec des chinois

Au Temple of Heaven

Bouffer épice dans des restaurants d'artistes

Au Lama Temple

Bouffer japonais a la Japonaise

Dans un musée quelconque

Bouffer thaï

Se faire masser

Bouffer une soupe dans un appartement restaurant

En boîte

Bouffer dans un restau d'after

Regarder en DVD Fight club Magnolia Requiem for a dream
Star wars III Kids This is england et te pousser à les acheter
(un film vaut ici leuro)
Bouffer Italien à emporter
Regarder les skateurs sur Wanfujin
Bouffer des nouilles sautes
Regarder les gens marcher à l'envers dans les parcs
Bouffer au hasard
Aller à Shanghai
Bouffer avec des potes
Prendre le train
Boire de la tsintao
Te pousser à aller voir la muraille
Boire du thé aux fleurs
M'accompagner porter des photos à développer et chercher du
matos de peintre
Bouffer Mc Do un Starbuck a la main et se finir chez KFC
Aller a Bookwarm, Suzy Wong et Bloc 8 voir de quoi est faite
la vie des expat
Manger Français
Boire de l'excellent rouge importé
Te trouver un hôtel sympa pour le retour d'Eleonora
Boire de l'excellent blanc chinois
Se dire au revoir a l'aéroport
Te laisser bouffer tout seul un plateau-repas degueu dans
l'avion, au retour
Et pleurer Mao

J'allais presque oublier le quartier de Haidan, avec les lacs, où
je n'ai jamais été, au nord-ouest (et où les gens se baignent
entourés de glace), et le quartier musulman au sud-ouest...
presque tout ce que je t'ai décrit se passe a l'Est... Évidemment
!

Il va falloir se lever tôt.

Ça y est, on commence à compter les jours !

A

Samedi 2 février.

Leonard m'envoie un mail ou il me cite cette phrase de Richard Prince, avec un lien vers une vidéo :

" Ce n'est pas tant le fait de faire quelque chose de nouveau - dans l'Art- mais plutôt de produire quelque chose qui s'inscrive dans la suite logique de ce qui a déjà été fait..."

En fait, Prince dit plutôt : « Continuing... add it on to what is done before me... »

C'est amusant cette erreur, d'un côté la pudeur française et de l'autre les gros sabots des Amerlocs !

Prince utilise des typos, travaille avec la photo, les dessins, se sert de phrases et de blagues écrites par d'autres, se réapproprie des livres sur lesquels il peint... C'est vrai que notre travail est très proche, à cette différence près qu'il est américain et moi Français.

Je n'avais pas réalisé jusqu'à maintenant à quel point la vie d'un artiste « à succès » a tout du rêve... La grande baraque à la campagne, les toiles qui se vendent une fortune, les assistants... « I could care less », dit Richard en parlant des attentes de son public. Il ne comprend pas pourquoi les gens aiment tant ses nurses paintings (et je suis bien d'accord avec lui sur ce point là), et ses cowboys. Ni moi pourquoi il semble que mes dessins soient en train de m'ouvrir les portes d'un autre niveau de renommée...

Ah ! Le mythe de l'artiste incompris !

Parce que tout d'un coup « on trouve quelque chose », ou que l'on s'approprie une évidence, notre vie commence à changer... Et l'on n'a d'autre hâte que de fuir, s'enfermer loin

de tout, ne pas être dérangé, ne plus être dérangé. « D'accord pour la vie sociale, mais pas trop longtemps alors, j'ai des démons à poursuivre moi », semble dire l'artiste dans toute sa splendeur.

J'adore les interviews d'artistes, ces brutes épaisses. Je comprend pourquoi Prince vend si cher ! Quel magnifique beauf intelligent, comme Pollock, comme Picasso... Et comme tant d'autres issus de la classe la plus moyenne de la population (je ne sais même pas de quoi je parle, encore une fois)... Je rêve les artistes autres que ce qu'ils sont vraiment (Guy Debord était un fils de bourgeois. Et Duchamp... Fait chier celui là...).

J'aime croire en ma propre vérité, aussi loin soit-elle de la réalité.

Dans le manifeste de l'art posthume nous clamons haut et fort :
« Si tout a déjà été dit, fait, et pensé, nous n'aurons aucune honte à redire, refaire, et repenser ce qui ne l'a pas été assez ».

Mis en rapport avec la mode du Vintage et du Custom, cela prend tout son sens n'est-ce pas ?

Pourquoi inventer encore alors que l'on peut améliorer, développer, se réapproprier ?

« Imiter nos pères pour mieux les dépasser n'est que justice leur rendre ».

Mais qui sont « nos pères » ?

La culture !

Des gens comme Richard Prince, Larry Clark, Nan Goldin, Ed Templeton, David Fincher, Spike Jonze (...) ont donné une image au monde d'aujourd'hui, ils ont posé des bases, mais tant et tant sont encore à venir... Quoi la culture ? Le net ? Les I-phones. On papillonne et on attrape au hasard ceci ou cela, comme ces gens pour qui consommer est si facile.

Je mets toujours des heures avant de choisir (comprendre : d'acheter) tel ou tel livre, tel ou tel skate, tel ou tel CD,

manteau, pantalon, café, chocolat, pâtes, ... Je veux comparer, être sûr.

Voilà ce que la nouvelle génération a compris. Elle se fout d'être sûre puisque tout est destiné à être consommé, changé, évoluer, remis au goût du jour pour être jeté à nouveau.

Y a-t-il de grands classiques (puisque « personne ne peut se targuer d'être le spectateur moyen de son époque », et que l'objectivité est un doux rêve de politicien véreux, ou, pire encore, d'historien)? Chaque génération a ses propres références, mais aucune liste n'est disponible sur demande. La liste d'aujourd'hui s'invente au jour le jour, au fur et à mesure. Oui, dans un deux ou dix ans on dira, ça, ça c'était les années 90-2000, mais il est encore trop tôt.

Quand je pense à « l'art contemporain », je pense à Mathieu Barney, et pourtant il est apparu assez tard. Le street art ? Banksi. Les films ? Fincher. Les livres ? Miller... ou Dick... Oui, je sais, je date déjà.

Qu'est-ce que la culture ? Le présent ou le passé ? La culture c'est ce qui nous permet de décrypter le futur avant qu'il n'arrive. La culture est un outil de contrôle des masses...

La culture, en chine, ce sont tous ces intellos que l'on a envoyé travailler aux champs durant la révolution culturelle. Toutes ces vies brisées.

La culture est dangereuse, volatile, explosive, enracinée dans chacun de nos êtres. Nous sommes façonnés (fascinés) par notre culture. Notre histoire. Notre façon de penser et d'agir le monde.

Quand je tape « Culture » sur le net je tombe sur : « Generally refers to patterns of human activity and the symbolic structures... ». La culture est différente selon les pays, les races, ce que l'on choisit d'être.

Ouais, bon, ben cela ne nous amène pas très loin.

Je vous quitte, j'ai à faire...

« M'inscrire dans la logique de ce qui a déjà été fait ».

Hop !

(Ridicule)

What a pattern !

Dimanche 3 février.

Artus,

Vu ton tableau "Empathy" sur ill-studio, il me plait bien. Quel est le format?? Comme « innocence » ??

Ici, je montre ton travail à tour de bras, mais je crains ne pas avoir assez de dessins ni de tableaux; il y a de sacrées perspectives pour toi et on n'a pas assez d'oeuvres...

Si tu produis une série de tableaux abstraits avec tes phrases cultes (comme « Empathy » / « Heroes rise and fall » etc..) je peux te proposer un projet sérieux en Europe.

Si tu en parles sur ill, c'est que l'idée te travaille déjà!

Il faut qu'il y en ait au moins 5 ou 6 sur toile du même format que « Today is the first day... » (aprox 60x50 Cm pas plus).

C'est déjà doucement urgent...

Autrement, j'aurais besoin de dessins. À la Galerie, il y en a plus assez. Est-ce que chez toi il y a une autre réserve ??

Je sais, je te demande beaucoup but IT IS FOR YOUR GOOD.

T'embrasse

Romain

PS et Trevor ??

Romain,

Allons-y dans l'ordre

D'autres dessins sont disponibles chez moi, les originaux de Deadpan, dont quelques-uns sont très réussis et facilement utilisables hors contexte...

C'est quoi le projet sérieux en Europe ? Je peux certainement produire ici ou ailleurs une série de petits tableaux, mais je ne voudrais pas me perdre non plus. Ça peut se faire rapidement, laisses moi y penser un peu...

Comme je te lai dit dans mon dernier mail, tout mon travail est à ma maison de campagne et les clefs sont dans le jardin, c'est à deux heures de Paris en voiture. Tout ce qu'il y a dans mon slide show est disponible, ou presque... Beaucoup de grands formats (136X196 en moyenne): "Pornography", "Guilty", "Peace happiness Asure", qui sont absolument magnifiques.

Pour les plus petits formats "What doesn't kill you makes you stronger", "I dont discriminate I hate everyone" et tant d'autres... En plus la maison est sympa et ouverte à tous pour passer un bon week-end, entre Laval et Rennes, en Mayenne, a ERNEE (53).

Et il y a plein de trucs sur ma mezzanine dans ma chambre, mais je ne sais pas trop quoi, mais il y a une liste sur la porte de mon placard Parisien...

Je voudrais bien t'envoyer chez Jean Charles de Castelbajac récupérer les dessins du musée Galliera et voir s'il est intéressé pour acheter... Ça te tente ? Ce sont deux très grand formats et quelques autres choses...

On fait quand une expo avec les derniers trucs ?

« Empathy » est un projet photoshop que je compte réaliser "en vrai" cette semaine.

J'aime beaucoup : "il y a de sacrées perspectives pour toi et on n'a pas assez d'oeuvres..."

Ça me pousse au cul !

Il y a plein d'oeuvres !

Merci pour tout... On se parle vite !

J'attends la réponse (du mail ou j'ai proposé de vous mettre en contact) de Trevor qui devrait arriver dans peu de temps j'espère...

À suivre

Vu un documentaire sur le travail de Richard Prince que je connais peu sur Vice TV, tres bien !

À bientôt !

Artus

Mardi 5 février,

Voilà, j'ai écrit à peu près deux cent pages, cette espèce d'immense archivage du quotidien, qui est un peu devenue ma « marque de fabrique ». Je ne vais pas me relire, ou, en tout cas, pas dans le sens de la correction. Ce texte sera ce qu'il sera. Hier, Mélanie est passée me voir à la maison, et m'a posé des questions de « conseillère artistique » à Artiste. Notre relation, bien qu'humaine, avait pour base « mon travail ». Mélanie cherchait à comprendre, malgré nos différences de culture et d'éducation, comme Romain l'avait fait, il y a quelques semaines. « Pourquoi veux-tu tant que les gens assistent au spectacle de ta vie ? Tu veux être aimé, c'est bien cela ? Je ne comprends pas bien, mais la plupart des artistes ne font que de la peinture, et il y a quelque chose de différent chez toi... La réalité est plus puissante que l'art, c'est bien cela ? »

Mon art est ma réalité.

Quelle différence entre moi, un Banksy, un Ed Templeton, un Prince (pourquoi pas ?), une Nan Goldin, ou un Pettibon ? Je ne sais pas - Nous sommes tous des hommes et femmes avec des visions du monde différentes et, surtout, complémentaires, qui nous inscrivent dans une Histoire. Nous cherchons tous, les uns comme les autres, à évoluer, grandir...

Eleonora est partie en Suède et m'a laissé seul dans le grand appartement. J'ai immédiatement recouvert les murs de mes dernières « œuvres », pour en avoir une vision globale. Sur une grande feuille, j'ai noté : « Dude, Where is my money ». Puis j'ai pensé que j'aurais du écrire « Dude, where is the money », puis raturer « the », pour l'équilibre aussi bien que pour le sens de ce nouveau dessin.

Mon galeriste m'a demandé de nouvelles œuvres par ce qu'il « craint ne pas avoir assez de dessins ni de tableaux » et qu'il « y a de sacrées perspectives pour moi ».

Lui aussi a posé sur mon œuvre / ma vie un regard de professionnel et y a trouvé de la valeur. Dans mon idéalisme,

j'ai surtout envie de croire que c'est une rencontre humaine qui a eu lieu (et qu'elle/je a eu de la valeur).

Voilà tout le dilemme de l'artiste qui veut avant tout être aimé à travers son travail, pour ce qu'il représente, mais aussi en tant qu'être humain. Il paraît qu'il ne faut pas devenir trop amis avec ses clients.

Trevor, « un nouveau collectionneur potentiel », n'a cessé de me répéter que les bébés ont besoin de manger (« Baby need food »). Il a été très touché par ma relation avec Eleonora et le couple étrange que nous formons, notre énergie, notre mode de vie, et, bien sûr, par notre art. « Notre » art, pas « mon » art, même si j'étais, à ce moment-là, le centre de l'attention.

Nous ne sommes pas seuls dans la vie, nous ne sommes jamais seuls.

Dans « Factory girl », un film sur Edie Sedwick, la muse de Warhol, quelqu'un dit : « Artist stills girls stories, makes a fortune, girl doesn't get anything ».

Ma mère, « la Edie Sedwick de l'art posthume », n'a rien eu. Je rêve d'une grande peinture peinte par un autre, ou j'ajouterais en lettres capitales, comme sur un mur : « Souviens toi de Maryse Lucas ».

Maryse a « eu » beaucoup de choses. Elle a vécu comme seules les personnes passionnées sont capables de le faire.

« Incapable de ne pas faire ce qu'elle avait envie de faire », comme disait son ami Michel.

Certaines personnes ont une vie, d'autres ne font que vivre.

La Chine est recouverte de poussière.

Dans un autre film, « Sid and Nancy », les Punks recouvrent les murs de graffitis d'une violence extrême, car complètement premier degré, et j'aime particulièrement cette scène où le bassiste des Sex Pistols tagge à la bombe « We are god » sur les murs blancs d'un appartement londonien immaculé.

Les Sex Pistols, Malcolm Mac Laren et Guy Debord, « Pour le dépassement de l'art », « Nous ne travaillerons jamais »...

J'essaye d'expliquer à Mélanie le Situationnisme et mai 68, un ami nous rejoin et nous parlons de Sarkozy et Carla, des

médias et de « la folie révolutionnaire qui prend parfois les Français ». Les Français qui réfléchissent beaucoup et se posent parfois en juge du monde. Pauvre petite puissance perdue dans la mondialisation.

Dans mon sac, avant de partir, j'ai glissé le livre : « Comment New-York vola l'idée d'art moderne », mais je ne l'ai pas lu – je trouvais ça un peu chiant. J'aimais bien le titre ceci dit.

Du Lettrisme au Situationnisme, au nouveau Réalisme, et au Pop art. De la société du spectacle à un président qui se marie à une top model, du cinéma Underground de Warhol à la télé Réalité. Edie Sedwick, la première superstar, qui meurt une seringue dans les veines, Sid Vicious aussi d'ailleurs, et Debord d'un coup de fusil après avoir fait la quatrième de couv de Libération (?)... Et Maryse Lucas, ma mère, à « l'impasse de la lucidité », juste en bas de chez moi.

Quelle est ma place « d'artiste » dans tout ce merdier ?

« Dude, where is my money (this is the serious fuck) ».

La machine à laver tourne, j'écoute Nine Inch Nails sur mon ordi, et Eleonora est en Suède. Michel, « le vieux pote communiste de ma mère » dont j'ai parlé plus haut, vient me rendre me rendre visite dans quelques jours « au pays de Mao », et peut-être aussi une amie ex top model reconvertie dans la technologie internet... Dans ma tête le rapport est évident, entre eux et moi, la position que j'essaye d'exprimer dans ces écrits, dans ma vie comme dans mon art.

Toutes ces choses, ces concepts, qui sont à la fois similaires et tellement différents. Ce qui lie les êtres au monde.

Et si notre génération refusait tout simplement de « choisir son camp ».

Et si nous avions compris, il y a bien longtemps déjà que « tout ça c'est de la connerie ».

Et si ça n'en étais pas ?

Warhol d'un côté et Debord de l'autre, Mac et Pc, Sartre et Camus, les Beatles et les Rolling Stone... Chrétiens et Musulmans, Capitalistes et Communistes... Le nazisme qui s'oppose au fascisme dans le combat pour la vie... Les valeurs

qui se perdent dans tout ce fatras auquel on ne comprend plus rien, auquel je ne comprends plus rien, une nouvelle peinture dans la tête, tristement plus fier d'aimer plus que de juger, et conscient du danger aussi.

De quel côté vous situez-vous dans cette perte de sens oh combien contemporaine et tellement médiatique ? Ce monde ou le texte a fait place à l'image et ou l'esthétique a remplacé la conscience.

Tout ne revient absolument pas au même. Et ce n'est certainement pas parce que tout existe que tout est merveilleux. « Blind man sees all » écrit (taggé) sur l'écran cassé de mon appareil numérique cassé...

Je suis artiste.

Je m'en fous.

Je ne m'en fous pas.

Avant de partir Eleonora m'a parlé de ses relations professionnelles avec des gens sans intérêt qui n'imaginent absolument pas une autre vie, une vie faite d'aventure et de douleur, de différence et de folie. Des gens pour qui la stabilité et la réussite sociale, dans ce qu'elle a de plus mesquin, est une réalité quotidienne. Pour qui la stabilité EST la réussite sociale. Les Pavement chantent « I want a range life, If I could settle down ».

J'aime « la folie » de ma vie, sentir et ressentir. Me mettre en danger. Ne pas savoir de quoi sera fait mon lendemain tout en sachant pertinemment qu'il sera toujours question de la même chose. VIVRE. VIVRE plus que tout.

J'avais plein d'idées pour finir ce livre, mais je me rends bien compte que tout est encore tellement confus. Je vois une lumière, je m'en approche et elle s'éloigne. Je ne suis jamais loin du cliché car je ne suis jamais loin de la vérité universelle, mais, en même temps, je suis toujours à côté de la plaque : « Il me manque quelque chose », et ce quelque chose est ce que j'ai en plus.

Que voulais-je dire ?

« Une peinture est l'histoire qu'elle raconte », me paraît nettement plus juste que « What you see is what you get », parce que plus précis.

« Une oeuvre est l'histoire qu'elle raconte aux yeux de la postérité, de l'histoire qui l'a reconnue ».

Doit-on être précis ?

Certaines personnes se fichent bien de la postérité.

Ont-elles raison ?

La postérité, les autres.

Le regard des autres, celui qu'ils portent sur notre travail et notre vie.

On n'avait encore jamais regardé mon travail comme s'il s'agissait d'une oeuvre.

« Une vie est l'histoire qu'elle raconte ».

Tout est une question d'équilibre atteint, ou à atteindre ?

Envie de bouffer une crêpe.

De vider ma tête de toutes ces conneries.

« J'ai confiance », « Je doute », écrit dans les chiottes du café des philosophes, dans le Marais.

Ce café tellement nul et hors de prix ou j'aime tant passer du temps, à Paris.

Regarder passer les gens, imaginer ce que peut être leur vie, ou ce qu'elle a été, dans un quartier branché, très loin, mais alors très très loin de la réalité des petits chinois. Un livre posé sur la table qui n'est pas la bible mais raconte toujours la même histoire, partout dans le monde.

Se lever, s'éduquer, travailler, manger, aimer, faire des enfants, les élever, se coucher, dormir, et rêver.

Essayer autant que faire se peut de se comporter « bien », en accord avec soi-même et ce qui nous entoure.

Témoigner.

Agir ses rêves,

Et transformer le monde.

(Putain, j'y crois pas que je vais finir mon « livre » par ces mots, la merde).

La machine à laver essore le linge.

Pavement (dont j'ai parlé plus haut et que je n'ai pas écouté depuis des années) passe par hasard en mode aléatoire sur l'ordinateur.

Je m'en étais servi pour une vidéo de skate.

« Again again and again.

It is not my fault, it is not my fault again.

Killing me, killing me again ».

Rien n'est perdu !

Malevitch est toujours mon artiste préféré.

À Eleonora,

À Maryse

A Romain, Trevor, et Mélanie,

À Patricia Dorfmann et ill-studio

À Michel

À tous mes amis pour leur confiance et leur soutien
indéfectible

Merci

Artus

Toute exploitation commerciale de ce livre est interdite